Illinois U. Library

NUMÉRO 175

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

GAITÉ-MONTPARNASSE

CHRISTINE TSINGOS Directrice
de L'AVANT SCÈNE DE PARIS
PRÉSENTENT LA COMPAGNIE
DU THÉATRE COMIQUE
Directeurs Artistiques Henri SOUBEYRAN

24 RUE DE LA GAITÉ
ODÉON 33 80
RELACHE LE LUNDI

DANS
DEUX COMÉDIES DE GEORGES NEVEUX
AVEC
JACQUES MOREL BRIGITTE AUBER
ORBAL ET RENÉ BERNARD NOEL CLERMONT

ZAMORE

MISE EN SCÈNE DE HENRI SOUBEYRAN
DÉCOR DE MICHEL SMALL MUSIQUE DE ROBERT MARCY
GAETAN JOR
JEAN PEMEJA YVES PENEAU CLAUDE ARLAY RENEE BOSO
Y M MAURIN LUCIENNE MARCHAND JEAN GITES SOPHIE LAURENCE
AVEC
MADELEINE SILVAIN
JACQUES PROVINS

M/SMALL

LE SYSTEME "2"

MISE EN SCÈNE DE RÉNÉ CLERMONT
DÉCOR DE ROGER DORNÈS

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Charles-Auguste Clarisse

Charles-Auguste Zamore

Le Commissaire Sébastien L'Arabe
Charles-Auguste Zamore

1 CHARLES-AUGUSTE. — *Tu l'effaces dans ta maison... tu l'effaces partout!* (Zamore.)

2 ZAMORE. — *En m'appelant votre petit monsieur vous ne me vexez nullement.* (Zamore.)

3 LE COMMISSAIRE. — *La reconstitution est terminée.* (Zamore.)

4 L'AVOCAT. — *Vous pleurerez, madame!* (Zamore.)

5 ZAMORE. — *C'est tout de même bon d'entendre se disputer les autres!* (Zamore.)

L'Avocat Clarisse

Charles-Auguste Clarisse Le Musicien Zamore Mme Angèle

ZAMORE

Tragédie-bouffe de

Georges NEVEUX

Créée à L'ATELIER le 23 mars 1953 dans une mise en scène et un décor d'ANDRÉ BARSACQ, cette pièce a été reprise le 7 mars 1955 au théâtre de LA GAITÉ-MONTPARNASSE, dans une mise en scène nouvelle d'HENRI SOUBEYRAN, animateur de la Compagnie du Théâtre Comique, dans un décor de MICHEL SMALL et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Le petit musicien	*Jean GITS*
Charles-Auguste	*Bernard NOEL*
Mme Angèle	*Madeleine SILVAIN*
Les Voix derrière la fenêtre	*Lucienne MARCHAND* *Jean PENEJA* *Yves PENEAU*
Clarisse	*Brigitte AUBER*
Rodolphe	*Claude ARLAY*
Zamore	*Jacques MOREL*
Le Commissaire	*ORBAL*
Sébastien	*Jean PENEJA*
L'Arabe	*Jacques PROVINS*
L'Avocat	*René CLERMONT*
Babylas	*Gaétan JOR*
Clodion	*Yves PENEAU*
Un Enfant	*Yves-Marie MAURIN*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que Tous droits futurs. Copyright 1955 by Georges NEVEUX

Supplément au nº 421 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

Nous sommes en Haute-Provence, dans une petite ville construite à flanc de côteau. Une place, quelques platanes. Au fond, l'auberge de la « Mule noire ». A gauche, des maisons qui s'étagent en gradins. A droite, une terrasse qui surplombe les bas quartiers. Devant l'auberge, des tables, des chaises, un vieux fauteuil à bascule. Sous les platanes, un banc. Sur la terrasse, un lampadaire. Le soir tombe. C'est la fin de l'été. Sur un fil de fer : du linge qui sèche. La scène est vide.

Charles-Auguste, qui porte deux lourdes valises, arrive tout seul par la terrasse. Il se retourne et crie :

CHARLES-AUGUSTE. — Eh bien! Clarisse, je t'attends!

VOIX DE CLARISSE. — J'arrive.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu t'arrêtes à chaque portail. Nous visiterons le pays plus tard. *(Il pose ses valises et va jusqu'à l'auberge. L'aubergiste, Mme Angèle, qui l'épiait sans doute, paraît à sa porte.)* Bonjour, madame. Vous êtes sans doute la patronne de cette auberge?

Mme ANGÈLE. — Hélas oui, monsieur, je ne me suis pas remariée. Oh! bien sûr, j'aurai dû. Mais voilà, en été il y a trop de monde, en hiver il n'y a personne. Et je me sens toute bête quand j'épluche mes oignons pour moi toute seule. Oui, vous avez raison, j'aurais dû me remarier. Vous êtes avec une dame, n'est-ce pas? Je vous ai entendu lui parler. J'aurai une jolie chambre, tout à l'heure. La seule qui me reste, toute fraîche, avec l'eau courante et vue sur la place. Tenez, cette fenêtre-là. Justement les clients font leurs valises. Les vôtres, de valises, vous pouvez les laisser ici, je les ferai prendre. En attendant, vous pourriez vous installer dans la salle, ou faire un tour dans le pays. Mais dites donc, comment êtes-vous arrivés? Par la patache? Ou bien est-ce que vous avez une voiture?

CHARLES-AUGUSTE. — Ni l'un ni l'autre. Par le train.

Mme ANGÈLE. — Par le train? Mais alors, c'est tout nouveau! Voilà dix ans qu'il ne s'arrête plus, le train!

CHARLES-AUGUSTE. — C'est-à-dire qu'il s'est arrêté en pleine campagne. Alors nous sommes descendus, nous avons longé la voie...

Mme ANGÈLE. — Et vous veniez ici?

CHARLES-AUGUSTE. — Non, nous allions plus loin, mais nous nous sommes dit: « Mon Dieu. pourquoi pas ici? »

Mme ANGÈLE. — Mais oui, au fait, pourquoi pas? Seulement c'était risqué. Dame! Le train aurait pu repartir avant que vous ayez descendu vos bagages. *(Elle l'observe. Puis:)* Vous êtes peut-être en voyage de noces?

CHARLES-AUGUSTE. — Non.

Mme ANGÈLE. — Vous êtes peut-être artiste-peintre?

CHARLES-AUGUSTE. — Pourquoi cette question?

Mme ANGÈLE. — Les artistes-peintres, eux non plus, ne font jamais les choses comme tout le monde. J'en ai justement un, tenez, en ce moment. Un tout jeune, pas connu encore. Et il me peint de grandes images sur le mur: *les Voyages du Capitaine Cook*, avec des nègres et des palmiers. C'est comme ça qu'il me paye sa dernière note. Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est le vent d'est... Quand il va souffler, je ne sais plus ce qui me prend: je parle, je parle trop. D'ailleurs, vous n'êtes pas artiste-peintre, vous. Vous auriez le chevalet.

CHARLES-AUGUSTE. — Non. Je suis dans les assurances, tout simplement.

Mme ANGÈLE. — Dans les assurances? Alors je me demande pourquoi vous avez sauté du train. On est plus sérieux que ça, dans les assurances.

CHARLES-AUGUSTE. — Ecoutez. Il n'y a aucune raison pour que je vous cache quelque chose. Vous voulions nous débarrasser d'un ami, qui s'obstinait à voyager avec nous. Il y avait deux solutions: le jeter par la portière... *(Elle fait un geste d'effroi.)* Rassurez-vous, je ne l'ai pas fait. Ou descendre du train sans qu'il s'en aperçoive. Il s'était un peu assoupi, le train venait de s'arrêter. Nous avons sauté à terre le plus doucement possible, pris le premier chemin qui s'offrait à nous, et nous voici. Vous voyez qu'on n'est pas toujours sérieux dans les assurances.

Mme ANGÈLE. — Et dire qu'on vous confie notre argent! *(Avec un soupir:)* ...enfin! Allons! là, entre nous, vous faites bien un petit voyage d'amoureux, n'est-ce pas?... Excusez-moi, c'est le vent d'est qui approche, et il rend curieux comme il rend bavard. Vous ne répondez pas, et vous avez raison. En tout cas, laissez-moi vous donner un conseil: mariez-vous, mais le plus tard possible.

CHARLES-AUGUSTE. — Et qui vous a dit que nous ne sommes pas mariés?

Mme ANGÈLE. — Les gens mariés ne tombent pas du train.

CHARLES-AUGUSTE, *reprenant ses valises.* — Et qu'est-ce que ça peut vous faire que nous ne soyons pas mariés?

Mme ANGÈLE. — Ne reprenez pas vos valises. Il n'y a pas d'autre auberge dans le pays. *(Il repose ses valises.)* Et puis, ça me plaît que vous soyez des amoureux, ça me changera des autres. *(Elle montre la fenêtre ouverte.)* Tenez! Ecoutez-les!

On entend un grand bruit de meubles déplacés et:

UNE VOIX D'HOMME. — A genoux! A genoux! Cette fois tu me demanderas pardon à genoux!

UNE VOIX DE FEMME. — Mon chéri, je te jure que je ne lui ai rien dit. Je ne l'ai même pas regardé.

Mme ANGÈLE. — Et voilà une semaine que ça dure. Que ça boit et que ça se bat jour et nuit.

CHARLES-AUGUSTE. — Qui est-ce?

Mme ANGÈLE. — Un cocu qui reste enfermé toute la journée à farfouiller dans ses souvenirs. D'ailleurs, il n'est même plus cocu. Sa femme n'a plus le temps, vous pensez, avec la vie qu'il lui fait mener!

LA VOIX D'HOMME. — J'ai dit: à genoux!

UNE AUTRE VOIX D'HOMME. — Mais puisqu'elle ne m'a pas regardé! Tu ne vas pas recommencer, bourreau, tortionnaire!

CHARLES-AUGUSTE. — Mais ils sont trois!

Mme ANGÈLE. — Oui, le troisième dort dans un réduit à côté. Si on peut appeler ça dormir. On les entend crier toute la nuit. Les assiettes, les verres, tout y passe, parce qu'ils se sont fait monter à manger dans leur chambre, naturellement. *(Bruit de vaisselle cassée.)* Là, ça y est! Ils m'ont encore cassé quelque chose. Les dégoûtants!

Elle disparaît dans l'auberge. Charles-Auguste est resté seul sur la place. On entend encore:

PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — Ah! Tu ne veux pas te mettre à genoux, non? *(Bruit d'assiettes cassées.)* Non? *(Encore une assiette cassée.)* Non?

DEUXIÈME VOIX D'HOMME. — Elle ne peut tout de même pas se mettre à genoux sur de la vaisselle cassée! Sois logique, tout de même!

PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — Alors, ramasse-la toi-même, cette vaisselle cassée, espèce de Don Juan!

La fenêtre se referme. On n'entend plus rien. Clarisse paraît sur la terrasse. Elle est accompagnée d'un jeune homme qui la suit et porte deux valises légères.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu as mis longtemps.

CLARISSE. — J'étais à bout de souffle. Tu sais, il y a un portail du six-septième. *(Se tournant vers le jeune homme :)* N'est-ce pas?

LE JEUNE HOMME. — Du dix-huitième, madame.

CLARISSE. — C'est vrai, du dix-huitième.

Elle lui sourit.

CHARLES-AUGUSTE. — Mon ami, vous avez bien voulu nous aider à porter nos bagages, laissez-moi vous remercier.

Il fouille dans sa poche.

LE JEUNE HOMME. — Excusez-moi de remettre les choses au point. Je n'ai pas porté *vos* bagages, monsieur. Je me suis offert à porter les valises de Madame, ce qui n'est pas du tout la même chose.

CHARLES-AUGUSTE. — Bien sûr, bien sûr... mais tout de même...

Il continue à se fouiller.

CLARISE, *à mi-voix.* — Allons! Allons! Ne faites pas de bêtises. Ce jeune homme n'est pas un commissionnaire *(A haute voix:)* Laissez-moi vous présenter: Monsieur Charles-Auguste Rinchard... Monsieur Rodolphe...

Elle cherche le nom.

RODOLPHE. — C'est à la fois mon prénom et mon nom. Je m'appelle Rodolphe Rodolphe.

CLARISSE. — Ce n'est pas un nom, c'est un écho.

RODOLPHE. — C'est un écho qui voudrait bien devenir un nom... enfin, plus tard.

CLARISSE. — M. Rodolphe est peintre. Il adore peindre des portraits. *(A Rodolphe:)* ... n'est-ce pas?

RODOLPHE, *souriant.* — Oui, mais, pour l'instant, je suis plutôt peintre en bâtiment.

CLARISSE. — Vous ne m'aviez pas dit ça.

RODOLPHE. — Je ne vous ai pas dit non plus que je travaille dans cette auberge. C'est une surprise que je voulais vous faire.

CHARLES-AUGUSTE. — *Les Voyages du Capitaine Cook.*

RODOLPHE. — Vous avez déjà regardé ma fresque?

CHARLES-AUGUSTE. — Pas encore.

RODOLPHE. — Tant mieux. Il faut que je recommence le roi nègre. Je vous prie, ne regardez pas encore ma fresque. Madame, vous me le promettez?

CLARISSE. — Je vous le promets.

RODOLPHE. — Et maintenant, je retourne à mes *Voyages.*

CHARLES-AUGUSTE, *agacé.* — C'est ça, c'est ça, bon voyage.

RODOLPHE, *qui a du mal à se séparer de Clarisse.* — Tout de même je ne suis pas à cinq minutes près.

CHARLES-AUGUSTE. — Il ne faut pas vous mettre en retard.

RODOLPHE. — Et puis.. je voudrais m'occuper de vous, prévenir la patronne.

CHARLES-AUGUSTE. — C'est fait. Nous aurons une chambre dans un instant.

RODOLPHE. — Bon. *(Tristement:)* Je vois que je ne peux plus vous servir à rien... Tant pis. *(Il va jusqu'à la porte de l'auberge, et se retourne vers Clarisse.)* Je travaillerai toute la nuit, s'il le faut, et demain, vous verrez... vous verrez...

CLARISSE, *souriant.* — Bon voyage. *(Rodolphe est entré dans l'auberge. Léger silence, puis :)* Il m'avait porté mes valises. Je lui devais un peu de conversation.

CHARLES-AUGUSTE. — Je ne te reproche rien.

CLARISSE. — Seulement, désormais je te demanderai de lui parler le moins possible. C'est la première fois que nous sommes vraiment seuls, tous les deux, profitons-en.

CHARLES-AUGUSTE. — Clarisse!

Il la prend dans ses bras.

CLARISSE. — D'autant que je le vois venir. Il me proposera de faire mon portrait. Eh bien! Il aura beau insister...

CHARLES-AUGUSTE. — ... Tu diras non.

CLARISSE. — ... je dirai non. *(On entend le sifflement d'un train.)* Charles-Auguste... tu entends? Le train!

CHARLES-AUGUSTE. — Et il s'éloigne... il s'éloigne... On ne l'entend presque plus. Pourquoi ris-tu? *(En effet, Clarisse rit.)* Oui, tu penses à ton mari. Le sifflement du train a dû le réveiller en sursaut, et il regarde avec stupeur le compartiment vide.

CLARISSE. — Il n'y a plus, en face de lui, que cette ridicule petit boîte en carton qu'il a achetée au Buffet de Valence et qui lui sert de valise depuis une semaine.

CHARLES-AUGUSTE, *souriant, mais avec reproche.* — Clarisse!

CLARISSE. — Je ne lui en veux pas de transporter cette boîte en carton. Je lui en veux d'être parti.

CHARLES-AUGUSTE. — C'est à cause de ta

lettre d'adieu. Il l'a reçue deux heures trop tôt.

CLARISSE. — J'avais pourtant tout calculé. Mais quand la bonne a vu sur l'enveloppe que la lettre était pour mon mari, elle la lui a remise, tout simplement, au lieu de la porter à la poste, comme je lui avais dit. Et tout ça pour économiser un timbre. Ah! il nous coûte cher, ce timbre-là! Quand j'ai vu Zamore courir sur le quai de la gare de Lyon et sauter dans le train qui partait, j'ai bien compris que nos malheurs allaient commencer.

CHARLES-AUGUSTE. — Nos malheurs sont finis puisqu'il est loin. N'en parlons plus.

CLARISSE. — Tu as raison, n'en parlons plus. N'empêche que voilà huit jours qu'il n'arrête pas de nous suivre. De descendre aux mêmes hôtels, de s'installer au même étage, et de faire le guet, la nuit, dans les couloirs. Et encore s'il nous faisait des reproches! Mais il ne dit rien. Il nous regarde d'un air triste, et il boit. Ce n'est plus mon mari, c'est le fantôme de mon mari, c'est un cauchemar qui a pris la figure de mon mari... D'ailleurs, je t'ai beaucoup admiré. Toi, si violent avec tout le monde, tu as été avec lui, pendant ces huit jours, d'un calme presque exagéré, d'un calme à faire peur...

CHARLES-AUGUSTE. — Qu'est-ce que tu veux? C'est ton mari!

CLARISSE. — Pendant huit jours tu as fait comme si tu ne le voyais même pas!

CHARLES-AUGUSTE. — Si. Une fois tout de même. Rappelle-toi, au wagon-restaurant quand il m'a passé la corbeille à pain.

CLARISSE. — Il a dû se croire encore chez lui, quand nous t'invitions à déjeûner.

CHARLES-AUGUSTE. — J'ai accepté la corbeille à pain.

CLARISSE. — Mon chéri, j'ai trouvé ton geste très élégant. Je connais peu d'hommes qui auraient accepté la corbeille à pain.

CHARLES-AUGUSTE. — Je te répète que c'est ton mari.

CLARISSE. — Mais tu t'es bien rattrapé avec les autres. Aussitôt qu'un inconnu osait lever les yeux sur moi, tu le remettais à sa place. Tu as pris la mouche onze fois.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu les as comptées?

CLARISSE, *avec extase.* — Onze fois!

CHARLES-AUGUSTE. — Et tu m'en veux?

CLARISSE. — Moi? *(Avec un soupir de soulagement:)* Enfin, j'ai un homme jaloux, quelle chance!

CHARLES-AUGUSTE. — Jaloux... jaloux...

CLARISSE. — Mais si! On sait que vous êtes un despote, monsieur, un pacha comme dans *les Mille et une Nuits.*

CHARLES-AUGUSTE. — N'exagérons rien.

CLARISSE. — Il paraît que vous faites à vos maîtresses des scènes épouvantables.

CHARLES-AUGUSTE. — Moi?

CLARISSE. — Vous oubliez cette jeune fille sur qui vous avez tiré deux coups de revolver une nuit, chez vous.

CHARLES-AUGUSTE. — Qui t'a si bien renseignée?

CLARISSE. — Peu importe. Et cette jeune mariée que vous avez lâchée toute nue dans votre escalier. Est-ce que ce sont des manières? Vous devriez avoir honte, monsieur!

CHARLES-AUGUSTE. — Je veux savoir de qui tu tiens toutes ces précisions.

CLARISSE. — De qui? Mais de mon mari, voyons! Il n'a jamais pu rien me cacher. *(Avec un tendre mépris:)* Tu le connais.

CHARLES-AUGUSTE. — Ce pauvre Zamore!

CLARISSE. — Ah! Non! Tu ne vas pas dire... *(L'imitant:)* « Ce pauvre Zamore! » Un homme qui m'a rendue si malheureuse.

CHARLES-AUGUSTE, *vague.* — Je sais.

CLARISSE. — Qui m'a fait vivre l'enfer...

CHARLES-AUGUSTE, *sceptique.* — L'enfer... l'enfer...

CLARISSE. — Mais si! Où que j'aille, je le retrouvais devant moi, toujours inquiet et toujours souriant. Il aurait traversé les murs pour me rejoindre. Il prévenait mes désirs, au point que je n'osais plus rien désirer. Il tremblait pour ma santé, il me réveillait dix fois par nuit pour me faire prendre des gouttes. Et pas moyen de lui échapper. L'enfer, je te dis, l'enfer! Tiens! quand j'essaie de me rappeler ce qu'il a bien pu me dire pendant notre voyage de noces, je ne retrouve plus rien que: « Excusez-moi. »

CHARLES-AUGUSTE. — Il a passé sa vie à s'excuser.

CLARISSE. — Et même cette semaine dans les trains, chaque fois qu'il s'asseyait à côté de nous, il nous disait...

CHARLES-AUGUSTE. — « Excusez-moi! »

CLARISSE. — Et voilà l'homme avec qui j'ai vécu pendant six ans.

CHARLES-AUGUSTE. — Clarisse! On avait décidé de ne plus jamais parler de Zamore.

CLARISSE. — Tu as raison. Je te promets que demain je l'aurai oublié.

CHARLES-AUGUSTE. — J'aimerais mieux que tu l'oublies dès ce soir. Tiens! J'ai connu un professeur qui travaillait à l'envers.

CLARISSE. — A l'envers?

CHARLES-AUGUSTE. — On allait chez lui quand on voulait désapprendre quelque chose.

CLARISSE. — Comment faisait-il?

CHARLES-AUGUSTE. — Comme ceci. *(Il va derrière elle et lui met la main sur les yeux.)* Imagine que tu es à l'école et que tu as devant toi le tableau noir. Sur le tableau noir, il y a un Zamore géant, dessiné à la craie. Tu prends l'éponge... Allez, prends-la... *(Elle fait semblant de prendre une éponge.)* Et tu l'effaces. *(Elle fait semblant d'éponger le tableau noir.)* Tu l'effaces dans le train... tu l'effaces dans ta maison... tu l'effaces partout... Nous n'avons jamais voyagé avec Zamore.

CLARISSE. — Je n'ai jamais été mariée avec Zamore.

CHARLES-AUGUSTE. — Et maintenant, qui est-ce, Zamore? Une marque de savon? Un air d'opéra? Un jeu de loto? Même pas! Il n'y a jamais eu de Zamore.

CLARISSE. — Jamais.

Ils rient. Elle se dégage. Mais son rire, à elle, s'achève dans une toux.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu as froid?

CLARISSE. — Non.

CHARLES-AUGUSTE. — Si, tu frissonnes. Ouvre ton sac, et prends ton foulard rouge.

CLARISSE, *qui a ouvert son sac.* — Il n'y est pas. J'ai dû le glisser dans ma valise.

Zamore entre. Il tient d'une main une petite boîte en carton et de l'autre un foulard rouge.

ZAMORE. — Excusez-moi. *(A Clarisse:)* Clarisse, je te rapporte ton foulard. Tu l'as encore oublié dans le train.

Il y a un silence, puis:

CLARISSE, *serrant les poings.* — Charles-

Auguste, dis-lui qu'il s'en aille... *(Un silence.)* Qu'il s'en aille tout de suite.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous avez entendu?

ZAMORE, *doucement.* — Mes enfants, vous n'êtes pas sérieux.

CLARISSE. — Alors ça, c'est le comble. C'est lui qui nous poursuit, et c'est nous qui ne sommes pas sérieux.

Elle tousse.

ZAMORE, *lui tendant le foulard.* — Clarisse, fais-moi plaisir... *(Elle hausse les épaules. Il se tourne vers Charles-Auguste.)* Vous ne voyez donc pas qu'elle va s'enrhumer? Dites-lui de mettre un foulard!

CHARLES-AUGUSTE. — Tu pourrais mettre ce foulard tout de même.

ZAMORE, *à Clarisse.* — Ça ne t'engage à rien.

CHARLES-AUGUSTE. — Il a raison, ça ne t'engage à rien.

CLARISSE. — Alors tu prends son parti, maintenant? Non, je n'enroulerai pas autour de mon cou un foulard apporté par mon mari.

ZAMORE. — Je suis revenu exprès.

CLARISSE. — Raison de plus.

ZAMORE. — Clarisse, ne sois donc pas si têtue! *(Avec un soupir:)* Ah! tu n'as pas beaucoup changé.

CLARISSE. — Charles-Auguste, s'il me parle encore, je deviens folle.

CHARLES-AUGUSTE. — Elle a raison. Si vous avez une réclamation à présenter, veuillez vous adresser à moi.

ZAMORE, *toujours tourné vers Clarisse.* — Je ne demande pas mieux. Ça ne vaut rien, à Clarisse, de s'agiter.

CHARLES-AUGUSTE. — Et, pour commencer, tournez-vous vers moi.

ZAMORE, *se tournant vers Charles-Auguste.* — D'ailleurs, d'une façon générale, c'est à vous seul que j'aurai affaire dans l'avenir.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous avez l'intention de vous occuper de nous encore longtemps?

ZAMORE. — Forcément, Le temps qu'il faudra.

CHARLES-AUGUSTE. — Je vous conseille de ne pas prolonger cette plaisanterie.

ZAMORE. — Ce n'est pas une plaisanterie.

CHARLES-AUGUSTE. — Et de profiter du calme que j'ai encore, oui, mais plus pour très longtemps. Je vous préviens que votre obstination à nous suivre agace prodigieusement Clarisse. Plus vous courez après nous, plus vous vous perdez dans son esprit.

ZAMORE. — Peu importe. La question n'est pas là.

CHARLES-AUGUSTE. — Pardon, la question est là. Vous voulez reprendre Clarisse. Eh bien! Vous ne la reprendrez pas.

ZAMORE. — Moi? Mais je ne cherche nullement à reprendre Clarisse. Si elle est amoureuse de vous, il faut qu'elle reste avec vous. Seulement l'amour n'est pas tout. Il y a aussi la santé, la sécurité, le bien-être. Voilà six ans que je m'occupe d'elle régulièrement, et il n'y a aucune raison pour que je m'interrompe aujourd'hui. Je n'ai peut-être pas une conception très sentimentale des choses. Que voulez-vous? Je ne suis pas sentimental. Mais j'ai des habitudes.

CHARLES-AUGUSTE. — Des habitudes?

ZAMORE. — Bien entendu, il n'est pas question pour moi de loger chez vous. Mais il y a, en face de votre maison, une mansarde à louer, d'où j'aurai une vue plongeante dans votre appartement.

CHARLES-AUGUSTE. — Et c'est pendant ce voyage que vous avez pu découvrir cette mansarde?

ZAMORE. — Il y a trois semaines que je suis au courant de votre liaison. D'ailleurs, dès votre première visite, j'ai compris que c'était inévitable. Alors je n'ai pas traîné. J'ai tout de suite commencé les recherches.

CHARLES-AUGUSTE. — Et vous passerez votre vie à nous regarder? Mes compliments. Il ne vous faut pas grand-chose.

ZAMORE. — Vous pouvez ricaner. Je ne vous dispute pas les sentiments de Clarisse. Mais, par ma lucarne, je pourrai vérifier, *primo*, sa santé, et *secundo*, votre comportement.

CHARLES-AUGUSTE. — Mon comportement?

ZAMORE. — Je désire que Clarisse ne soit pas jetée dans votre escalier toute nue, et qu'elle ne reçoive jamais de coups de revolver. Bref, je veux être à même, le cas échéant, de me porter sur les lieux.

CHARLES-AUGUSTE — Pour la reprendre, par la même occasion.

ZAMORE. — Je vous rappelle qu'en principe je ne ferai rien pour la reprendre. Je serai un témoin, oui, mais un témoin presque invisible. Je ne sortirai jamais de chez moi aux mêmes heures que vous. Sauf, bien entendu, si l'intérêt de Clarisse ne m'oblige à m'attacher à vos pas.

CHARLES-AUGUSTE. — Alors c'est pour surveiller mon comportement comme vous dites, que vous vous attachez à nos pas depuis la gare de Lyon?

ZAMORE. — Non. C'est votre premier voyage avec elle, ce sont vos débuts, si j'ose dire, et je suis persuadé que Clarisse n'aura pas à se plaindre de vous. Enfin, pas encore. Non, si gare de Lyon j'ai sauté dans le train moi aussi, c'est pour garder le contact.

CLARISSE. — Charles-Auguste, je te trouve d'une patience révoltante.

CHARLES-AUGUSTE. — Clarisse, je t'en prie, ne complique pas la situation.

CLARISSE. — Tout à l'heure tu l'effaçais comme ça, hop! sur le tableau noir. Et maintenant, c'est le contraire.

CHARLES-AUGUSTE. — Clarisse!

CLARISSE. — C'est lui qui est en train d'effacer nos projets, nos souvenirs, tout. Et tu le laisses faire!

CHARLE-AUGUSTE. — Mais non! Et d'abord je te demande de ne pas intervenir.

CLARISSE. — J'interviendrai si je veux.

ZAMORE. — Allons! Allons! Mes enfants, ne vous disputez pas. Je ne suis pas venu semer la zizanie entre vous. D'ailleurs, en ce moment — excuse-moi, Clarisse — Charles-Auguste a raison. *(A Charles-Auguste:)* Il faudra que je vous donne des conseils, à vous.

CHARLES-AUGUSTE. — Ce n'est pas le moment.

ZAMORE. — Vous avez raison: nous en reparlerons mieux à Paris, dès notre retour.

CHARLES-AUGUSTE. — *Notre* retour?

ZAMORE. — Mais bien sûr. Vous n'avez tout de même pas la prétention de nous faire voyager indéfiniment.

CHARLES-AUGUSTE. — Ecoutez-moi. Il m'a fallu un certain héroïsme, ces huit derniers jours, pour ne pas vous envoyer mon poing dans la figure. Mais je vous conseille de ne pas trop insister, mon petit monsieur.

ZAMORE. — En m'appelant votre petit monsieur vous ne me vexez nullement, pour la bonne raison que je suis un peu plus fort que vous. Et vous le savez très bien. Quand nous

somme allés tous les trois à la fête à Neuilly, nous avons essayé nos muscles sur un manomètre. Avec moi, l'appareil est monté à 19 et, avec vous à 18...

CHARLES-AUGUSTE. — A 18?

CLARISSE, *à Charles-Auguste.* — Mais oui, mais oui, rappelle-toi. A 18 seulement.

CHARLES-AUGUSTE. — Peut-être, mais au pistolet j'ai placé les six balles dans le rouge.

ZAMORE. — Au pistolet, le plus fort c'est vous, mais au coup de poing, c'est moi. D'ailleurs, vous savez très bien que je ne vous ferai jamais la moindre égratignure. *(Montrant Clarisse:)* Le médecin lui a interdit les émotions. N'est-ce pas, Clarisse? Pas d'émotions.

CLARISSE. — Charles-Auguste, je n'en peux plus.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu sais bien qu'il ne s'en ira pas.

CLARISSE. — C'est donc nous qui partirons. Je vais me mettre en quête d'une voiture. *(A Charles-Auguste qui fait un pas vers elle:)* Non, reste ici, avec lui, et empêche-le de me suivre.

ZAMORE. — Je ne suis pas fâché de me trouver tête à tête avec vous. Nous allons pouvoir causer tranquillement. J'ai d'abord quelques petits reproches à vous faire. A Aix-en-Provence, vous vous êtes arrangés pour dîner dans votre chambre. Je pourrais vous dire votre menu puisque je vous ai accompagné pendant vos achats: du pain, des sardines, une pomme. C'est trop peu pour elle. Le matin vous ne prenez pas de petit déjeuner. Or il lui faut du thé, des toasts, des œufs brouillés, du jambon et de la confiture. Vous visitez les villes à pied: les longues promenades la fatiguent. Je veux que vous preniez une voiture. A cinq heures, j'exige le goûter.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous exigez... vous exigez... Mais c'est le monde à l'envers!

ZAMORE. — Je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi... *(Il tire son portefeuille, l'ouvre, compte les billets.)* Vous savez que je ne m'attendais pas à ce voyage. Mais voici la moitié de ce qui me reste. Prenez!

Il tend les billets à Charles-Auguste qui ne les prend pas.

CHARLES-AUGUSTE. — Mais j'ai de l'argent, monsieur!

ZAMORE. — Pas assez à mon gré, monsieur. J'exige que vous dépensiez davantage, que vous descendiez dans les meilleurs hôtels; bref, que vous voyagiez plus grandement.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous oubliez qu'en ce moment elle voyage avec moi, et non avec vous.

ZAMORE. — Erreur! Quand elle se réveille, je suis sûr qu'elle pense au plateau en bois des îles sur lequel je la voyais boire son thé, à petites gorgées, dans son lit. Je ne dis pas qu'elle le regrette, je dis qu'elle y pense. Et ainsi de suite toute la journée. Que voulez-vous? Ne pouvant lui inspirer de grand amour, je lui ai donné de petites habitudes. Vous souriez, vous trouvez encore que je me contente de peu. Détrompez-vous: les petites habitudes sont bien plus fortes que les grandes passions. Mon cher Charles-Auguste, prenez-en votre parti, Clarisse m'appartient autant qu'à vous. Allons! Un bon mouvement. *(Il tend à nouveau les billets.)* Je vous donne ma parole qu'elle n'en saura rien. *(Charles-Auguste hausse les épaules et tourne le dos à Zamore.)* Allons! Prenez! D'ailleurs, vous ne pourrez pas faire autrement.

CHARLES-AUGUSTE. — Et pourquoi ne pourrai-je pas faire autrement?

ZAMORE. — Charles-Auguste, dans votre vie il y a une fausse note.

CHARLES-AUGUSTE. — Une fausse note. Laquelle?

Il y a un silence, puis:

ZAMORE. — Casablanca.

CHARLES-AUGUSTE. — Quoi?

ZAMORE. — Casablanca... la Villa Bleue...

CHARLES-AUGUSTE — Qui vous a raconté...

ZAMORE. — Si Clarisse apprenait que vous étiez alors le secrétaire d'une dame fort riche, et qui aurait pu être votre mère...

CHARLES-AUGUSTE. — Mensonges.

ZAMORE. — D'ailleurs cette dame-là n'était pas la première. Rappelez-vous l'hiver précédent...

CHARLES-AUGUSTE. — Calomnie.

ZAMORE. — Tout cela s'est passé il y a dix ans. Vous étiez fort jeune, et tout le monde aujourd'hui vous excuserait, tout le monde, sauf Clarisse...

CHARLES-AUGUSTE. — Pardon. Vous oubliez...

ZAMORE. — Je sais. Vous avez changé d'existence, et les renseignements que j'ai sur les années suivantes sont bons. Heureusement, car je ne vous aurais pas laissé poursuivre votre voyage. Mais vous connaissez Clarisse...

CHARLES-AUGUSTE. — Enfin, vous démasquez vos batteries. Ne niez plus, vous voulez la reprendre.

ZAMORE. — Non. Je crois que, pour l'instant, son bonheur est d'être avec vous. Mais, je précise, avec vous dirigé par moi. Allons! Acceptez donc! Vous me rembourserez à Paris. Et même très facilement... Oui, la veille de notre départ, j'ai rendu visite à votre directeur, qui, vous le savez, est en affaires avec nous. On va doubler votre rayon d'action.

CHARLES-AUGUSTE. — Je refuserai.

ZAMORE. — On ne vous demandera pas votre avis. Et, d'ailleurs, il ne s'agit pas de vous, mais de Clarisse. Il faut que nous allions à La Bourboule l'été prochain.

CHARLES-AUGUSTE. — Que nous allions?

ZAMORE. — Je vous en parlerai le moment venu. Je vous en prie, ne mélangeons pas les choses.

CHARLES-AUGUSTE. — C'est que tout s'embrouille dans ma tête. *(Eclatant:)* Car enfin, c'est incroyable! Vous allez, vous venez, vous décidez! Vous n'oubliez qu'un détail: c'est que dans quelques mois je serai le mari de Clarisse.

ZAMORE. — Non. Dans deux ans.

CHARLES-AUGUSTE. — Pourquoi: deux ans?

ZAMORE. — Je veux d'abord être sûr que vous lui convenez.

CHARLES-AUGUSTE, *ricanant.* — Vous me prenez à l'essai?

ZAMORE. — Dans un an je pourrai déjà vous dire si vous avez des chances. Vous voyez que vos rapports avec moi seront d'une grande simplicité. C'est pourquoi je me permets d'insister encore. Prenez... Allons! Prenez donc! Sans façon! *(Charles-Auguste s'éloigne. Zamore remet soigneusement les billets dans son portefeuille.)* Vous refusez? Tant pis. Vous regretterez votre refus. Oui, vous le regretterez dans quelques instants, dès que je pourrai parler à Clarisse.

CHARLES-AUGUSTE. — J'ai l'impression d'être pris dans une espèce de souricière... *(Soudain :)* Mais que je suis bête! J'oubliais que nous repartons ce soir, et, cette fois, sans vous.

Votre petit chantage va vous rester sur les bras. Bien sûr, nous nous retrouverons à Paris, mais d'ici là... d'ici là...

ZAMORE. — Que ferez-vous d'ici là?

CHARLES-AUGUSTE. — Je ne sais pas encore, mais je trouverai quelque chose. On trouve toujours quelque chose. *(Clarisse revient.)* Eh bien?

CLARISSE. — J'ai demandé au petit peintre. Si tu l'avais vu, perché sur son échelle et tout barbouillé de couleurs! *(Elle rit.)* Il voudrait maintenant ajouter, sur sa fresque, une femme blanche, attachée à un arbre, et qui me ressemblerait, bien entendu. Attachée à un arbre! Il ne doute de rien, ce petit!

CHARLES-AUGUSTE. — Et la voiture?

CLARISSE. — Pas de voiture. Il m'a menée chez le loueur. Le loueur est ivre mort. Et son garage fermé à clef. On est allé chez le charron, chez le boulanger, chez le docteur. Rien à faire. Pas de voiture avant demain. Tu peux demander au petit peintre, il te le dira.

CHARLES-AUGUSTE. — Je n'ai pas confiance dans ton petit peintre. Il désire que tu restes. c'est évident.

CLARISSE, *protestant.* — Charles-Auguste!

CHARLES-AUGUSTE. — Et même je me demande...

CLARISSE. — Quoi?

CHARLES-AUGUSTE. — ... si tu as pu réellement faire tant de démarches en si peu de temps.

ZAMORE. — Je vous arrête. Ce soupçon est injurieux pour ma femme.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous, on ne vous demande rien.

ZAMORE, *à mi-voix.* — Casablanca.

CLARISSE. — Qu'est-ce qu'il a dit?

CHARLES-AUGUSTE — Ce qu'il peut dire ou ne pas dire n'a aucune importance. Je vais aller chercher une voiture, moi-même.

ZAMORE. — Très bien. Allez. *(Charles-Auguste ne bouge pas.)* Mais allez!

CHARLES-AUGUSTE. — Clarisse, tu viens?

CLARISSE. — Moi? Tu n'y penses pas. Puisque tu mets en doute ma parole, tu iras seul.

ZAMORE. — Vous irez seul. Et moi, pendant que vous serez parti, je demanderai audience à Clarisse. *(S'approchant d'elle.)* Clarisse...

CHARLES-AUGUSTE, *essayant encore.* — Clarisse! *(Mais elle ne bouge pas. Alors il se ravise et revient.)* Bon. Il n'y a pas de voiture, eh bien! il n'y a pas de voiture. N'en parlons plus. Je reste.

Un silence, puis:

ZAMORE. — Eh bien! Puisque nous restons, je vais aller m'occuper des chambres. Mais attention! Je ne veux pas qu'on profite de mon absence pour se disputer. Vous serez bien sages, n'est-ce pas? *(Arrivé à la porte de l'auberge, il se retourne.)* Pendant que j'y suis, je m'occuperai aussi du dîner. A tout de suite.

Il disparaît. Charles-Auguste est préoccupé. Elle se rapproche de lui et tout doucement:

CLARISSE. — Charles-Auguste... *(Il l'écoute à peine, elle continue.)* Ce pays m'inquiète. Si tu était venue avec nous, tu comprendrais. Il y a des gens postés dans les coins de rues. D'autres qui se glissent d'une maison à l'autre, et discutent à voix basse. Il y a même une femme qui annonce à tout le monde qu'elle va porter plainte au Commissariat. Et j'ai entendu quelqu'un lui glisser à l'oreille: « Vous ne pouvez pas porter plainte ce soir, voyons, *puisque la chose ne se produira que cette nuit.* » Et les autres avaient l'air de trouver ça tout naturel. Et comme je demandais : « Qu'est-ce qui se produira, cette nuit? » ils se sont éloignés en parlant à voix basse, et en détournant les yeux. Ils vont, ils viennent, comme des chats avant l'orage. *(Charles-Auguste, toujours préoccupé, fait quelques pas, revient.)* Charles-Auguste, pourquoi fais-tu comme eux? Pourquoi es-tu, toi aussi, comme un chat avant l'orage? Charles-Auguste, qu'est-ce qui t'inquiète? Zamore?... Zamore?...

CHARLES-AUGUSTE. — Zamore! Zamore! Je n'entends plus que ce nom. Voilà huit jours que nous ne pouvons plus traverser une rue sans voir le spectre de Zamore sortir du sol devant nous. Mais j'en ai assez. Il faut que je trouve le moyen de nous débarrasser de Zamore.

ZAMORE, *apparaissant.* — Mes enfants, ça y est. Notre dîner sera prêt dans vingt minutes. *(Clarisse et Charles-Auguste se taisent. Il reprend:)* Mais la patronne de cette auberge me paraît bien curieuse. A peine avais-je fini d'établir notre petit menu qu'elle est tombée dans mes bras en pleurant. Je sentais sa poitrine se gonfler contre moi, et de grosses larmes couler sur mon cou. Je n'osais pas protester, mais j'étais gêné. Je ne comprends pas que le seul fait d'un dîner à préparer la mette dans des états pareils. Pourtant, je n'ai commandé que des choses très simples : soupe aux champignons, pâtes à l'italienne, jambon fumé... Non, je ne comprends pas pourquoi elle a éclaté en sanglots... A moins qu'il ne s'agisse d'autre chose... qu'elle n'ait reçu, ou qu'elle ne prévoie une mauvaise nouvelle... Mais pourquoi est-ce moi spécialement qu'elle a tenu à serrer sur son cœur? Non, je ne comprends pas.

Mme Angèle sort de l'auberge.

Mme ANGÈLE, *après les avoir regardés en silence.* — Messieurs, il y a le Commissaire de police qui veut vous parler.

ZAMORE. — Le Commissaire?

CHARLES-AUGUSTES. — Et c'est à nous qu'il veut parler?

Mme ANGÈLE. — Oui.

ZAMORE. — A Monsieur, ou à moi?

Mme ANGÈLE. — A tous les deux *(A Zamore:)* Ah! Laissez-moi vous regarder une dernière fois!

ZAMORE. — Ça y est. Elle recommence.

Mme ANGÈLE. — Vous avez pourtant l'air bien brave, vous. *(Se tournant vers Charles-Auguste:)* Et Monsieur n'a pas l'air si méchant que ça. *(Avec un soupir:)* Enfin, je lui dis tout de même de venir, n'est-ce pas *(Elle va s'en retourner, mais elle se ravise.)* Mais...

ZAMORE. — Mais quoi?

Mme ANGÈLE. — Il ne voudrait parler qu'à vous deux. *(A Clarisse:)* Madame, il vous demande de bien vouloir vous éloigner, pour un instant.

CLARISSE. — Moi?

Mme ANGÈLE. — Vous. Et je crois bien qu'il a raison. Venez donc avec moi, dans la salle, ça vaudra mieux.

Un silence, puis:

CHARLES-AUGUSTE. — Va, puisqu'on te le demande.

Angèle et Clarisse sortent. Un temps. Puis deux hommes paraissent: le Commissaire et Sébastien.

LE COMMISSAIRE. — Messieurs, je suis le Commissaire de police. Je ne serais pas venu vous trouver aujourd'hui si des affaires personnelles ne devaient me distraire cette nuit de mes fonctions. Vous vous étonnerez sûrement de me voir bousculer l'ordre naturel des choses, et venir vous interroger tout de suite, alors que je ne devrais le faire que dans quelques heures.

ZAMORE. — Vous devez nous interroger?

LE COMMISSAIRE. — Pas vous. *(Désignant Charles-Auguste:)* C'est à Monsieur que je vais devoir poser quelques questions.

CHARLES-AUGUSTE. — A moi?

LE COMMISSAIRE. — A vous.

CHARLES-AUGUSTE. — A quel sujet?

LE COMMISSAIRE. — Je préfère ne vous le dire qu'après l'interrogatoire.

CHARLES-AUGUSTE. — Monsieur le Commissaire, il y a eu, en effet, une plainte déposée contre moi, voici dix ans, à Casablanca, par le mari d'une dame dont j'étais le secrétaire. Une plainte pour chèque sans provision. Mais cette plainte a été retirée.

LE COMMISSAIRE. — Ce n'est nullement de cela qu'il s'agit. J'ignorais d'ailleurs cette petite affaire et, puisqu'elle n'a pas eu de suite, je vous conseille de n'en point parler. Et même, pour simplifier, nous dirons que je n'ai rien entendu.

CHARLES-AUGUSTE. — Alors, je ne comprends pas.

LE COMMISAIRE. — Vous comprendrez tout à l'heure. *(Il s'installe à une table, tire des papiers d'un serviette et s'apprête à écrire.)* Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire votre nom?

CHARLES-AUGUSTE. — Moi?

LE COMMISSAIRE. — Mais bien sûr, vous. Un interrogatoire commence toujours par le nom de l'interrogé.

ZAMORE. — Monsieur le Commissaire, excuser-moi... je m'étonne que vous vous trouviez dans l'obligation d'interroger Monsieur et que vous ne sachiez même pas son nom. *(Le Commissaire, mécontent, tape sur la table.)* Bon, je ne dis plus rien. Mais, tout de même, je m'étonne.

LE COMMISSAIRE, *à Charles-Auguste.* — Votre nom?

CHARLES-AUGUSTE. — Charles-Auguste Rinchard.

LE COMMISSAIRE. — Profession, date de naissance.

CHARLES-AUGUSTE. — Inspecteur d'assurances, né à Roubaix le 20 novembre 19...

LE COMMISSAIRE. — Sous le signe du Scorpion...

CHARLES-AUGUSTE. — Pardon?

LE COMMISSAIRE. — C'est une réflexion personnelle qui ne figure pas dans ce document. *(Reprenant:)* Domicile?

CHARLES-AUGUSTE. — Paris, 82, rue de Palikao.

LE COMMISSAIRE. — Marié?

CHARLES-AUGUSTE. — Célibataire.

LE COMMISSAIRE. — Mauvais. Les jurés n'aiment par les célibataires. Enfin ce sera l'affaire de votre avocat.

CHARLES-AUGUSTE. — De mon avocat?

ZAMORE. — Et pourquoi Monsieur aura-t-il besoin d'un avocat?

LE COMMISSAIRE. — Vous le saurez tout à l'heure. *(A Charles-Auguste:)* Pas de condamnation?

CHARLES-AUGUSTE. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Parfait. Veuillez maintenant, s'il vous plaît, poser vos deux pouces sur ce tampon d'encre... *(Charles-Auguste fait ce qu'on lui demande.)* ... puis imprimer ces pouces, les mêmes bien entendu — je dis les mêmes parce que j'ai eu affaire à de véritables prestidigitateurs qui avait des pouces de rechange, pour ainsi dire — donc, nous disons bien les mêmes pouces sur cette feuille de papier.

CHARLES-AUGUSTE. — Mais ce sont des...

LE COMMISSAIRE. — Des empreintes digitales.

CHARLES-AUGUSTE. — Monsieur le Commissaire, vous me traitez comme un criminel.

LE COMMISSAIRE. — Si mon interrogatoire avait eu lieu cette nuit, je vous eusse en effet parlé comme à un criminel, et bousculé, et malmené peut-être. Mais ce soir, je tiens à garder avec vous des rapports d'une parfaite urbanité.

CHARLES-AUGUSTE. — Et pourquoi cette différence entre ce soir et cette nuit?

LE COMMISSAIRE. — C'est que vous avez la chance, monsieur, d'être interrogé, non *après*, mais *avant*.

CHARLES-AUGUSTE. — Avant quoi?

LE COMMISSAIRE, *après un silence.* — Mme Angèle, la patronne de cette auberge, ne vous a donc pas mis au courant?

ZAMORE. — Non. Elle s'est contentée de me prendre dans ses bras et de pleurer à chaudes larmes.

LE COMMISSAIRE. — Elle m'avait pourtant promis... *(Avec un soupir:)* Enfin!... *(Se tournant vers l'autre homme:)* Sébastien, expliquez-leur.

SÉBASTIEN. — Une minute. j'aime autant prendre les mesures du client d'abord. J'expliquerai la chose après.

Il tire de sa poche un mètre pliant, s'approche de Zamore et mesure sa hauteur, puis sa largeur.

LE COMMISSAIRE. — M. Sébastien est le menuisier du pays.

ZAMORE. — Et pourquoi prend-il mes mesures?

LE COMMISSAIRE. — On vous dit de vous laisser faire.

ZAMORE, *à Sébastien.* — C'est que vous me chatouillez et que c'est très désagréable.

SÉBASTIEN. — Il dit que c'est désagréable. Ah! là là! *(Il rit.)* Eh bien! tout à l'heure, apprenez-le, vous regretterez ce chatouillement-là.

LE COMMISSAIRE, *souriant à Sébastien.* — Ou plutôt...

Il fait un geste vague.

SÉBASTIEN, *complétant.* — Ou plutôt... vous ne serez même plus là pour le regretter.

ZAMORE. — Messieurs, veuillez vous expliquer.

SÉBASTIEN, *à Zamore.* — Vous voyez le coq du clocher?... Là?

ZAMORE. — Non.

CHARLES-AUGUSTE. — Moi non plus.

SÉBASTIEN. — C'est donc qu'il pointe le bec exactement vers ce lampadaire, c'est-à-dire vers nous.

CHARLES-AUGUSTE. — Et alors?

SÉBASTIEN. — Il faut pour cela que le vent d'est se contrarie avec un petit souffle léger qui vient de la Corse et qui est un souffle femelle. Et alors tous les deux, se mêlant, se disputant, nous donnent à tous dans le village une espèce de fièvre.

LE COMMISSAIRE. — J'en ai les mains toutes moites. *(A Zamore:)* Touchez. *(Zamore touche sa main droite. A Charles-Auguste:)* Touchez. *(Charles-Auguste touche sa main gauche.)* Notez bien que si l'interrogatoire avait eu lieu demain, je ne vous aurais pas donné mes mains à toucher. *(Il retire ses mains.)* J'aurais gardé mes distances. *(A Sébastien:)* Sébastien, continuez.

SÉBASTIEN. — Et cette fièvre, nous l'appelons *la fièvre de tout à l'heure.*

CHARLES-AUGUSTE. — La fièvre de tout à l'heure?

SÉBASTIEN. — Oui, c'est une fièvre qui vous donne la chair de poule et qui vous ouvre les yeux. Vous y voyez mieux que les autres jours, vous y voyez même ce qui va se passer *tout à l'heure.* Mais ça n'arrive pas souvent que ces deux vents-là se disent bonjour, et que le coq tourne sur sa base et vienne juste picorer le ciel de ce côté-ci.

ZAMORE. — Alors vous prétendez qu'en ce moment...

SÉBASTIEN. — Tout le village sait ce qui va se passer dans le village. *(Se tournant vers le Commissaire:)* Nous aurons la réconciliation chez les Bouchard, la gifle chez les Colomiès.

LE COMMISSAIRE. — Encore une?

SÉBASTIEN. — Encore une. *(A Zamore et à Charles-Auguste:)* Et Colomiès, qui sait parfaitement qu'il va recevoir sa gifle...

LE COMMISSAIRE, *l'interrompant à mi-voix.* — On l'a prévenu?

SÉBASTIEN. — On l'a prévenu... *(Reprenant:)* ...se promène déjà tout furieux dans sa cuisine, des pincettes à la main. Mais sa femme la lui flanquera quand même, sa gifle.

Tous deux se frottent joyeusement les mains.

LE COMMISSAIRE. — Seulement ce pauvre Colomiès ne fait pas recette. Je veux dire : ce n'est pas de lui qu'on s'occupe aujourd'hui.

SÉBASTIEN. — Oui, ce soir, le théâtre pour nous c'est vous deux, rien que vous deux.

LE COMMISSAIRE. — C'est vrai que les choses ressemblent à du théâtre lorsqu'on les connaît d'avance.

SÉBASTIEN, *à Zamore.* — Ah! J'oubliais. Dites-moi votre nom?

ZAMORE. — Baptistin Zamore. Pourquoi?... *(Sébastien écrit.)* Pourquoi mon nom?

SÉBASTIEN. — Pourquoi? *(Un silence, puis:)* Laissez-moi d'abord vous serrez la main. Après, vous ne voudriez peut-être plus.

Il lui serre la main.

ZAMORE. — Pourquoi mon nom?

SÉBASTIEN. — Pour la plaque... Mais oui, sur le cercueil.

ZAMORE. — Comment, sur le cercueil?

LE COMMISSAIRE. — Sébastien, il faut expliquer les choses dans leur ordre. Voici. *(Un temps, puis:)* Dans un instant, M. Charles-Auguste Rinchard va tuer d'une balle de revolver M. Baptistin Zamore.

ZAMORE. — Moi?

Il pousse un cri faible et long. Et s'assied.

CHARLES-AUGUSTE. — Rassurez-vous, Zamore. Ce n'est pas possible: je n'ai pas de revolver.

LE COMMISSAIRE. — Pourtant je vais d'ores et déjà dresser procès-verbal. *(Il écrit.)* Blessure au cœur... mort presque immédiate... Le médecin est déjà formel.

ZAMORE. — Le médecin?

LE COMMISSAIRE, *brandissant une feuille de papier.* — Voici son rapport. Vous voyez qu'ici nous ne perdons pas de temps. *(Soudain:)* Ah! J'oubliais la reconstitution.

CHARLES-AUGUSTE. — La reconstitution?

LE COMMISAIRE. — Mais oui, la reconstitution du crime.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous allez reconstituer le crime, *d'avance?*

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi pas? Vous êtes là. M. Zamore est à quatre mètres de vous. Venez ici, monsieur Zamore.

ZAMORE. — Moi?

LE COMMISSAIRE. — Mais oui, vous. Mettez-vous devant la porte de l'auberge... Comme ça... Oui... comme ça...

Il lui fait prendre la pose.

ZAMORE — Les passants s'arrêtent pour me regarder... C'est très gênant...

SÉBASTIEN. — Pourquoi gênant? Vous êtes le héros de la soirée. On ne parle que de vous dans le pays.

LE COMMISSAIRE. — Continuons. Monsieur Rinchard, vous restez où vous êtes... vous levez votre revolver...

CHARLES-AUGUSTE. — Mais puisque je n'ai pas de revolver!

LE COMMISSAIRE. — Vous n'en avez pas besoin... du moins pour l'instant: ce n'est qu'une reconstitution. Les gestes suffiront... Là, très bien... Vous visez... Quant à vous, monsieur Zamore, vous le regardez qui vous vise, et vous ne faites pas un mouvement

ZAMORE. — Pas un mouvement? C'est vous qui le dites. Et si je veux bouger, moi? Et si je veux me sauver, moi? Vous m'en empêcherez, peut-être?

LE COMMISSAIRE. — Au contraire, je serai ravi que vous échappiez. Mais je doute que la chose soit possible.

CHARLES-AUGUSTE. — Et si je ne tire pas, moi?

ZAMORE. — Oui, s'il ne tire pas, lui?

LE COMMISSAIRE. — Je serai également ravi que M. Rinchard ne tire pas. Mais j'ai bien peur qu'il ne puisse pas faire autrement. *(Avec un air de photographe, il observe les deux hommes immobiles dans la pose qu'il leur a fait prendre.)* Là, ne bougez plus. *(Il écrit hâtivement quelques mots sur une feuille.)* Merci. La reconstitution est terminée.

CHARLES-AUGUSTE, *sortant de son immobilité.* — Mais enfin...

LE COMMISSAIRE. — Veuillez signer...

CHARLES-AUGUSTE. — Et si je refuse?

LE COMMISSAIRE. — Si vous refusez, vous m'obligerez à refaire cet interrogatoire demain. Et je crois que je serai beaucoup plus sévère. D'ailleurs, rassurez-vous: si, par extraordinaire, nous nous étions tous trompés et que le crime n'ait pas lieu, je déchirerais cette feuille, bien entendu. Veuillez signer... ici...

CHARLES-AUGUSTE — Il est extrêmement désagréable d'avoir à signer l'interrogatoire d'un crime qu'on n'a pas encore commis.

SÉBASTIEN. — Pourtant, c'est tellement plus simple!

Zamore, qui s'était évanoui, se réveille et pousse un gémissement.

ZAMORE. — Charles-Auguste!

CHARLES-AUGUSTE. — N'ayez pas peur, voyons! Puisque je vous répète que je n'ai pas de revolver, je ne peux vous faire aucun mal. C'est impossible, matériellement impossible.

ZAMORE. — Oui, Charles-Auguste.

CHARLES-AUGUSTE. — Et même, on va redevenir de bons amis. Pourquoi pas?

ZAMORE. — Pourquoi pas?

CHARLES-AUGUSTE. — On va se tutoyer, ça arrangera tout. Tu veux bien, Zamore?

ZAMORE. — Oui, Charles-Auguste...

CHARLES-AUGUSTE. — Vous voyez, messieurs, tout est arrangé.

LE COMMISSAIRE. — Monsieur Rinchard, à demain.

SÉBASTIEN. — Monsieur Zamore, à tout à l'heure.

Le Commissaire et Sébastien sortent.

ZAMORE. — Charles-Auguste, pince-moi.

CHARLES-AUGUSTE. — Zamore, pince-moi aussi.

Ils se pincent.

ZAMORE — Donc, nous ne rêvons pas. Nous avons eu affaire à deux farceurs qui reviennent d'une noce. N'est-ce pas, Charles-Auguste?

CHARLES-AUGUSTE. — Pour ça non.

ZAMORE. — Comment: pour ça, non?

CHARLES-AUGUSTE. — Tout à l'heure, en traversant le village, nous avons passé devant le Commissariat et j'ai regardé par la fenêtre. C'est lui, c'est le vrai commissaire.

ZAMORE. — Alors l'autre, c'est le vrai menuisier. *(Il réfléchit.)* N'empêche qu'ils se sont trompés puisque tu n'as pas de revolver. Car, c'est bien vrai, tu n'as pas de revolver?

CHARLES-AUGUSTE. — Je t'ai dit que non.

ZAMORE. — Laisse-moi tout de même fouiller tes poches.

C'est ce qu'il fait.

CHARLES-AUGUSTE. — Et, maintenant, laisse-moi fouiller les tiennes.

ZAMORE. — Mais moi, personne ne m'accuse. C'est toi qui dois me tuer.

CHARLES-AUGUSTE. — Ça ne fait rien, je préfère.

Il fouille.

ZAMORE. — Tu vois: rien dans mes poches, rien dans les tiennes. Et dire que, sur le moment, j'ai bien failli croire à tout ce qu'ils racontaient.

CHARLES-AUGUSTE. — Moi aussi.

ZAMORE, *essayant de rire.* — Je crois que nous avons eu autant peur l'un que l'autre.

CHARLES-AUGUSTE. — N'en parlons plus, puisque c'est fini.

ZAMORE. — Et reprenons notre discussion. *(Reprenant le ton du début:)* Mon cher ami, je vous ai offert tout à l'heure... *(Et il s'apprête à tirer de sa poche son portefeuille quand il s'arrête, tourne la tête avec inquiétude de tous les côtés, puis soudain:)* Mais dis donc, Charles-Auguste...

CHARLES-AUGUSTE. — Quoi?

ZAMORE. — Que se passe-t-il? Regarde... tout ce monde aux fenêtres... toutes ces têtes immobiles et tournées de notre côté...

CHARLES-AUGUSTE, *qui regarde aussi.* — Oui...

ZAMORE. — Et tous ces gens aux aguets, de l'autre côté de la place... Il y en a même qui apportent des chaises et qui montent dessus pour mieux nous regarder... Et ces branches qui battent comme des oiseaux...

CHARLES-AUGUSTE. — Des enfants. Ils grimpent aux arbres. Et sur la statue de Gambetta. Et sur les toits. Partout.

ZAMORE. — Et maintenait ils attendent. Ils ne font plus un geste.

Zamore et Charles-Auguste se taisent. On entend, venant de loin, une voix de femme qui crie:

UNE VOIX DE FEMME. — Simon!... Simon!...

UNE VOIX D'ENFANT. — Maman!...

VOIX DE LA FEMME. — Retire ces linges, ça nous empêche de voir. *(Un garçon d'une douzaine d'années s'approche en sifflotant, va au fil de fer et arrache le linge.)* Et ne siffle pas, ça nous empêche d'entendre.

Le garçon s'arrête de siffler et disparaît en emportant le linge. Immobiles, Zamore et Charles-Auguste se regardent longuement. Et soudain, dans le silence:

ZAMORE, *à mi-voix.* — Charles-Auguste, tu veux me tuer.

CHARLES-AUGUSTE. — Zamore!

ZAMORE. — Et ils le savent. Et c'est pour ça qu'ils nous regardent. *(Dans un cri, à Charles-Auguste qui a fait un pas vers lui:)* Charles-Auguste! Ne bougeons pas.

CHARLES-AUGUSTE. — Mais puisque je n'ai pas de revolver.

ZAMORE. — Ça ne fait rien, ne bougeons pas. Tu connais l'histoire du chasseur poursuivi par un ours. Le chasseur se couche et retient sa respiration. L'ours le flaire des pieds à la tête. Et le chasseur est sauvé parce qu'il a fait le mort. Le malheur est sûrement là en train de nous flairer. Et toute la ville le voit. Et nous sommes les seuls à ne pas le voir. Mais au premier cri, au premier geste maladroit, nous sommes perdus. Charles-Auguste, écoute-moi... *(Tout bas :)* ...Pour ne pas mourir, il faut faire le mort. *(Il regarde autour de lui avec méfiance et reprend:)* Ne plus souffrir, ne plus réfléchir. Eteindre l'orgueil, la colère. Effacer les souvenirs, renvoyer les habitudes, se faire soi-même si lointain, si faible, si dormant, que l'événement ne trouvera plus en nous l'odeur de la vie et qu'il s'en ira comme il est venu, sans bruit. Rétrécir son cœur, raccourcir son souffle, faire le mort!

CHARLES-AUGUSTE. — Tu as raison.

ZAMORE. — Mais il est difficile de faire le mort quand on crève de peur, quand on claque des dents. Et j'ai l'impression que la ville entière, que le monde entier entend mes dents qui claquent. Est-ce que tu les entends, Charles-Auguste?

CHARLES-AUGUSTE. — Tais-toi. Si tu as peur, j'ai peur, et si j'ai peur nous sommes perdus.

ZAMORE. — Alors aidons-nous, serrons-nous l'un contre l'autre, ça nous donnera du courage.

Il fait un pas vers Charles-Auguste.

CHARLES-AUGUSTE. — Non! N'approche pas!

ZAMORE. — Mais puisque tu n'as pas de revolver!

CHARLES-AUGUSTE. — Ça ne fait rien. Moi aussi, je sens déjà sur moi la respiration du malheur. Je sens le mufle du malheur sur ma peau. Zamore, va-t'en!

ZAMORE, *reculant d'un pas.* — Comme ça?

CHARLES-AUGUSTE. — Plus loin! Plus loin! Sauve-toi sur les routes, n'importe où, mais disparais, va-t'en!

Clarisse arrive, fort émue. Elle est suivie de Mme Angèle.

CLARISSE. — Charles-Auguste, tu as raison! Oui, Mme Angèle vient de me mettre au courant. Ah! Je savais bien que mon mari, avec son obstination à nous suivre, finirait par nous attirer les pires désagréments. Zamore, il faut que tu partes.

Mme ANGÈLE, *à Zamore.* — Je vous ai trouvé une voiture.

ZAMORE. — Une voiture? Mais je croyais que...

Mme ANGÈLE, *l'interrompant.* — Ici les gens ne sont pas plus méchants qu'ailleurs. Bien sûr, ils voient déjà le contour des choses, mais ils ne demandent qu'à les empêcher.

CLARISSE. — Le laitier met sa carriole à ta disposition.

Mme ANGÈLE. — Elle est déjà tout attelée, devant sa boutique, à deux pas d'ici. Dépêchez-vous, monsieur Zamore, c'est une route de montagne, et ce soir c'est nouvelle lune. Le laitier voudrait ne pas revenir trop tard.

Un silence.

CLARISSE. — Qu'est-ce que tu attends?

ZAMORE. — Clarisse, ne me demande pas de te quitter, je ne pourrais pas. Je t'ai pourtant tout expliqué, en arrivant.

CLARISSE. — En arrivant, tu ne te savais pas en danger de mort, tandis que maintenant... *(Zamore fait: « non » de la tête. Clarisse se tourne alors vers Charles-Auguste.)* Essaye de lui expliquer. Moi, j'y renonce.

ZAMORE. — Il est inutile d'essayer *(A Clarisse:)* Pourtant je sais bien que j'ai tort, que je devrais partir.

Mme ANGÈLE. — Le laitier mène sa mule avec beaucoup de prudence.

ZAMORE. — Je n'en doute pas, mais...

Mme ANGÈLE. — Et il a deux bonnes lanternes.

ZAMORE. — Mais oui, mais oui.

Mme ANGÈLE. — Et je vous prêterai des oreillers, des couvertures.

ZAMORE. — Je vous remercie, mais...

CHARLES-AUGUSTE. — Mais quoi?

ZAMORE. — Charles-Auguste, il faut que je reste. Clarisse a besoin de moi.

CLARISSE. — Mais pas du tout.

ZAMORE. — Elle n'en sait rien, mais elle a besoin de moi.

CLARISSE. — C'est à vous rendre fous. *(A Zamore:)* Voyons, Zamore, puisque, de toute façon tu ne seras plus là! Puisque tu dois être tué, si tu restes!

ZAMORE. — Si je m'en vais, je ne vivrais pas longtemps non plus. Aussi, j'aime mieux courir ma chance maintenant et rester.

CHARLES-AUGUSTE. — Zamore, mon vieux Zamore, je t'en prie...

CLARISSE. — Ainsi, vous vous tutoyez, maintenant?

ZAMORE. — Oui, Clarisse. C'est le danger commun qui nous a rapprochés.

CHARLES-AUGUSTE. — Zamore... *(Zamore détourne la tête.)* Clarisse, aide-moi!

CLARISSE. — Zamore, sois gentil! va-t'en!

CHARLES-AUGUSTE. — Fais un essai, au moins.

Mme ANGÈLE. — Faites un pas. Rien qu'un pas. Pour commencer.

Un temps. Zamore fait un pas.

ZAMORE. — Voilà.

CLARISSE. — Tu vois.

CHARLES-AUGUSTE. — Ce n'est pas tellement difficile!

Mme ANGÈLE. — D'autant que je vais vous aider. *(Elle lui prend le bras.)* Allons! Encore un pas!

ZAMORE. — Voilà.

Il fait un deuxième pas.

Mme ANGÈLE. — Bien.

CHARLES-AUGUSTE. — Très bien.

CLARISSE. — Il pourrait tout de même avancer un peu plus vite.

CHARLES-AUGUSTE. — Ne le bouscule pas, voyons!

Mme ANGÈLE. — Allons, allons, monsieur Zamore, encore un pas! Le pied gauche maintenant.

Un temps, puis:

ZAMORE. — Non.

Mme ANGÈLE, *conciliante.* — Alors, le pied droit.

ZAMORE. — Non plus. C'est plus fort que moi, je ne peux pas.

CLARISSE. — Il ne se rend vraiment pas compte. *(A Zamore:)* Tu ne vas tout de même pas prétendre qu'il t'est indifférent de mourir. Regarde tes mains: elles tremblent.

ZAMORE. — J'espérais que tu ne le verrais pas. Mais ce n'est pas ma faute. Et ce n'est pas ma faute non plus si je ne peux pas avancer. Il fait un vent terrible, n'est-ce pas?

Mme ANGÈLE. — Mais non. Bien sûr, le vent souffle, mais sans se fâcher.

CLARISSE. — Regarde les arbres : les branches ne remuent même pas.

ZAMORE. — Alors ce vent-là souffle sur moi tout seul. Mais si fort qu'il m'empêche d'avancer. Clarisse, je ne peux pas m'en aller.

CLARISSE. — Voyons, Zamore...

CHARLES-AUGUSTE. — Ne discutons pas. Nous n'allons tout de même pas nous mettre à genoux pour le supplier de partir.

Mme ANGÈLE. — Alors tant pis, laissez-le ici et partez tous les deux.

CLARISSE. — Mme Angèle a raison. Charles-Auguste, partons tous les deux.

Mme ANGÈLE. — Mais dépêchez-vous : le laitier n'attendra pas.

Un silence, puis:

CHARLES-AUGUSTE. — Non.

CLARISSE. — Pourquoi non?

CHARLES-AUGUSTE. — Où que nous allions, il nous rejoindra demain. Avoue-le, Zamore.

ZAMORE. — Oui, Charles-Auguste.

CHARLES-AUGUSTE. — Et tout recommencera. Autant rester.

Mme ANGÈLE. — En un sens, il a raison. Pour vous trois, ici ou ailleurs, c'est pareil.

CLARISSE. — Quelle torture!

Elle se tord les bras.

Mme ANGÈLE. — Pauvre petite, j'ai eu tort de la prévenir. Elle était si tranquille avec M. Rodolphe!

CHARLES-AUGUSTE, *sursautant.* — M. Rodolphe?

Mme ANGÈLE, *à Charles-Auguste.* — Oui, M. Rodolphe vient de commencer son portrait.

CLARISSE. — Oh! un croquis seulement. Mais je me moque bien de son croquis. *(A Charles-Auguste:)* Et je serais venue tout de suite, tu penses bien, si j'avais su le danger qui te menace.

ZAMORE. — Excusez-moi! Si quelqu'un est menacé d'un danger, ici, c'est moi.

CLARISSE. — Comment, toi?

ZAMORE. — Charles-Auguste n'est que l'assassin. Le mort, c'est moi.

CLARISSE. — Justement, tu n'as rien à faire, toi, qu'à te laisser mourir. Et aussitôt après, tout sera fini, on ne t'embêtera plus. Tandis que, pour Charles-Auguste, les ennuis ne feront que commencer. Et c'est toi qui te plains! Je te trouve d'une inconscience extraordinaire.

ZAMORE. — Clarisse, je ne me plains pas. Je constate un fait, tout simplement : le mort, c'est moi.

CLARISSE. — Le mort, c'est toi... le mort, c'est toi... Tu n'as que ces mots-là dans la bouche! Alors, d'après toi, l'assassin ne compte pas? *(A Charles-Auguste:)* Mon chéri, ne l'écoute pas, il ne pense qu'à lui. Pourtant, de vous deux, le plus à plaindre, c'est toi. Car enfin il a un magnifique caveau de famille, lui, où il dormira tranquille, pendant que toi, tu seras occupé à tresser des chapeaux de paille dans une prison.

CHARLES-AUGUSTE. — Ne parlons pas encore de chapeaux de paille ni de prison. Je t'assure que c'est très désagréable.

ZAMORE. — Et le caveau de famille, vous croyez peut-être que c'est plus drôle?

CLARISSE. — Tu n'as rien à dire. Si Charles-Auguste finit ses jours dans une prison, c'est à cause de ton entêtement.

ZAMORE. — Pardon! Rien ne prouve qu'il finira ses jours dans une prison.

CLARISSE. — Tu sais bien que si, Zamore. Si toi tu essayais de tuer Charles-Auguste, tu serais acquitté, tu es le mari. Tandis que lui, on le condamnera sûrement. Ah! c'est d'une injustice tout ça!

CHARLES-AUGUSTE, *sombre.* — D'ailleurs ce ne serait pas une prison. Non. Ce serait le bagne.

CLARISSE, *enlaçant Charles-Auguste.* — Tais-toi.

CHARLES-AUGUSTE. — ... ou la peine de mort.

CLARISSE. — Je sens que je vais m'évanouir.

ZAMORE. — Il faudrait un docteur *(A Mme Angèle:)* Madame Angèle, un docteur!

Mme ANGÈLE. — Ce soir, il est occupé ailleurs.

ZAMORE. — C'est vrai, j'oubliais. Il a même été obligé de constater mon décès d'avance.

CLARISSE, *désespérée.* — Le bagne! La peine de mort!

ZAMORE, *à Charles-Auguste.* — Vous n'avez pas honte de la mettre dans des états pareils? Pauvre Clarisse! Il faudrait arranger les choses... il faudrait consulter un avocat. Madame Angèle, il n'y a évidemment pas d'avocat dans le pays.

Mme ANGÈLE. — Mais si. Maître Claparon. Je vais le chercher.

Elle sort. Un Arabe en casquette, avec de longues moustaches noires, rôde depuis un instant autour de Charles-Auguste et soudain s'approche de lui.

L'ARABE. — Dis donc, toi.

CHARLES-AUGUSTE. — Que voulez-vous?

L'ARABE. — Ti veux pas acheter rivolver?

CHARLES-AUGUSTE. — Quoi?

L'ARABE. — Rivolver. Ji vends rivolver moitié prix.

CHARLES-AUGUSTE. — Quel que soit le prix, je refuse.

ZAMORE, *qui s'est approché aussi.* — Il refuse.

CHARLES-AUGUSTE. — Vous pensez bien que, même si j'avais l'intention d'acheter un revolver, je ne l'achèterais par aujourd'hui.

ZAMORE. — Il choisirait un autre jour voyons!

L'ARABE. — Ti as tort. Rivolver d'ordonnance tout chargé. Il y en a six cartouches dedans. Ti veux voir? Ti veux toucher?

CHARLES-AUGUSTE. — Je vous répète que je ne désire pas de revolver.

L'ARABE. — Ti as tort. Avec rivolver, tu tranquille toujours.

CHARLES-AUGUSTE. — Toujours, mais pas ce soir.

ZAMORE. — Ce soir, notre seule force vient justement du fait que nous n'avons pas de revolver.

CHARLES-AUGUSTE. — N'insistez pas.

L'ARABE. — Comme ti voudras. Mais ti as tort... ti as tort...

Et il s'en va s'asseoir, en sifflotant, par terre, dans le fond. Mme Angèle revient, suivie de l'avocat.

L'AVOCAT. — Permettez-moi de me présenter : Maître Claparon. *(S'approchant, la main tendue, de Zamore:)* C'est à l'accusé, sans doute, que j'ai l'honneur de parler?

ZAMORE. — Non, Je suis M. Zamore, la victime.

L'AVOCAT, *retirant sa main.* — Toutes mes condoléances.

ZAMORE. — L'accusé, c'est M. Rinchard, que voici.

L'AVOCAT. — Très heureux. *(Les deux hommes se serrent la main.)* D'ailleurs, je peux indifféremment plaider pour l'un ou pour l'autre.

ZAMORE. — Je ne vois pas comment.

L'AVOCAT. — Il suffirait que vous vous portiez partie civile. Enfin, je veux dire que votre famille se portât partie civile *(Catégorique:)* Nous demanderons un franc de dommages-intérêts.

ZAMORE. — C'est peu.

L'AVOCAT. — Bien sûr, mais nous en profiterons pour évoquer votre mémoire. L'homme que vous avez été fera pleurer toute la salle.

ZAMORE. — Même Clarisse?

L'AVOCAT. — Même Clarisse. Qui est Clarisse?

ZAMORE. — Ma femme, que voici.

L'AVOCAT. — Madame, vous pleurerez, je vous en donne ma parole d'avocat. Vous pleurerez quand je raconterai vos fiançailles...

CLARISSE. — Dire que c'est vrai, Zamore, et que je m'en vais pleurer comme une sotte!

L'AVOCAT. — Votre voyage de noces...

CLARISSE. — Mon voyage de noces!

Elle se met à pleurer.

L'AVOCAT. — Les cadeaux...

CLARISSE, *pleurant.* — Et pourtant, le mariage, le voyage, les cadeaux, tout ça m'a ennuyée... ennuyée... Et voilà que je pleure quand même à chaudes larmes... Dieu! que je suis bête!

L'AVOCAT. — Puis nous évoquerons les premiers silences, à table, quand il levait sur la femme adultère ce regard aujourd'hui éteint.

CLARISSE. — Non! C'est trop horrible!

ZAMORE. — Je vous interdis de la faire pleurer.

L'AVOCAT, *vexé.* — Alors vous ne voulez pas vous porter partie civile?

ZAMORE. — Non.

L'AVOCAT. — Vous ne voulez pas qu'une voix s'élève pour honorer votre mémoire?

ZAMORE. — Non, non et non! Tant pis pour ma mémoire! Pour ce que j'en ferai! *(Se tour-*

nant vers Clarisse:) Et surtout, Clarisse, je ne veux pas que tu aies de la peine à cause de moi.

L'AVOCAT. — N'en parlons plus. Il n'y aura pas de partie civile. *(A Charles-Auguste:)* Monsieur Rinchard, je suis à votre disposition. Et, avec moi, vous tombez bien. J'obtiens toujours le minimum.

ZAMORE. — C'est justement ce qu'on vous demande pour M. Rinchard: le minimum.

L'AVOCAT. — Soit. Mais attention. Comme partie civile, je suis émouvant. Mais comme défenseur, je suis terrible.

ZAMORE. — Terrible pour qui?

L'AVOCAT. — Pour la victime.

CLARISSE. — Et ça rendra service à M. Rinchard?

L'AVOCAT. — Bien entendu.

CLARISSE. — Alors n'hésitons pas. Soyez terrible.

ZAMORE. — Pas trop, tout de même. Restons dans un juste milieu.

CLARISSE. — Le juste milieu! Pour ce qu'il t'a réussi, le juste milieu! C'est à cause de ton juste milieu que nous sommes aujourd'hui en plein drame.

CHARLES-AUGUSTE. — Elle a raison. Pas de juste milieu.

CLARISSE. — Nous avons un avocat, laissons-le faire.

CHARLES-AUGUSTE. — Maître Claparon, vous avez la parole.

L'AVOCAT. — Il faut prévoir des circonstances atténuantes. Monsieur Rinchard, vous avez sûrement été insulté par M. Zamore.

CHARLES-AUGUSTE. — C'est-à-dire... c'est-à-dire...

ZAMORE. — Non. Soyons francs, Charles-Auguste.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu vois, tu aurais dû.

ZAMORE. — J'aurais peut-être dû, mais je ne l'ai pas fait.

L'AVOCAT. — Il est encore temps! Mais oui, cette circonstance atténuante dont nous ne disposons pas encore, nous allons la faire naître à l'instant même.

ZAMORE. — A l'instant même?

L'AVOCAT. — Parfaitement. Ils sont là, tous les deux. Vous arrivez, vous les surprenez ensemble et, sous le coup de l'indignation, vous les insultez, et même vous les menacez.

Il place Clarisse dans les bras de Charles-Auguste.

Mme ANGÈLE. — C'est vrai qu'en un sens, ça excusera le crime de M. Rinchard.

L'AVOCAT. — Alors, allez-y.

Mme ANGÈLE. — Pour commencer, traitez-les de...

L'AVOCAT, *lui coupant la parole.* — De tout ce que vous voudrez. Devant Mme Angèle qui sera témoin. Nous comptons jusqu'à trois.

CHARLES-AUGUSTE. — Clarisse, je ne supporterai pas d'être insulté par ton mari.

CLARISSE. — Mais puisque tu vas le tuer aussitôt après, voyons!

CHARLES-AUGUSTE. — C'est juste. Zamore, allez-y. Une...

Mme ANGÈLE. — Deux...

ZAMORE. — Vous y tenez vraiment?

CLARISSE. — Il le faut, voyons! Pour Charles-Auguste.

ZAMORE. — Bon.

L'AVOCAT. — Trois.

ZAMORE, *qui éternue, d'abord.* — Tu vois, on s'enrhume ici. Clarisse, mets ton foulard.

Et il tend le foulard à Clarisse qui ne le prend pas.

CLARISSE, *furieuse.* — Ecoutez-le! On lui parle Cour d'assises et il vous répond rhume de cerveau.

Mme ANGÈLE, *à Zamore.* — Elle a raison. Vous n'êtes pas sérieux.

ZAMORE, *docilement.* — Recommençons.

CLARISSE, *enlaçant Charles-Auguste.* — Et d'abord regarde-moi. Je suis dans les bras de Charles-Auguste, il approche tout doucement ses lèvres des miennes, et tu t'écries...

ZAMORE. — Rien.

CLARISSE. — Comment : rien? Tu n'as même pas un sursaut de jalousie?

ZAMORE. — Je sais bien que c'est l'usage, mais tant pis pour l'usage. Clarisse, je suis trop malheureux pour être jaloux. Et je ne veux pas que les derniers mots que je t'aurai dits soient des insultes.

CLARISSE, *se dégageant de Charles-Auguste.* — Nous n'en sortirons pas.

ZAMORE. — Et puis, on n'insulte pas les gens comme ça, de but en blanc, sans savoir pourquoi.

CHARLES-AUGUSTE. — Pardon! Je suis tout de même l'amant de ta femme.

ZAMORE. — Elle le croit.

CHARLES-AUGUSTE. — Comment : elle croit?

ZAMORE. — Et toi aussi. Vous me faites pitié tous les deux.

CHARLES-AUGUSTE. — Nous te faisons pitié! Tu te permets d'avoir pitié de nous, maintenant, espèce de cocu.

L'AVOCAT, *se précipitant sur Charles-Auguste.* — Mais non, vous n'y êtes plus du tout. C'est lui qui doit se montrer insultant, et non pas vous. Mon pauvre monsieur Rinchard, vous êtes en train de vous organiser des circonstances aggravantes.

CLARISSE. — C'est désespérant.

Mme ANGÈLE. — Ils ne sont sérieux ni l'un ni l'autre.

L'AVOCAT. — Je crois qu'il faut renoncer aux insultes, et trouver autre chose. *(Réfléchissant:)* Vous saviez, n'est-ce pas, que votre femme avait un amant?

ZAMORE. — Mais oui.

L'AVOCAT. — C'est donc un mari complaisant que vous avez tué, un mari qui espérait tirer de cette situation disons... ambiguë, je ne sais quels bénéfices obscurs. De l'argent, peut-être...

ZAMORE. — Oh! moi qui, au contraire...

CLARISSE, *l'interrompant.* — Laisse parler l'avocat. Mon bonheur dépend de sa plaidoirie.

ZAMORE. — Alors, soit.

L'AVOCAT, *comme en Cour d'assises.* — Et si je me tourne vers l'accusé, messieurs les jurés, c'est pour lui dire : « Non, Rinchard, vous n'aviez pas le droit de vous faire justice vous-même. Voilà pourquoi je ne demanderai pas l'acquittement. Mais vous ne pouviez pas non plus accepter les manœuvres d'un mari méprisable. Et voilà pourquoi je demande le minimum. » *(Il respire, et, reprenant sa voix naturelle:)* Je me tais. Mouvements d'audience. Et je m'assieds, très ému moi aussi.

ZAMORE. — Pardon! Je ne veux pas, étant mort, passer pour un mari méprisable! *(Et comme Clarisse le regarde avec des yeux suppliants:)* Non, Clarisse... non, non et non!

CLARISSE, *s'approchant de Zamore et prenant sa voix tendre.* — Tu veux me voir pleurer devant la porte d'une prison?

ZAMORE. — C'est-à-dire...

CLARISSE. — ... pendant dix ans?

ZAMORE. — Clarisse!

CLARISSE. — ...pendant vingt ans? Tu le veux vraiment?

ZAMORE. — Non.

CLARISSE. — Alors, ne discute donc pas la plaidoirie! puisque tu ne seras plus là pour l'entendre!

ZAMORE. — Maître Claparon, nous sommes d'accord.

L'AVOCAT. — Parfait. Et maintenant, je vous quitte. Cher monsieur Rinchard, je viendrai vous serrer la main après-demain, au parloir de la prison.

CLARISSE, *sursautant.* — De la prison? Quelle horreur!

ZAMORE, *à l'Avocat, à mi-voix.* — Ne prononcez jamais ce mot-là.

L'AVOCAT. — Une prison, oui, mais une prison préventive. Oui, monsieur Zamore, je vous promets également le sursis pour votre assassin. *(A Clarisse:)* Mes hommages, madame. *(A Zamore:)* Encore mes condoléances, cher monsieur. *(A Charles-Auguste:)* Quant à vous, je ne vous quitte pas. Je m'installe ici et je vais, en attendant, jeter sur le papier une première esquisse de notre plaidoirie.

Il va s'asseoir à une table. Il tire des papiers de sa poche et il les dispose, largement, autour de lui.

CLARISSE, *à Charles-Auguste.* — Il a beau vouloir nous rassurer, j'ai peur pour toi, je suis malheureuse.

ZAMORE. — Console-la, voyons.

CHARLES-AUGUSTE. — Je fais ce que je peux.

CLARISSE, *défaillant dans les bras de Charles-Auguste.* — Charles-Auguste! Soutiens-moi!

ZAMORE. — Madame Angèle, il faudrait que ma femme puisse s'allonger. Il lui faudrait sa chambre. Quand sera-t-elle libre, sa chambre?

Mme ANGÈLE, *levant les yeux vers la fenêtre.* — Ils devraient être partis depuis longtemps!

ZAMORE. — Il faudrait leur dire que nous attendons.

Mme ANGÈLE. — Ils ne sont pas très commodes... Enfin! Je vais tout de même essayer.

Elle sort.

ZAMORE. — Et ces gens qui nous observent de partout! Ces fenêtres qui s'éteignent et qui s'allument comme pour échanger des signaux. Tenez! Celle-ci! Et celle-ci! Et encore celle-ci!... Et cette chose qui glisse là, dans la ruelle... *(Dans un cri:)* Qu'est-ce que c'est? Mais répondez! Qu'est-ce que c'est?

UNE VOIX D'ENFANT. — Criez pas. C'est l'ambulance.

ZAMORE. — Vous avez entendu? C'est l'ambulance! Alors c'est pour bientôt! C'est presque pour tout de suite!

CLARISSE. — Non. je ne veux pas qu'on t'arrête, Charles-Auguste, je ne veux pas qu'on t'emmène en prison. Ecoute, il reste encore un moyen de tout sauver.

ZAMORE. — Clarisse... Clarisse... ne t'agite pas.

CLARISSE. — Je retourne à Paris avec Zamore.

CHARLES-AUGUSTE. — Quoi?

ZAMORE. — Mais naturellement. Et dire que personne n'y avait pensé! C'est pourtant simple comme bonjour. Elle retourne à Paris avec moi.

CHARLES-AUGUSTE. — Non. Je suis parti avec elle, je ne me vois pas revenant tout seul. Tu me connais, Clarisse, tu sais que je n'ai jamais baissé pavillon devant personne.

CLARISSE, *à Charles-Auguste.* — Je repartirai avec lui, c'est vrai, mais c'est à toi, Charles-Auguste, que je penserai jour et nuit.

ZAMORE. — C'est quelque chose, ça, tout de même!

CLARISSSE. — Et pour te prouver que je te serai fidèle, tiens... je ne tromperai plus jamais Zamore. Je te le promets, Charles-Auguste.

ZAMORE. — Puisqu'elle te le promet!

CLARISSE. — Je te le jure!

ZAMORE. — Puisqu'elle te le jure!

CHARLES-AUGUSTE. — Non, je n'ai pas confiance.

ZAMORE. — Je la surveillerai.

CLARISSE. — Il me surveillera.

CHARLES-AUGUSTE, *avec mépris.* — Lui?

ZAMORE, *agacé.* — Ah! Je t'en prie...

CHARLES-AUGUSTE. — Mon pauvre vieux, si tu savais comme elle trompe bien son monde!

ZAMORE. — Ah! mais dis donc, je te défends de parler d'elle sur ce ton-là!

CLARISSE. — Je t'en prie, Zamore, on ne te demande pas de prendre ma défense!

CHARLES-AUGUSTE. — Elle a raison. C'est une affaire entre elle et moi.

CLARISSE. — Tu n'as rien à voir là-dedans.

CHARLES-AUGUSTE, *menaçant.* — Clarisse, si tu retournes à Paris avec Zamore, je ne réponds plus de rien.

Mme Angèle revient.

Mme ANGÈLE. — Une bonne nouvelle! Oui, dans votre malheur, je crois qu'il vous reste une chance, profitez-en.

ZAMORE. — J'ai deviné. Nos deux chambres sont enfin libres. Vous allez nous y conduire et nous n'aurons qu'à fermer à clef toutes nos portes pour que le crime devienne impossible. *(Il esquisse le geste de fermer une porte à clef, et murmure, avec un sourire de bonheur:)* Forcément.

Mme ANGÈLE. — Malheureusement, elles ne sont pas encore libres, vos deux chambres. J'ai frappé. Mais ils n'ont même pas pris la peine de m'ouvrir. J'ai comme une impression que la femme pleure sur le lit. Et que les deux hommes boivent une nouvelle bouteille de cognac en se regardant de travers. Vous voyez : pas moyen de les faire partir.

ZAMORE. — Alors nous sommes perdus!

Mme ANGÈLE. — Pas du tout! Moi aussi, j'ai une idée. Rapprochez-vous *(Zamore, Clarisse et Charles-Auguste se rapprochent.)* Plus près. *(Les trois se rapprochent encore.)* Nous savons tous que l'événement doit avoir lieu ici même, ce soir. Eh bien! il aura lieu, mais pas avec vous. Je vous ai trouvé des remplaçants.

Elle désigne la fenêtre. Un silence, puis:

ZAMORE. — Qui? *(Mme Angèle refait le même geste. Zamore, à voix basse:)* Et ils accepteront, vous croyez?

Mme ANGÈLE. — On ne leur demandera pas leur avis. Ils sont à moitié fous, à moitié ivres. Il suffira de les énerver encore un peu, sans qu'ils se doutent de rien.

CHARLES-AUGUSTE. — Le crime, alors, c'est là-haut qu'il se fera?

Mme ANGÈLE. — Oui. Et l'assassin, regardez-le. C'est l'ombre qui passe et repasse derrière le rideau. Mon pauvre monsieur Zamore, vous voilà sauvé! Ah! Vous pouvez dire que vous m'avez donné bien du souci.

ZAMORE. — Et eux, alors?

CHARLES-AUGUSTE. — Eux?

Il éclate de rire.

CLARISSE. — Tu ne vas pas les plaindre, j'espère?

Mme ANGÈLE. — D'autant qu'ils m'en ont assez fait voir depuis huit jours. Et même je ne suis pas sûre qu'ils pourront me payer leur note.

CHARLES-AUGUSTE. — Mais comment pourrons-nous les amener peu à peu à...

Il n'achève pas.

Mme ANGÈLE. — Laissez-moi faire. *(Elle fait signe à un musicien ambulant qui est assis depuis un moment dans le fond le la place. Le musicien se lève et s'approche.)* Vous voyez ce musicien? Eh bien! Chaque fois qu'il joue d'une certaine musique, c'est tout de suite le drame là-haut. Ça doit leur rappeler des choses. *(Au musicien:)* Mon ami, on vous offre à dîner ce soir. Mais rendez-nous service. Jouez-nous donc le petit air que vous savez.

LE MUSICIEN. — Le petit air que vous aimez bien, madame Angèle?

Mme ANGÈLE. — Non, l'autre, celui que les gens d'en haut n'aiment pas.

LE MUSICIEN. — Pour recevoir encore des bouteilles sur la tête? Merci.

Mme ANGÈLE. — Je vous laisserai dormir cette nuit dans la grange. Et même si vous voulez rester deux ou trois jours...

LE MUSICIEN. — On va essayer.

Mais l'avocat intervient. Et cette fois, il se lève.

L'AVOCAT. — Pardon!

CHARLES-AUGUSTE. — Quoi?

L'AVOCAT. — Je proteste. On m'appelle pour un crime. Et aussitôt après on fait l'impossible pour que ce crime n'ait pas lieu.

CHARLES-AUGUSTE. — Mais si, le crime aura lieu.

Mme ANGÈLE. — Mais au premier étage, là, derrière cette fenêtre.

CLARISSE. — Vous changerez de crime, voilà tout.

L'AVOCAT. — Je m'étais déjà habitué à celui-là. Enfin! Puisque vous y tenez, madame Angèle, conduisez-moi chez mon nouveau client.

Mme ANGÈLE. — Pas encore. Il ne sait pas qu'il va nous servir de remplaçant.

CHARLES-AUGUSTE. — Il ne se doute de rien.

L'AVOCAT. — Vous voyez comme tout cela est aléatoire. Moi qui avait déjà pris des notes.

Mme ANGÈLE. — Elles vous serviront pour l'autre affaire.

L'AVOCAT. — Bon, je ne dis plus rien. Mais si les choses tournent mal, je m'en lave les mains.

Il s'en va, furieux.

LE MUSICIEN. — Alors, on commence?

Mme ANGÈLE. — Une minute. *(A Zamore:)* La petite dame du premier m'a remis tout à l'heure une lettre pour le facteur. Et à sa mine, j'ai compris que cette lettre ne devait pas tomber sous les yeux de son mari. Eh bien! Je vais la lui rapporter sa lettre. Je ferai celle qui n'a pas compris. Et le grand la verra, la lui arrachera des mains, la lira. Ça, et un peu de musique, nous avons un jeu splendide dans les mains.

ZAMORE. — Oui, mais...

Mme ANGÈLE. — Mais quoi?

CHARLES-AUGUSTE. — Il complique toujours tout, celui-là!

CLARISSE. — Allez, parle. Qu'est-ce qui t'inquiète?

ZAMORE. — Le revolver. Est-ce qu'ils ont au moins un revolver?

Mme ANGÈLE. — C'est vrai, j'avais oublié le revolver.

CHARLES-AUGUSTE. — Attendez! *(Il fait signe à l'Arabe qui se lève et s'approche. Conciliabule entre eux. Charles-Auguste prend le revolver. L'Arabe retourne s'asseoir dans le fond. Charles-Auguste, tendant le revolver à Mme Angèle:)* Tenez.

ZAMORE, *à Mme Angèle.* — Attention! Il est chargé. Heureusement que je pense à tout.

Mme ANGÈLE, *prenant le revolver.* — Mais comment faire pour le leur donner?

ZAMORE. — Vous le joindrez à la note. Vous direz que c'est la prime que vous avez l'habitude d'offrir à vos clients.

CHARLES-AUGUSTE. — Comme c'est vraisemblable! Allons! Allons! Soyons sérieux, que diable! *(Il réfléchit, puis:)* Non, vous leur direz que vous avez surpris des nouvelles inquiétantes — ne précisons pas lesquelles — et que vous aimeriez qu'un homme fût armé ce soir dans votre auberge.

Mme ANGÈLE. — Bon, j'y vais. Lettre... revolver... musique. Parfait. *(Au musicien :)* Mon ami, vous pouvez commencer. A tout de suite!

Elle sort. Le musicien se met à jouer. Zamore, Charles-Auguste et Clarisse ont les yeux fixés sur la fenêtre. Le musicien joue un moment. Soudain Zamore, qui n'en peut plus, s'écrie:

ZAMORE. — Ça y est! Ils se disputent! Ecoutez!

CHARLES-AUGUSTE. — Moi je n'entends rien.

CLARISSE. — Moi non plus.

ZAMORE. — Evidemment, avec cette musique!

D'un geste, il ordonne au musicien de s'arrêter. Le musicien s'arrête. Silence. Puis :

CHARLES-AUGUSTE et CLARISSE. — Alors?

ZAMORE. — Vous avez raison. Rien. *(Il fait signe au musicien de reprendre. Le musicien se remet à jouer. Soudain Zamore éclate à nouveau :)* Cette fois j'ai entendu. Je vous dis que j'ai entendu!

Il va encore faire signe au musicien de s'arrêter. Mais cette fois Clarisse et Charles-Auguste interviennent à temps. Par gestes, ils font comprendre à Zamore qu'il faut que la musique continue si l'on veut que les gens d'en haut se disputent. Zamore, par gestes, leur répond qu'il a compris et demande au musicien de continuer. Mme Angèle reparaît, haletante.

Mme ANGÈLE, *à mi-voix.* — Ça y est. Il a le revolver en poche et la lettre en main.

Tous trois, ils remercient Mme Angèle et, rassemblés autour d'elle, continuent à épier la fenêtre. Zamore fait signe au musicien de jouer avec plus d'émotion, et mime alternativement l'émotion et les mouvements du musicien. Derrière lui, Charles-Auguste et Clarisse l'imitent. Le musicien redouble de virtuosité. Soudain, on entend un bruit de chaises remuées là-haut. Zamore fait signe au musicien de jouer un peu moins fort. Ce

qu'il fait, C'est ainsi que nous pouvons entendre:

LA PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — C'est bien sur cet air-là que tu as dansé avec elle ce soir-là? Et moi qui vous regardais! Et qui ne me doutais de rien! Ah! vous avez dû bien vous moquer de moi, tous les deux!

LA SECONDE VOIX D'HOMME. — Voyons! Puisqu'on était d'accord pour ne plus revenir là-dessus!

LA PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — Ce n'est pas moi qui reviens là-dessus, c'est la musique, cette sale musique!

LA VOIX DE FEMME, *criant.* — Arrêtez-vous de jouer, voyons!

LA SECONDE VOIX D'HOMME. — Je vais descendre lui parler.

LA PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — Non! Je veux l'entendre jusqu'au bout, sa musique! Et quand il aura fini, je le payerai pour qu'il recommence. Et encore! Et encore! Jusqu'à ce que je devienne fou!

LA VOIX DE FEMME. — Mon chéri!

LA PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — Jusqu'à ce que je devienne fou! Si je veux devenir fou, c'est bien mon droit, non?

ZAMORE, *respirant largement.* — Ah!...

CHARLES-AUGUSTE. — Quoi?

Zamore désigne la fenêtre. Charles-Auguste a compris. Ils se regardent en souriant, d'un air complice. Nouveau bruit là-haut.

ZAMORE. — C'est tout de même bon d'entendre se disputer les autres!

CHARLES-AUGUSTE. — Oui, ce calme, ça soulage.

ZAMORE. — Ça rend confiance dans la vie.

CLARISSE. — Vous verrez, vous finirez par devenir très bons amis.

Mme ANGÈLE. — Mais bien sûr! Votre dispute vous quitte, elle s'envole de vous, elle change de nid, comme un oiseau! Ecoutez! C'est là-haut que ça se passe, maintenant!

PREMIÈRE VOIX D'HOMME. — Eh bien! oui, je l'ai lue, ta lettre, et vous, vous ne riez plus, maintenant, ni l'un, ni l'autre. Il est tout blanc, et toi aussi tu es toute blanche. Ah! vous n'êtes pas beaux à regarder, tous les deux!

Bruit de chaises renversées. Puis un cri de femme, Mme Angèle fait signe au musicien de jouer plus fort, ce qu'il fait. Zamore, Charles-Auguste et Clarisse sont tout joyeux. Par gestes, ils remercient Mme Angèle, laquelle semble très fière de son stratagème.

Mme ANGÈLE. — Et maintenant, je vais aller voir ce qui se passe.

Elle s'en va. La musique reprend avec fougue. Tous les trois, ils sont immobiles, le nez levé vers la fenêtre où l'on voit l'ombre passer et repasser. Nouveau bruit de voix, indistinct, mais violent. Ils se regardent, joyeusement. Dans sa joie, Charles-Auguste saisit Clarisse et fait avec elle, au rythme de la musique, un tour de danse. A peine a-t-il lâché Clarisse que Zamore, emporté par la même joie, la saisit à son tour et continue la danse avec elle. Mais alors Charles-Auguste croise les bras et fronce les sourcils. Il se précipite sur Zamore et Clarisse, et les sépare. Les deux hommes se regardent. Charles-Auguste va-t-il se fâcher? Il hésite. Mais non, il est trop content. Il hausse les épaules en riant et donne à Zamore une grosse bourrade. Zamore lui répond par une bourrade. Charles-Auguste la lui rend, mais cette fois sans amitié. Zamore lui rend cette seconde bourrade, mais avec un peu d'agacement. Troisième échange de bourrades, mais maintenant se sont presque des coups de poings. Clarisse les surveille avec inquiétude. Elle voudrait bien s'interposer, mais ne sait comment s'y prendre. Soudain l'ombre passe et repasse devant la fenêtre. Quelques petits cris plaintifs. Clarisse désigne la fenêtre. Zamore et Charles-Auguste lèvent la tête. Au fond de la place, des gens se rapprochent un peu, pour regarder, eux aussi. Le musicien, tout en jouant, tend le cou pour essayer de voir, comme les autres. Soudain, une détonation. La musique s'arrête. Grand silence, puis:

ZAMORE. — Sauvé!

CLARISSE. — Enfin!

ZAMORE. — Il a mis du temps à nous renifler, l'événement. Mais maintenant ça y est, il a choisi ailleurs.

CHARLES-AUGUSTE. — On va pouvoir respirer.

CLARISSE. — Recommencer à être heureux, n'est-ce pas, Charles-Auguste?

CHARLES-AUGUSTE. — Et il ne nous arrivera plus rien.

ZAMORE. — Plus rien. *(Mme Angèle reparaît.)* Madame, nous voulons fêter notre chance avec une bouteille de champagne.

CHARLES-AUGUSTE. — Deux. Oui, deux bouteilles.

CLARISSE. — Trois. Quatre. Cinq. Six. Du champagne pour tout le monde.

Mme Angèle se tait.

ZAMORE. — Pourquoi nous regardez-vous avec ces yeux-là?

Mme ANGÈLE. — Il n'y a plus de champagne. Ils viennent de prendre la dernière bouteille. Et la détonation que nous avons entendue, c'était le bouchon qui sautait. *(Un silence. Mme Angèle reprend :)* Pourtant, la chose avait très bien commencé. J'étais là-haut, derrière la porte, et je me disais : « Tout va très bien, la colère monte, le coup de revolver approche! » *(Un soupir.)* Et voilà! *(Elle les regarde sévèrement.)* Je parie que vous n'avez pas eu le courage de rester tranquilles. *(Ils détournent la tête.)* Vous n'avez pas honte? On fait tout pour vous réconcilier, et c'est là-haut qu'on se réconcilie! Ecoutez-les!

En effet on entend des rires.

ZAMORE, *après un temps, avec résignation.* — N'insistons plus, puisqu'on peut pas se faire remplacer.

Il y a un silence. Zamore, Clarisse et Charles-Auguste sont muets et immobiles. Sur un signe de Mme Angèle, le musicien se retire et va s'asseoir dans le fond de la place, parmi d'autres spectateurs. Bientôt il se remettra d'ailleurs à jouer en sourdine, tout en suivant l'action. La fenêtre s'ouvre. Une femme, dont nous ne voyons que le bras, jette le revolver. En même temps on entend:

UNE VOIX DE FEMME. — Madame Angèle, reprenez-le, votre revolver, on n'en veut plus.

Il y a un silence. Puis:

ZAMORE. — Hein! Qu'est-ce que je vous disais? Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire! C'est nous que l'événement a choisis, nous, et personne d'autre. Clarisse, il ne faut pas que tu puisses voir ce qui va se passer maintenant ici. Rentre à l'auberge!

CHARLES-AUGUSTE. — Jamais de la vie. Il y a là ce petit peintre qui s'occupe beaucoup trop d'elle. Je n'aime pas ça.

ZAMORE. — Clarisse, laisse-nous seuls ce soir sur cette place! C'est peut-être la dernière prière que je t'aurai faite...

CHARLES-AUGUSTE. — Et elle t'aura répondu non. Clarisse, je t'ordonne de rester...

ZAMORE. — Vous ne sentez pas que l'événement approche? Regardez les gens de là-haut: ils sont immobiles derrière la fenêtre, tous les trois...

Mme ANGÈLE. — On a dû les prévenir, eux aussi.

ZAMORE. — ... Et c'est à leur tour maintenant de nous épier et d'attendre, comme nous faisions tout à l'heure.

CLARISSE, *criant.* — Madame Angèle, au secours, tout est perdu!

Elle se jette dans les bras de Mme Angèle qui essaie de la consoler. Un homme, qui était posté dans le fond, sort de l'ombre et s'avance.

Mme ANGÈLE, *à mi-voix.* — Babylas, va-t'en.

BABYLAS. — Angèle, explique-leur *l'autre moyen!*

Mme ANGÈLE. — Non, ce moyen-là, j'ai juré que je ne le confierais à âme qui vive. Tenez, la nuit je m'endors toujours la fenêtre close, et la figure dans le traversin, pour que ma bouche ne me trahisse pas pendant le sommeil.

BABYLAS. — Mais puisque d'une façon ou d'une autre ils s'en iront demain au petit jour, tous les trois, nous ne craignons rien : ils n'auront pas le temps de le répéter... *(Aux trois:)* ... parce que, vous comprenez, dans le pays personne ne doit le connaître, ce moyen-là... sauf celui qui s'en est servi... *(Il se désigne.)* ...et celle qui lui en a donné l'idée.

Il désigne Mme Angèle.

Mme ANGÈLE, *résignée.* — Alors, rapprochez-vous. *(Ils se rapprochent.)* Encore!

CHARLES-AUGUSTE. — Mais dans ce coin-ci personne ne peut plus nous entendre, voyons!

ZAMORE, *avec gravité.* — Si, l'événement.

Mme ANGÈLE. — Oui, vous avez compris, monsieur Zamore. Et vous avez deviné qu'il a l'oreille fine.

ZAMORE. — La preuve, c'est qu'on ne peut pas se faire remplacer.

BABYLAS, *à Mme Angèle.* — Je te l'avais dit : il faut jouer la partie soi-même. *(Aux autres:)* Mais il y a la façon. *(A Mme Angèle:)* Angèle, explique-leur le « ni-vu-ni-connu ».

CLARISSE. — Le « ni-vu-ni-connu »?

Mme ANGÈLE. — Mais oui! Le tour de passe-passe... la monnaie de singe...

CHARLES-AUGUSTE. — La monnaie de singe?

Mme ANGÈLE. — Chut! Pas si fort! Eh bien! Tant pis! Je vais tout vous dire. Mais vous me jurez...

Elle met un doigt sur sa bouche.

CLARISSE. — Nous le jurons, madame Angèle.

ZAMORE. — Mais... cette monnaie de singe... *(Mme Angèle lui fait signe de baisser la voix, et il achève, tout bas:)* ...enfin, cette chose que vous allez nous dire, vous l'avez déjà essayée, madame Angèle?

BABYLAS. — Oui. Avec moi, il y a deux ans.

Mme ANGÈLE. — Et puis avec un autre, il y a quinze jours.

ZAMORE. — Et la chose a réussi?

Mme ANGÈLE. — Oui, les deux fois.

CHARLES-AUGUSTE. — Et elle pourrait réussir avec nous?

Mme ANGÈLE. — Pourquoi pas? Je vais m'expliquer à demi-mot. *(Elle cherche, puis:)* L'événement a l'oreille fine, mais il n'a pas toujours de bons yeux *(Un temps.)* Vous avez compris?

ZAMORE. — Non.

Mme ANGÈLE. — L'habit fait souvent le moine... et la nuit tous les chats sont gris... Vous avez compris?

CHARLES-AUGUSTE, CLARISSE et ZAMORE. — Non, non, non.

BABYLAS. — Laisse-moi leur dire tout. L'événement, il n'y a rien à faire, il est là, il exige son dû, et il faut le payer!

ZAMORE. — Vous voyez bien!

BABYLAS, *achevant.* — Mais on peut le payer en monnaie de singe! Tenez! Regardez-moi. Vous demanderiez par ici : « Qui est cet homme-là qui s'en va, tout en guenilles, le nez au vent? » On vous répondrait : « C'est Babylas, l'ancien cabaretier qui a été ruiné. Le fonds de commerce, les économies, et même les chevaux, il a tout perdu en une seule nuit. Aux cartes. Le soir, il était riche, au petit jour il n'avait même plus un vieux sac pour dormir dedans. » Oui, je devais tout perdre aux cartes cette nuit-là. *(A Angèle:)* Heureusement que tu m'as prévenu, toi Angèle, et que j'ai eu le temps de truquer la partie. Toute la nuit j'ai fait les gestes de jouer, j'abattais les cartes, mes compères aussi, mais c'était un *semble-jeu.* Au petit jour, tout le pays m'a cru ruiné. Et moi, tout simplement, je venais de vendre ma maison. Et l'argent je l'ai caché je ne vous dirai pas où. Oui, je suis un faux pauvre, moi, un semble-pauvre. Je vais, je viens, je bricole, je couche où ça me plaît. La belle vie! Et l'homme le plus heureux du monde, c'est Babylas.

Mme ANGÈLE. — Faites comme lui : faites semblant!

ZAMORE. — Semblant de quoi?

Mme ANGÈLE. — Semblant de tout. *(A Charles-Auguste:)* Vous devez tirer, bon. Eh bien! tirez. Mais bien entendu vous tirez un peu en l'air. Vous faites un *semble-crime. (A Zamore:)* Et vous, vous devez être tué? Bon. Eh bien! Vous nous poussez un beau cri, là, et vous tombez sur le coup, vous devenez un *semble-mort.*

ZAMORE. — Un semble-mort?

BABYLAS. — On vous croira mort, quoi!

ZAMORE. — On finira bien pas s'apercevoir que je suis vivant.

CHARLES-AUGUSTE. — Ou alors je risque fort d'être mis en prison.

ZAMORE. — Vous voyez bien que, d'un côté comme de l'autre...

Mme ANGÈLE. — Bon. Si vous n'y mettez pas du vôtre, je serais bien bête d'insister. Tuez-vous pour de bon, mes amis, si vous n'avez pas la malice de vous tuer pour rire.

CLARISSE. — Ne prenez pas la mouche, madame Angèle!

CHARLES-AUGUSTE. — Nous voulons bien nous tuer pour rire...

ZAMORE. — Et même nous ne demandons pas mieux...

CLARISSE. — Mais il faut leur raconter jusqu'au bout ce qu'ils doivent faire.

Mme ANGÈLE. — C'est que, des semble-crimes, nous n'en avons pas encore eu, dans le pays. Laissez-moi réfléchir...

BABYLAS. — Ecoutez. A votre place, moi, voici ce que je ferais. Mon semble-crime, j'irais le jouer là, tout près sous les platanes où l'ombre est noire. Et puis je m'arrangerais un peu le costume et la figure pour qu'on ne me reconnaisse pas trop tout de même... Ce sera facile vu que vous n'êtes arrivés que de tout à l'heure...

ZAMORE. — Et alors qu'est-ce que je dirai... après?

BABYLAS. — Vous direz... *(Il cherche.)* ...vous direz que vous avez vu le crime. Et que l'assassin a poussé le corps dans le ravin. Demain on fouillera, on ne trouvera rien. On classera l'affaire. Et vous serez loin.

ZAMORE. — Et l'événement?

BABYLAS. — Quoi?

ZAMORE. — Il ne cherchera pas à nous suivre, l'événement?

BABYLAS, *riant.* — Mais non, voyons! puisque vous l'aurez payé...

Mme ANGÈLE. — ... en monnaie de singe! *(A Babylas:)* Regarde-les. Ils sont encore tout tremblants!

BABYAS. — Ils se rattraperont un peu plus tard, quand le tour sera joué. C'est alors que tu les entendras rire. Et je reviendrai rire avec eux. Et tu nous déboucheras une bonne bouteille.

Il s'en va.

ZAMORE, *à Charles-Auguste.* — Qu'en dis-tu?

CHARLES-AUGUSTE. — Je veux bien commettre un semble-crime, mais je ne vois pas très bien comment nous pourrons ensuite changer nos figures.

CLARISSE. — Il faudrait un maquilleur de théâtre.

ZAMORE. — Il faudrait surtout des fausses moustaches.

CHARLES-AUGUSTE. — Oui, mais ce n'est pas chez le quincaillier du pays que nous trouverons cela.

ZAMORE, *poursuivant son idée.* — Des fausses moustaches, ou, mieux encore, des fausses barbes!

CHARLES-AUGUSTE. — Evidemment.

ZAMORE. — Celle-ci, par exemple?

Il tire de sa poche une fausse barbe.

CHARLES-AUGUSTE, *fort surpris.* — Tu as une fausse barbe dans ta poche?

ZAMORE. — Hé oui!

CLARISSE. — Et d'où vient que tu as une fausse barbe, Zamore? *(Réfléchissant:)* Ah! J'ai compris! Tu mettais cette fausse barbe pour me suivre dans la rue, pour faire le policier, derrière moi. Il ne manquait que ce dernier détail pour t'achever dans mon esprit. Non! Ne m'approche pas, tu me fais horreur!

ZAMORE. — Clarisse, je te jure que je ne me suis jamais déguisé pour te suivre. Tel tu me vois en ce moment, tel j'ai toujours paru devant toi. Seulement...

CLARISSE. — Seulement?

ZAMORE. — ... Quand j'ai compris que tu me trompais, je me suis fait de grands reproches. Chaque fois que, dans la rue, je passais devant une glace, je me regardais et je me disais à haute voix : « Tiens! Voilà le cocu qui passe! » Et quand je m'asseyais à table, pour déjeuner tout seul, tu sais, les jours où tu allais chez ta cousine, je me voyais reflété dans les quatre miroirs de la salle à manger, et je disais en dépliant ma serviette : « Tiens! voilà les cocus qui déjeunent! » Et j'avais envie de pleurer, tellement j'avais honte de moi. Un jour, pardonne-moi, je suis même entré chez un pharmacien et j'ai demandé dix tubes de véronal. Le pharmacien avait une barbe... mais une barbe... Et cette barbe m'a sauvé la vie. Je lui ai dit : « Non, gardez votre véronal, j'ai trouvé mieux. » Et je suis allé m'acheter une fausse barbe. Quand je suis redescendu, ce jour-là, la concierge ne m'a pas reconnu. Et moi-même, aux glaces des devantures, je ne savais plus qui c'était, ce passant barbu qui avait l'air si heureux... si heureux...

CLARISSE, *émue.* — Zamore! Tu as souffert? A cause de moi?

ZAMORE. — A cause des circonstances. Cette barbe m'a permis de respirer le premier jour. Oui, ça rend insouciant une fausse barbe. Seulement...

CLARISSE. — Seulement?

ZAMORE. — ... J'ai fini par m'habituer à ma fausse barbe, et par me reconnaître dessous.

CLARISSE, *qui ne quitte plus Zamore des yeux.* — Alors qu'as-tu fait, Zamore?

ZAMORE. — J'en ai acheté une autre.

Et il tire de sa poche une deuxième fausse barbe, d'une autre couleur.

CHARLES-AUGUSTE. — Je pourrai donc ce soir me déguiser, moi aussi.

ZAMORE. — Mais oui, tu vois, nous sommes sauvés. Et le revolver, tiens, je le ramasse. Et tu pourras tirer sur moi tout à l'heure... *(Il ramasse le revolver et le tend à Charles-Auguste.)* ... puisque tu vas tirer... pour rire!

Charles-Auguste prend le revolver qu'il garde à la main.

CLARISSE. — Et le retour? Est-ce que tu prendras le même train que nous, pour le retour?

ZAMORE. — Le retour... le retour...

CHARLES-AUGUSTE. — Le retour? Nous le jouerons aux dés.

ZAMORE. — C'est-à-dire...

CHARLES-AUGUSTE. — Mais si, mais si, nous le jouerons aux dés. Tu vois que je suis bon prince. Clarisse, je te demande de ne pas bouger d'ici. *(Il a un regard méfiant vers l'auberge.)* Tu me le promets? *(Il entraîne Zamore vers les platanes, et revient.)* Encore un mot. Ne t'étonne pas si tu nous entends nous disputer, c'est dans le jeu. Et si tu l'entends crier, c'est dans le jeu aussi... *(Il entraîne Zamore en criant:)* A tout de suite. Le temps de tuer ton mari et de revenir avec lui.

Charles-Auguste et Zamore sont sortis. Mme Angèle et Clarisse regardent dans la direction des platanes.

Mme ANGÈLE. — Ils tournent autour de la fontaine. Votre mari s'arrête pour boire... c'est bien le moment... Ils s'enfoncent sous les platanes. On ne les voit plus.

CLARISSE, *après un temps.* — Pourvu qu'il n'arrive rien à Zamore.

VOIX DE CHARLES-AUGUSTE. — Alors tu t'obstines à nous suivre?

VOIX DE ZAMORE. — Parfaitement, je m'obstine.

VOIX DE CHARLES-AUGUSTE. — Pourtant je ai prévenu.
VOIX DE ZAMORE. — Oui.
VOIX DE CHARLES-AUGUSTE. — Tu sais ce qui attend?
VOIX DE ZAMORE. — Oui.
VOIX DE CHARLES-AUGUSTE. — Et malgré tout u continues?
VOIX DE ZAMORE. — Oui.
VOIX DE CHARLES-AUGUSTE. — Alors tant pis our toi.

Coup de feu.

CLARISSE, *saisissant la main de Mme Angèle.* - Il a tiré pour de bon?
Mme ANGÈLE. — Bien sûr, mais un peu en air.

Long hurlement de Zamore.

CLARISSE. — C'est Zamore qui crie!
Mme ANGÈLE. — Puisqu'on vous a prévenue! uisque c'est dans le jeu!
CLARISSE. — Ça ne fait rien, j'ai peur pour amore.
Mme ANGÈLE. — Je vois des ombres qui se lissent par ici. C'est sûrement eux... Mais oui! egardez!
CLARISSE. — Oui. Zamore est sauvé.
Mme ANGÈLE. — Et j'ai un conseil à vous don- er. Ce soir, ne restez pas dans leur voisinage. 'est quand vous êtes là qu'ils ont envie de se attre.
CLARISSE. — Pourtant... j'ai promis à harles-Auguste de rester.
Mme ANGÈLE. — Oui, mais M. Zamore vous a emandé de retourner à l'auberge.
CLARISSE. — C'est vrai. Pour une fois j'ai nvie d'obéir à Zamore. D'ailleurs il a bien ison, Zamore, il vaut mieux que je pense à utre chose.

Et elle entre dans l'auberge. Au bruit de la dispute, la musique s'est arrêtée et tous les spectateurs, musicien compris, ont disparu du côté des platanes, pour continuer à observer les événements. En ce moment la place est complètement vide. A part Mme Angèle qui attend. Zamore et Charles-Auguste reviennent. Ils ont maintenant de longues barbes et le col relevé.

ZAMORE, *à Mme Angèle.* — Eh bien! Qu'en tes-vous?
CHARLES-AUGUSTE. — Vous avez entendu la spute?
Mme ANGÈLE. — Et le coup de revolver, et le i, tout! J'en ai encore le cœur battant.
CHARLES-AUGUSTE. — Mais vous n'avez pas apprécier les dernières scènes de notre tite comédie. La victime... *(Désignant more:)* ... qui saute par-dessus le talus pour ire croire à sa chute dans le ravin...
ZAMORE. — L'assassin... *(Il désigne Charles- guste.)* ... qui s'enfuit à travers le petit is...
CHARLES-AUGUSTE — Et pour finir, les deux rbus que voici qui se mêlent avec innocence la foule accourue.
ZAMORE. — ... et reviennent à l'auberge.
BABYLAS, *apparaissant* — On fait semblant le tour est joué. Vous voyez que ce n'est pas ficile!
Mme ANGÈLE. — Alors, vous êtes content?
ZAMORE. — Oh oui! Je me retrouve! Et ais je n'aurai rien retrouvé avec plus de joie. Je mettrai demain un cierge à saint Antoine.

Il fait maladroitement quelques pas de danse.

Mme ANGÈLE. — Allons! Allons! Soyons sérieux.
ZAMORE. — Je ne peux pas, je suis trop content.
CHARLES-AUGUSTE, *soudain.* — Et Clarisse? Madame Angèle, où est Clarisse?
Mme ANGÈLE. — Trop d'émotion. Elle a dû retourner à l'auberge.
CHARLES-AUGUSTE. — Je lui avais pourtant demandé...
Mme ANGÈLE. — La pauvre petite, je l'ai presque tirée de force. Mais elle va revenir tout de suite.
CHARLES-AUGUSTE. — Oh! Et puis après tout! *(Il caresse sa barbe.)* Qu'elle soit ici ou là... Oui, c'est curieux, sous une fausse barbe, les choses vous touchent un peu moins...
ZAMORE, *carressant sa barbe, lui aussi.* — Je te l'avais dit... On caresse sa barbe... tiens.. comme ça... et on s'imagine qu'on est un autre.
BABYLAS. — Angèle, donne-moi la clef de ta cave que je choisisse moi-même les bouteilles.
Mme ANGÈLE. — C'est ça, on va laisser les deux barbus ensemble.
BABYLAS et Mme ANGÈLE, *ensemble.* — A tout à l'heure, les barbus.

Mme Angèle et Babylas sortent. Sur la place, il n'y a plus que Zamore et Charles-Auguste.

CHARLES-AUGUSTE. — Au fond, pourquoi nous disputer?
ZAMORE. — On se le demande, la vie est si courte! Tiens, puisque Clarisse n'est pas là, je vais me bourrer une pipe... *(Et, de sa poche, il tire une pipe et achève:)* ... en cachette
CHARLES-AUGUSTE. — Comment! Elle t'interdit la pipe, à toi aussi?

Il tire à son tour une pipe de sa poche.

ZAMORE. — A moi aussi.
CHARLES-AUGUSTE. — Pourtant, toi, tu es le mari.
ZAMORE. — Tu verras plus tard. *(Il ouvre sa blague et tous deux y puisent du tabac, puis allument leur pipe. Silence. Ils fument. Puis :)* C'est curieux! Moi, dès que j'ai une barbe, j'aime la campagne. Je me vois, un arrosoir à la main, entre deux plants d'artichauts. *(Il tend l'oreille.)* Tiens! Une alouette!
CHARLES-AUGUSTE. — Impossible.
ZAMORE. — Pourquoi?
CHARLES-AUGUSTE. — Les alouettes, c'est le matin.
ZAMORE. — C'est le matin? Mais alors... c'est une alouette qui m'annoncera demain que Zamore est encore vivant... *(Il tire une bouffée.)* Ce vieux Zamore! J'y tiens quand même.
CHARLES-AUGUSTE. — Et ce vieux Charles-Auguste, tu crois que je n'y tiens pas?

Ils fument. Et soudain:

ZAMORE, *à mi-voix.* — Tu crois qu'il est parti?
CHARLES-AUGUSTE. — Qui?
ZAMORE. — L'événement.
CHARLES-AUGUSTE. — Je n'y pensais déjà plus. Avec cette barbe...
ZAMORE, *rêveur.* — Évidemment, avec cette barbe...

Il caresse sa barbe.

CHARLES-AUGUSTE. — Tu vois, dès l'instant qu'on décide de jouer les événements au lieu de les vivre, tout devient facile.

Un temps.

ZAMORE. — Ça ne fait rien : je ne suis pas tranquille.

CHARLES-AUGUSTE. — Pas tranquille? Pourquoi pas tranquille?

ZAMORE. — Tout se passe trop bien. J'ai l'impression qu'il y a un piège là-dessous.

CHARLES-AUGUSTE. — Un piège là-dessous? Mais puisque tu as vu le faux mendiant! Puisqu'il t'a tout expliqué! Tu devrais te sentir rassuré, tout de même!

ZAMORE. — Rassuré... rassuré... Tiens, regarde : ma pipe vient de s'éteindre. Ce n'est pas bon signe, ça!

CHARLES-AUGUSTE. — Mais puisqu'on t'a dit qu'ils sont même deux dans le pays à avoir réussi le coup de la monnaie de singe : celui-là, et un autre!

ZAMORE. — Alors que je voudrais bien voir l'autre... je voudrais être bien sûr qu'il existe, lui aussi. Deux assurances valent mieux qu'une. *(Appelant d'une voix faible :)* Madame Angèle! Madame Angèle!

Mais un homme vient de sortir de l'auberge et les écoute.

L'HOMME. — Chut! Ne criez donc pas! L'autre? Bien sûr qu'il existe. La preuve, c'est que je suis là. Oui, je viens quelquefois, à la tombée de la nuit, siffler un verre au comptoir, à la sauvette. Oui, c'est moi Clodion, le faux mort. Et vous avez de la chance d'être des étrangers, sinon je ne vous raconterais pas mon histoire. Je devais être renversé par une voiture, et tué sur le coup. C'était prévu. Alors cette nuit-là, j'ai disparu. J'ai laissé courir le bruit que j'étais mort. On a même établi le certificat de disparition. Comme j'avais des ennuis avec les douaniers — c'était même mon métier, alors, d'avoir des ennuis avec les douaniers — j'avais tout intérêt à disparaître. Je vis là-haut, dans la montagne, au fond d'une vieille maison abandonnée. Bien sûr, je me promène plutôt la nuit. Mais j'aime la nuit. Mes oiseaux à moi, c'est le rossignol et la chouette. *(Il se retourne brusquement.)* Qui va là?... Ah! c'est toi, Babylas!

En effet, Babylas est revenu, bientôt suivi par Mme Angèle.

BABYLAS. — Bonsoir, mon compère. *(A Zamore et à Charles-Auguste:)* Je connais son histoire et il connaît la mienne. *(A Clodion:)* Mais on ne se rencontre pas souvent, pas vrai, Clodion?

CLODION. — Je leur explique qu'on peut tromper la mort, et qu'elle n'y voit que du feu.

BABYLAS. — Le seul ennui, dans ton cas, c'est que tu ne peux plus faire le contrebandier.

CLODION. — Hé! non.

BABYLAS. — De quoi vis-tu, alors?

CLODION. — J'ai découvert un magot extraordinaire. Le trésor des pharaons. La caverne d'Aladin en pleine forêt. *(Babylas rit.)* Tu ne me crois pas? Alors ça, qu'est-ce que c'est?

Il lui montre une chaîne en or.

BABYLAS, *d'une voix étranglée.* — Cette chaîne d'or, où l'as-tu trouvée? Mais répond *(Il le prend par les épaules et le secoue.)* Da une caisse de fer, n'est-ce pas? Une viei malle de marine?

CLODION. — D'où la connais-tu cette mal Babylas?

BABYLAS. — C'est la mienne. Alors tu l' trouvée? Déterrée? Transportée où? Répond Mais réponds! Où? *(Clodion se tait.)* Tu ne v pas me faire ça, Clodion. Pas à moi! No sommes compères puisque nous avons réussi coup contre le sort... nous devons nous aid Clodion... ou alors tu prends parti pour le so contre moi? Mais si tu fais ça, prends gard

CLODION. — Ecoute, je vais te proposer qu que chose. Te rendre tout? Ce n'est plus po sible, j'ai pris des habitudes maintenant. Ga der tout pour moi seul? Tu as raison, ce serait pas honnête, entre compères. Alors tu veux, on va partager. Tu monteras me vo demain...

BABYLAS. — Pas demain, aujourd'hui, tout suite!

CLODION. — Bon. Je vais me glisser jusqu ma cachette à moi. Et, cette nuit, je remets malle où elle était. Tu retrouveras dedans to les bijoux, et la moitié de l'argent. Ne n demande pas plus, et laisse-moi partir. *(Il dégage et sort, après avoir lancé à Babylas* Et je te conseille de ne pas me suivre.

BABYLAS. — A demi ruiné, je suis! Angè tu crois qu'il va tenir parole? *(A ce momen on entend un coup de frein. Un cri. U rumeur.)* Mais qu'est-ce qu'il y a? Qu'est- qui se passe?

L'ENFANT, *qui passe en courant.* — C'est u camion.

BABYLAS. — Et alors?

L'ENFANT. — Il y a un homme qui est pr dessous.

BABYLAS. — Celui qui venait de par ici?

L'ENFANT. — Oui.

BABYLAS. — Il est blessé?

L'ENFANT. — Non. Il est mort.

Et l'enfant disparaît.

BABYLAS, *hurlant.* — Alors tout est fout Clodion est un vrai mort maintenant! Et m je suis un vrai mendiant! *(Et il sort en con nuant à hurler.)* Un vrai mendiant... un vr mendiant...

ZAMORE. — Vous voyez. On ne peut pas n plus faire semblant. On a beau se cacher so des fausses paroles et sous des fausses barb on se retrouve toujours. Moi, je renonce. retire ma barbe.

CHARLES-AUGUSTE. — Moi aussi.

C'est ce qu'ils font.

Mme ANGÈLE. — Non, rien n'est encore per Tout à l'heure, je vous ai entendu parler jouer votre chance aux dés. Tenez, voici dés... *(Elle les dispose sur la table.)* Assey vous l'un devant l'autre et jouez. Mais jou donc! *(Ils hésitent.)* Ne perdez pas u minute. Et jurez d'abord qu'à la fin de ce partie le perdant acceptera sa perte. Que vo lez-vous qu'il vous arrive, si vous êtes là b d'accord tous les deux! Alors, vous le jure

CHARLES-AUGUSTE. — Mais oui. Et t Zamore?

ZAMORE. — Moi aussi.

Ils s'installent.

CHARLES-AUGUSTE. — Deux manches et belle?

ZAMORE. — Deux manches et la belle!
CHARLES-AUGUSTE. — A toi de commencer. ourquoi hésites-tu?
ZAMORE. — Charles-Auguste, si je perdais, i peur de ne pouvoir pas tenir parole!
Mme ANGÈLE. — Pourtant il le faudra.
ZAMORE, *plein de bonne volonté.* — Bien sûr, le faudra.

Ils jouent.

CHARLES-AUGUSTE. — Regarde : tu as la prelère manche.

Pendant qu'ils sont occupés à jouer, Rodolphe sort de l'auberge, sur la pointe des pieds, parle à l'oreille de Mme Angèle; puis va prendre les deux valises de Clarisse et retourne à l'auberge. Tout cela sans que Zamore ni Charles-Auguste l'aient vu ou entendu.

ZAMORE, *d'une voix blanche.* — Regarde, tu la seconde manche.
CHARLES-AUGUSTE. — Alors, la belle.

Ils se remettent à jouer en silence. Pendant qu'ils jouent, les spectateurs sont revenus dans le fond de la place. Les fenêtres se sont rallumées. Tout le village maintenant les observe à nouveau. Et parfois le musicien souligne l'action d'un trait de musique.

ZAMORE, *s'écriant soudain.* — J'ai gagné! Tu pourras plus m'empêcher de voir Clarisse! e m'occuper de Clarisse! J'ai gagné! Madame ngèle, vous pouvez voir vous-même, j'ai gné. Charles-Auguste, pourquoi ne dis-tu en? Tu ne vas pas contester la partie, les dés nt là.
CHARLES-AUGUSTE, *d'une voix blanche.* — ui, les dés sont là.
ZAMORE. — Oui, cette fois, nous n'avons pas ché. Nous avons interrogé le sort face à face, nous allons lui obéir honnêtement. Et il ne urra plus nous vouloir de mal, n'est-ce pas, dame Angèle, il ne pourra plus?...
CHARLES-AUGUSTE. — Tu oublies une chose. st que, tout à l'heure, avant de commencer, m'as dit : « Si je perds, j'ai peur de ne uvoir pas tenir parole. » L'a-t-il dit oui ou n?
Mme ANGÈLE. — Bien sûr, qu'il l'a dit. N'emche que vous avez accepté de jouer et qu'il gagné.
CHARLES-AUGUSTE. — Oui, mais il avait une serve dans ton esprit, Zamore.
ZAMORE. — Où veux-tu en venir?
CHARLES-AUGUSTE. — A ceci que cette partie nulle, et que je veux la recommencer.
ZAMORE. — Jamais de la vie.

Mme ANGÈLE. — Il a raison. Ce qui est joué est joué. On ne peut par revenir là-dessus.
ZAMORE. — Regardez-le. Il ne vous écoute même plus. L'événement est revenu, il est là, entre nous.
Mme ANGÈLE. — Alors, écoutez-moi l'un et l'autre. Je vais vous annoncer une nouvelle qui va vous réconcilier tous les deux. Une nouvelle que j'avais promis de vous taire juqu'à tout à l'heure. Mais je vois que vous êtes en danger. Monsieur Zamore, votre femme est en train de quitter l'auberge. Oui, avec le peintre. Mais si elle part, c'est surtout pour que la dispute s'arrête, pour que l'événement n'ait pas lieu. Elle part pour vous sauver, monsieur Zamore.
CHARLES-AUGUSTE. — La garce! Je vais la retrouver et la ramener de force, et vous allez voir la belle danse que je lui ferai danser.
ZAMORE. — Non, Charles-Auguste.
CHARLES-AUGUSTE. — Elle doit déjà être sur le bord de la route à faire le guet pour trouver une voiture, et tu nous fais perdre du temps. Laisse-moi passer.
ZAMORE. — Non.
CHARLES-AUGUSTE. — Imbécile, tu ne comprends pas que nos intérêts sont liés, maintenant! Et qu'elle s'en va pour de bon, et pour toujours.
ZAMORE. — Avec un autre. Et c'est moi qui vais la retrouver, non pour la ramener ici, mais pour lui dire qu'elle a raison, pour la suivre encore, s'il le faut, et la protéger maintenant contre toi.
CHARLES-AUGUSTE. — Laisse-moi passer, cocu!
ZAMORE, *doucement.* — Pardon, le cocu, maintenant, c'est toi.

Charles-Auguste, qui a repris son revolver, tire. Zamore tombe. Les assistants se précipitent, les uns sur Charles-Auguste pour se saisir de lui, les autres vers Zamore pour le soigner. Clarisse paraît. Elle a une valise à la main, qu'elle pose à terre. Elle regarde tour à tour Charles-Auguste et Zamore, hésite une seconde et soudain, choisissant Zamore, va s'agenouiller près de lui. Par gestes, il lui demande de ne pas s'attarder ici, et de partir. Elle refuse. Il se fait suppliant. Elle refuse. Si suppliant qu'elle finit par accepter. Elle se relève. Zamore, de plus en plus faible, tire de sa poche le foulard rouge et le lui tend. Elle le prend, le passe autour de son cou. Clarisse et Zamore se sourient. Il lui fait encore une fois signe de partir. Elle prend sa valise et s'en va. Et il meurt.

RIDEAU

LE SYSTEME DEUX

Comédie en un acte

de Georges NEVEUX

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 7 mars 1955 au théâtre de La GAITE-MONTPARNASSE par la Compagnie du Théâtre Comique (animateur : HENRI SOUBEYRAN), dans une mise en scène de RENÉ CLERMONT, un décor de ROGER DORNES et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Mme Charlemagne	*Brigitte AUBER*
Mme Tournus	*Madeleine SILVAIN*
M. Tournus	*Gaétan JOR*
Le général Mingasson	*ORBAL*
Le docteur Roumagnac	*Jacques PROVINS*
Henri Charlemagne	*Jacques MOREL* et *René CLERMONT*
et un huitième personnage	*Sophie LAURENCE*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright by Georges NEVEUX.

Supplément au n° 421 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

La salle commune d'une maison dans les environs de Paris. Au fond, deux portes symétriques. A gauche, une porte qui donne sur le jardin. Pauline Charlemagne est assise au milieu de la scène, l'air égaré. M. et Mme Tournus (ses parents) et le général Mingasson (le parrain de son mari) sont debout autour d'elle.

LE GÉNÉRAL. — Allons, Pauline, parlez. *(Pauline détourne la tête.)* Regardez-nous, au moins!

TOURNUS. — Voyons, Pauline...

Pauline se tait.

Mme TOURNUS. — Non. Rien à faire.

TOURNUS. — C'est à se casser la tête contre les murs. Elle me téléphone tout à l'heure...

LE GÉNÉRAL. — A moi aussi...

TOURNUS. — Elle me dit : « C'est toi, papa » et elle s'arrête. Je l'entends qui se mouche au bout du fil. Alors je lui demande : « Pauline, est-ce une mauvaise nouvelle... ou un rhume de cerveau? » Elle me répond : « Non, papa, ce n'est pas un rhume de cerveau. » Alors, comme je suis très impressionnable, je passe le téléphone à sa mère...

Mme TOURNUS. — Je prends l'appareil, et voilà qu'elle me raconte des choses auxquelles je ne comprends rien.

LE GÉNÉRAL. — Moi non plus. Rien du tout.

TOURNUS, *s'adressant à Pauline.* — Alors nous ne faisons ni une ni deux, nous accourons, ta mère et moi. Et depuis que nous sommes là, tu ne dis rien.

LE GÉNÉRAL. — C'est incroyable. Moi, je suis arrivé un peu avant vous. Eh bien! Même seul à seule, je n'ai rien pu en tirer. Pourtant je suis le parrain de son mari. Et il s'agit bien d'Henri, n'est-ce pas?

PAULINE. — Oui.

TOURNUS. — Qu'est-ce qu'elle a dit?

Mme TOURNUS. — Elle a dit oui.

TOURNUS. — Eh bien! C'est déjà un commencement. *(A Pauline:)* Donc il s'agit de ton mari. Eh bien! Nous attendons. Qu'a-t-il fait?

Mme TOURNUS. — Des dettes?

PAULINE. — Non.

LE GÉNÉRAL. — Mon filleul a toujours été très économe. Pour ses huit ans, je lui ai acheté une tirelire. Il l'a encore, n'est-ce pas, Pauline?

PAULINE. — Oui.

LE GÉNÉRAL. — Seulement ce n'est pas avec des oui et des non que nous pourrons faire le tour de la situation. Vous êtes son père, Tournus, vous devez vous faire obéir!

Mme TOURNUS, *à son mari.* — Tu entends ce que dit le général? Ah! Elle est bien comme toi!... Toujours parler pour ne rien dire, et ne rien dire quand il faudrait parler!

TOURNUS. — Surtout, ne la bousculons pas! Elle ne demande qu'à parler, n'est-ce pas, Pauline?

PAULINE. — Oui.

TOURNUS. — Ton mari a peut-être... n'ayons pas peur des mots... une maîtresse?

PAULINE. — Non.

Mme TOURNUS, *haussant les épaules.* — Tu connais Henri!

LE GÉNÉRAL. — Le soir de ses dix-sept ans, je lui ai donné mille francs et je lui ai dit : « Va t'amuser, mon garçon. » Le lendemain matin les mille francs étaient dans la tirelire.

Mme TOURNUS. — Je parie qu'ils y sont encore.

PAULINE. — Oui.

Mme TOURNUS. — Ma pauvre Pauline!

LE GÉNÉRAL. — Allons! Allons! Un peu de sérieux. Je suppose que si vous nous avez réunis aujourd'hui, ce n'est pas pour vous plaindre que votre mari n'a pas de maîtresse. Alors, qu'est-ce qu'il a?

Pauline va parler. Mais non, elle y renonce.

TOURNUS. — Pauline, je partage ton émotion. Je ne sais pas encore quelle en est la cause, mais je la partage. *(Le Général s'agite.)* Seulement, tu nous fais perdre du temps, le général s'impatiente. *(Mme Tournus hausse les épaules.)* Ta mère aussi... Et moi-même, si j'ai besoin de savoir ce qui est arrivé à ton mari, c'est d'abord parce que je suis ton père...

LE GÉNÉRAL. — Abrégeons! Abrégeons!

TOURNUS. — Et ensuite parce que, ne l'oublions pas, je suis directeur du collège Chateaubriand, l'institution la plus en vue de la région parisienne, et que c'est samedi la distribution des prix.

LE GÉNÉRAL. — Sacré Henri! Il vous ramenait toujours des piles de livres rouges à tranche dorée... *Vingt mille lieues sous les mers, la Fiancée mexicaine...* Je dévorais tout ça... C'était le bon temps! *(Se reprenant:)* Mais nous sommes pressés. Alors, abrégeons. Nous disions : distribution des prix.

TOURNUS. — Oui. Seulement, cette fois-ci, mon général, votre filleul y figure non comme élève, mais comme professeur. C'est même lui qui doit prononcer le discours. Alors vous comprenez que je sois doublement inquiet. *(A sa fille:)* Pauline, réponds-nous!

Mme TOURNUS. — Réponds à ton père, voyons! Qu'est-ce qui est arrivé à Henri?

LE GÉNÉRAL. — Ou alors, n'hésitons pas. Interrogeons Henri directement.

Il fait un pas vers la porte. Mais Pauline se dresse et se met devant la porte, les bras en croix, pour l'empêcher d'entrer.

PAULINE. — Non.

Mme TOURNUS. — Pauline!

PAULINE. — Pas tout de suite. Je veux qu'il voie d'abord le docteur.

TOURNUS, *étonné.* — Le docteur?

PAULINE. — Oui.

LE GÉNÉRAL. — Il est malade?

PAULINE. — Oui.

Mme TOURNUS. — Quoi?

PAULINE. — Je ne sais pas.

LE GÉNÉRAL. — Mais enfin les maladies ont un nom, ou alors ce ne sont pas des maladies!

PAULINE. — Si vous l'aviez vu revenir tout à l'heure! Il était dans un état... mais dans un état... ça m'a coupé bras et jambes.

LE GÉNÉRAL. — Mais qu'est-ce qui n'allait pas? Expliquez-vous!

Mme TOURNUS. — La tête?

TOURNUS. — Le cœur?

LE GÉNÉRAL. — L'estomac?

PAULINE. — Tout.

TOURNUS. — Et tu as appelé le docteur?

PAULINE. — Oui. J'ai téléphoné à Roumagnac, naturellement.

Justement le docteur Roumagnac vient d'entrer.

LE DOCTEUR. — Et le voici! (*A Pauline:*) Bonjour, madame. Vous voyez : je suis venu bien que ce soit dimanche. Mais est-ce vraiment si grave que ça? Vous ne m'avez donné aucune explication au téléphone.

PAULINE. — C'est tellement difficile à expliquer... Tenez, je n'ai encore rien dit à mon père *(Le docteur serre la main de Tournus.)* ni à ma mère *(Il salue Mme Tournus.)* ni au parrain de mon mari.

LE GÉNÉRAL, *se présentant.* — Général Mingasson.

PAULINE, *au docteur.* — Je voulais me confier à vous d'abord.

LE DOCTEUR, *reprenant le ton professionnel.* Le malade est couché?

PAULINE. — Non, il n'a pas voulu.

LE GÉNÉRAL. — Il n'a pas voulu! *(Il hausse les épaules.)* Vous entendez? Ah! docteur, il était temps que vous arriviez!

LE DOCTEUR. — Et... où est-il?

PAULINE. — A sa table. Il fume et compose son discours.

On entend, venant du fond, une voix qui siffle.

LE GÉNÉRAL. — Et... c'est lui qui sifflote?

PAULINE. — Oui.

TOURNUS. — Mais... il a l'air très gai.

PAULINE. — Il n'a jamais été plus gai. Il a même fait deux cocottes en papier qu'il a posées devant lui.

Le sifflotement s'arrête.

LE GÉNÉRAL, *à Pauline, sévèrement.* — Quand on se fait porter malade, on ne siffle pas et on ne fait pas de cocottes en papier!

PAULINE. — Que voulez-vous, général, il ne se rend pas compte.

LE GÉNÉRAL, *à Pauline.* — Vous auriez dû le coucher, de gré ou de force.

LE DOCTEUR. — Le général a raison.

Ils tendent l'oreille. Henri recommence à siffler et cette fois beaucoup plus fort.

LE GÉNÉRAL, *éclatant.* — C'est l'anarchie! L'anarchie complète! Docteur, vous allez me faire le plaisir de mener ce malade tambour battant.

Mme TOURNUS. — Je voudrais tout de même le voir avant la consultation.

PAULINE. — Non, après. Il faut que je vous prépare à cette entrevue, sinon vous auriez un choc... Tenez! vous devriez tous aller faire un tour dans le jardin. Pendant ce temps-là, le docteur pourra examiner Henri. *(Les poussant vers la porte du jardin:)* Mais si... mais si... allez.., je vous rejoins.

LE GÉNÉRAL, *au Docteur, en sortant* — Tambour battant!

M. et Mme Tournus et le Général sont sortis. Il n'y a plus en scène que Pauline et le Docteur.

PAULINE, *prête à fondre en larmes.* — Docteur... Docteur... je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

LE DOCTEUR. — Allons! allons! Ne nous agitons pas. Et expliquez-moi, là, clairement, posément, les choses dans leur ordre.

PAULINE. — Eh bien! voilà. Après déjeuner, il est allé à la pêche, comme tous les dimanches. Je le vois encore, traversant le jardin, ses deux cannes à pêche sur l'épaule et chantonnant : « Vivent les vacances, à bas la rentrée. » *(Avec un soupir:)* Un enfant!

LE DOCTEUR. — Ce brave Charlemagne!... Et quand il est revenu?...

PAULINE. — J'étais dans la cuisine à faire bouillir de l'eau pour le thé. Je l'entends qui rentre... Mais ça faisait un drôle de bruit de pas... Comme s'il avait ramené quelqu'un. Et presque tout de suite j'entends sa voix. Mais c'était une drôle de voix, comme s'il parlait avec deux bouches en même temps.

LE DOCTEUR, *catégorique.* — Ne cherchons pas davantage : c'est le rhume des foins.

PAULINE. — Ah! docteur, il ne s'agit pas d'un rhume des foins, je vous assure. Savez-vous ce qu'il me disait à travers la porte : « Pauline, il m'est arrivé quelque chose de très désagréable. » Et pendant que je posais vite ma bouilloire sur la table, il a ajouté : « Prépare-toi à me voir dans un état... mais dans un état! »

LE DOCTEUR. — Je parie qu'il est tombé à l'eau.

PAULINE. — Non, il était tout sec. *(Un temps.)* Mais il n'était pas tout seul.

LE DOCTEUR. — Il était... avec qui?

PAULINE. — Il paraît que ça lui a pris au bord de l'eau. Il s'était endormi. Et soudain il s'est réveillé comme ça.

LE DOCTEUR. — Comment, comme ça?

PAULINE. — Il était deux.

LE DOCTEUR. — Comment ça, deux?

PAULINE. — Deux fois lui. Un et un font deux. Oui, quand j'ai ouvert la porte de la cuisine, ils étaient là, tous les deux, l'un à côté de l'autre. Même tête, même voix, même costume. Et ils me regardaient tristement tous les deux. Oh! ils se doutaient bien que ça n'allait pas se passer comme ça. La preuve, c'est qu'il m'a dit... ou plutôt qu'ils m'ont dit ensemble : « Pauline, ne te fâche pas. Je te jure que je ne l'ai pas fait exprès. » Mais que voulez-vous, docteur, exprès ou pas exprès, le résultat est le même pour nous, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR. — Evidemment.

PAULINE. — Sans oublier les voisins qui auraient pu le voir passer. Il m'assure qu'il n'a rencontré personne. Encore une chance!

LE DOCTEUR. — Vous n'avez rien essayé?

PAULINE. — Si. A tout hasard je lui ai donné un cachet d'aspirine... ou plutôt deux cachets... forcément.

LE DOCTEUR. — Forcément! Et alors?

PAULINE. — Rien.

LE DOCTEUR, *après avoir réfléchi.* — Voyons... reprenons les choses de plus haut. La première fois que j'ai soigné votre mari d'une façon suivie, c'était pour...

PAULINE. — Une scarlatine, il y a trois ans. Oui, toutes les maladies de l'enfance, il a attendu son mariage pour les attraper. Avec lui, j'ai eu droit encore à la rubéole, à la varicelle et aux oreillons.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi prendre des notes. *(Il écrit sur son carnet.)* Les oreillons...

PAULINE. — Docteur, je me demande depuis tout à l'heure, si ce ne sont pas les colibacilles.

LE DOCTEUR, *catégorique.* — Les colibacilles? Ah! certainement non, madame. Je ne veux pas anticiper sur l'examen auquel je vais procéder, mais une chose me paraît d'ores et déjà bien établie : ce ne sont pas les colibacilles.

A ce moment, les deux portes symétriques qui sont au fond de la pièce s'ouvrent en même temps et deux hommes identiques apparaissent.

LES DEUX HENRI CHARLEMAGNE, *ensemble et gaiement.* — Je te le disais bien, que ce ne sont pas les colibacilles!

PAULINE, *exaspérée.* — Si ça continue, tu vas me faire perdre la tête avec ta nouvelle maladie.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — N'empêche que ce ne sont pas les colibacilles!

PAULINE. — Peu importe, colibacilles ou pas, j'entends que tout soit rentré dans l'ordre avant la distribution des prix. *(Au Docteur :)* C'est lui qui prononce le discours. Et je ne le vois pas haranguant les élèves dans l'état où il est. Ça ne ferait pas sérieux.

LE DOCTEUR. — Non, bien sûr...

PAULINE. — Et pour comble d'ennui, nous devons partir le lendemain, par le train de 9 heures 20.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *chantonnant ensemble.* — Vivent les vacances... A bas la rentrée...

PAULINE. — Et ça chante! Et ça trouve ça tout naturel. *(Aux deux Charlemagne:)* Mais tu devrais te cacher, malheureux! Et réfléchir à la situation ridicule où tu nous a mis.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble et doucement têtus.* — N'empêche que ce ne sont pas les colibacilles.

PAULINE. — Naturellement, il suffit que je dise blanc pour que tu dises noir. Non! Mais regardez-le! Quand je pense que j'aurai pu avoir un enfant de cet homme-là! *(Les deux Charlemagne sifflotent.)* Et il ne m'écoute même pas. *(Aux deux Charlemagne:)* Mon pauvre ami, si tu en est là, c'est à cause de ton insouciance, de ta dispersion. *(Au Docteur :)* Il va, il vient, le nez au vent, sans jamais réfléchir à rien. *(Aux deux Charlemagne:)* Oui, Henri, si tu te concentrais quelquefois le matin, tu ne serais pas tombé malade. Docteur, je me concentre tous les matins, moi. *(S'animant :)* Parce que j'ai une vie intérieure, moi! J'ai une âme, moi! Et c'est ce qui lui manque. *(Aux deux Charlemagne:)* Parfaitement. Voyons, mon pauvre ami, réfléchis un peu. Si tu avais une âme, tu n'aurais pas besoin d'avoir deux corps! Docteur, soyez énergique, il faut que vous le guérissiez avant samedi. Nous avons pris des billets circulaires pour la Bretagne. Deux billets et voilà que nous sommes trois maintenant. Ça nous ferait des suppléments à payer partout. Et puis, je ne me vois pas remplissant une fiche pour deux maris dans tous les hôtels où nous nous arrêterons! On a beau expliquer les choses, les gens font toujours exprès de ne pas comprendre. Ainsi, docteur, soyez énergique. Menez-le tambour battant.

Elle sort.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Docteur, je suis navré pour vous... d'être tombé malade un dimanche.

LE DOCTEUR, *conciliant.* — Allons! allons! Les malades ne choisissent pas leur jour.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Ils devraient.

LE DOCTEUR. — Bien sûr, ils devraient... mais on ne peut tout leur demander. Voyons, procédons par ordre. Depuis vos oreillons, pas de maladies?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Non.

LE DOCTEUR. — Ces derniers temps, avez-vous éprouvé des troubles? Des vertiges?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Non.

LE DOCTEUR. — Ce matin, par exemple, en vous éveillant?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — J'étais gai comme un pinson.

CHARLEMAGNE UN. — D'ailleurs, moi, dès que je me réveille...

CHARLEMAGNE DEUX, *continuant.* — ... il suffit qu'il y ait un peu de soleil...

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Je ris...

LE DOCTEUR. — Laissez-moi prendre des notes. *(C'est ce qu'il fait, puis:)* Bon. Vous riez. Et après?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Je me lève, je me lave, je me rase.

LE DOCTEUR. — En riant toujours?

CHARLEMAGNE UN. — Non. Je me contente de chantonner.

CHARLEMAGNE DEUX. — Que voulez-vous, docteur, je suis heureux.

LE DOCTEUR, *sévèrement.* — Heureux... heureux... Disons tout simplement que vous êtes surrénalien. *(Il prend des notes.)* Et après, qu'avez-vous fait?

CHARLEMAGNE UN. — Je me suis mis au travail. A midi, nous avons déjeuné.

LE DOCTEUR, *les désignant du doigt.* — Vous deux?

CHARLEMAGNE DEUX. — Non. Nous n'étions pas encore deux.

CHARLEMAGNE UN. — Nous avons déjeuné, ma femme et moi.

LE DOCTEUR. — Un repas normal?

CHARLEMAGNE DEUX. — Il y avait des rognons de veau.

CHARLEMAGNE UN, *en s'excusant.* — C'était dimanche...

Le Docteur prend des notes. Les deux Charlemagne le regardent avec inquiétude.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Docteur, vous croyez que les rognons de veau...

Ils n'achèvent pas.

LE DOCTEUR. — Je ne crois rien, je note.

C'est la seule façon un peu scientifique d'y voir clair. Bon. Et après? Il y a eu la pêche?

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui, comme d'habitude. J'avais attaché mes deux cannes à pêche à des arbres...

CHARLEMAGNE UN. — L'une à ma gauche...

CHARLEMAGNE DEUX. — L'autre à ma droite.

LE DOCTEUR. — Vous vous sentiez...

CHARLEMAGNE UN. — Tout à fait tranquille. La preuve c'est que je me suis endormi, comme d'habitude.

LE DOCTEUR. — Au bord de l'eau?

CHARLEMAGNE UN. — Un peu en retrait... par prudence, n'est-ce pas...

CHARLEMAGNE DEUX. — On nage si mal!

LE DOCTEUR. — Pas de rêve? Pas de cauchemar?

CHARLEMAGNE UN. — Aucun. C'est un goujon...

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — ...qui nous a réveillés.

LE DOCTEUR. — Vous étiez deux?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Nous étions deux.

LE DOCTEUR. — Vous avez dû être surpris?

CHARLEMAGNE UN. — Et même un peu mécontent. *(A Charlemagne Deux:)* N'est-ce pas?

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui. Mais que voulez-vous, c'était comme ça.

CHARLEMAGNE UN. — Alors on a pris le chemin de la maison.

Un silence. Puis:

LE DOCTEUR. — Une question. Lequel est l'ancien, lequel est le nouveau?

Les deux Charlemagne se regardent avec étonnement, puis :

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Je ne comprends pas.

LE DOCTEUR. — C'est pourtant bien simple. Vous étiez *un* en vous endormant. Vous vous êtes trouvés *deux* en vous réveillant. Lequel de vous deux est le second?

Les deux Charlemagne s'interrogent du regard, puis:

CHARLEMAGNE UN. — Ce qu'il y a de plus fort, c'est... c'est...

CHARLEMAGNE DEUX. — C'est que nous n'en savons rien.

CHARLEMAGNE UN. — N'empêche que nous sommes revenus en nous disputant.

LE DOCTEUR. — Et pourquoi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Chacun de nous voulait que l'autre s'en aille, afin de pouvoir rentrer seul à la maison...

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble et se désignant du doigt.* — Mais pourquoi lui plutôt que moi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Alors on est rentré tous les deux ensemble.

CHARLEMAGNE UN. — N'empêche qu'on était très malheureux. Oui, on se rendait bien compte qu'on allait créer du souci à tout le monde...

CHARLEMAGNE DEUX. — ...se faire remarquer...

CHARLEMAGNE UN. — Et il est si agréable de passer inaperçu!

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Guérissez-moi, docteur!

Le Docteur pose ses deux mains sur les deux fronts de Charlemagne.

LE DOCTEUR. — Pas de fièvre... *(Il lui prend le poignet.)* Pouls normal. *(Il lâche les poignets.)* Et maintenant, ouvrez la bouche. *(Les deux Charlemagne ouvrent la bouche.)* Dites « Ah! ».

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Ah!

LE DOCTEUR, *examinant les deux gorges l'une après l'autre.* — Aucune inflammation des amygdales. *(Il ausculte le cœur de Charlemagne Un:)* Un cœur... *(Il passe au cœur de Charlemagne Deux:)* ...magnifique. *(Il se relève.)* Voyons les poumons. *(Il applique son oreille au dos de Charlemagne Un:)* Respirez... Très bien... *(Il passe à Charlemagne Deux:)* Très bien... Toussez... *(Les deux Charlemagne toussent.)* Parfait. Demain je ferai analyser votre sang : le sucre, l'urée, le cholestérol... Ce n'est pas que j'aie des inquiétudes de ce côté-là, mais vous comprenez, dans un cas pareil, je ne veux rien négliger. Je vais tout de suite écrire une lettre au laboratoire.

Il s'assied et écrit quelques mots sur un bloc. Pendant ce temps, Pauline entre suivie de Mme Tournus et du Général. A la vue des deux Charlemagne, le groupe s'immobilise de stupeur. Un silence, puis:

PAULINE. — Hé oui! Voilà!

Mme TOURNUS, *avec un soupir.* — Ma pauvre enfant, je crois, en effet, que ton voyage en Bretagne...

PAULINE, *héroïque.* — Eh bien! tant pis pour la Bretagne. *(Au Docteur :)* Docteur, si vous estimez qu'une cure à Vichy pourrait contribuer à le guérir...

Mme TOURNUS. — Une cure! Une cure! Il faudrait une opération.

LE GÉNÉRAL. — Oui, bien sûr. Mais laquelle?

TOURNUS. — Allons! Allons! Avant de parler d'opération, essayons de remonter aux causes de la maladie. Docteur, quelles sont les causes?

LE DOCTEUR. — Nous nous trouvons devant un phénomène qu'on appelle la sisciparité, et qui est courant chez certains microbes, notamment dans le monde des protozoaires...

PAULINE, *fièrement.* — Mon mari n'est pas un protozoaire.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi finir... Courant, dis-je, dans le monde des protozoaires, mais de plus en plus rare à mesure qu'on s'élève aux échelons supérieurs du règne animal. Voilà pourquoi je réserve mon diagnostic. D'ici là, pas de médicament. Du calme, une nourriture légère.

Mme TOURNUS. — Un peu de bicarbonate, peut-être, ça dégage. En tout cas, ça ne peut pas faire de mal.

LE DOCTEUR. — Non, bien sûr, mais...

Mme TOURNUS. — Qu'en pensez-vous, général?

LE GÉNÉRAL. — Je n'ai pas d'opinion sur le bicarbonate. Dans la bonne vieille médecine militaire, nous ne connaissons que deux médicaments : l'huile de ricin et la teinture d'iode.

LE DOCTEUR. — Je vous assure, mon général, que dans le cas présent, la teinture d'iode...

LE GÉNÉRAL, *l'interrompant, vexé.* — Je cite la teinture d'iode pour mémoire... *(Rêveur:)* mais je me demande tout de même, si un purgatif léger...

Il n'achève pas.

TOURNUS. — Mais non! Mais non! Mon général, il faut avancer avec son temps. A maladie nouvelle, remèdes nouveaux. *(Au Docteur :)* Je suppose, docteur, que vous le soignerez à l'électricité...

LE DOCTEUR, *prudent.* — Je ne dis pas non.

TOURNUS. — Il y a aussi l'opothérapie...

LE DOCTEUR. — Bien sûr.

TOURNUS, *s'enivrant du mot.* — ... L'héliothérapie, et même la psychothérapie...

LE DOCTEUR. — Nous ne négligerons rien.

Mme TOURNUS. — D'ailleurs, la science n'a pas dit son dernier mot, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR. — Mais non, madame.

PAULINE. — Merci. Alors, il y a tout de même de l'espoir?

LE DOCTEUR. — N'en doutez jamais, madame.

PAULINE. — Et l'espoir, c'est la moitié de la guérison. Il faut avoir *envie de guérir. (Aux deux Charlemagne:)* Henri, as-tu envie de guérir?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — J'ai envie.

LE DOCTEUR. — J'ai rarement vu un malade si plein de bonne volonté. A demain, madame.

PAULINE, *en le raccompagnant.* — Je lui prends sa température?

LE DOCTEUR. — Matin et soir, naturellement.

Le Docteur sort. Pauline considère les deux Charlemagne avec fureur.

CHARLEMAGNE UN. — Pauline, ne te fâche pas...

CHARLEMAGNE DEUX. — ... Je guérirai peut-être avant samedi.

PAULINE. — J'y compte bien. Mais d'ici là, tu nous rends la vie impossible.

LE GÉNÉRAL. — Pauline a raison, tu dépasses les bornes. Tiens! Tu serais dans ma brigade, je te flanquerais soixante jours de prison.

CHARLEMAGNE UN, *épouvanté.* — Oh!

CHARLEMAGNE DEUX, *le rassurant.* — Ça ne ferait jamais que trente jours chacun.

TOURNUS, *au Général.* — Pour vous, les militaires, tout s'arrange avec quelques jours de prison. Mais pour les civils c'est plus compliqué. *(Aux deux Charlemagne:)* Mon pauvre ami, comment ferez-vous votre cours, maintenant? Je me le demande.

Mme TOURNUS. — Ton mari a déjà bien du mal à se faire respecter quand il est tout seul.

TOURNUS, *à sa femme pour la faire taire.* — Allons! Allons!

Mme TOURNUS. — C'est toi-même qui me l'a dit. Tiens! L'autre jour, quand tu es entré dans sa classe avec l'inspecteur, où était-il?

LE GÉNÉRAL, *aux deux Charlemagne.* — Où étais-tu?

CHARLEMAGNE UN, *penaud.* — J'étais... assis.

Mme TOURNUS. — Oui, assis par terre, général, et sous la table.

LE GÉNÉRAL, *sévèrement.* — Et pourquoi étais-tu assis par terre, et sous la table?

Mme TOURNUS. — Pour résister à une avalanche de fléchettes et de boules puantes.

PAULINE. — Quel mari! Il ne lui manquait plus que de se multiplier par deux.

Mme TOURNUS. — Il n'y a pas que les élèves, il y a aussi les fournisseurs.

PAULINE. — Personne déjà ne le prend au sérieux... Et puis, qu'est-ce que vous voulez, deux hommes à nourrir, non, c'est trop, j'y renonce. Désormais tu feras ta cuisine toi-même.

CHARLEMAGNE UN. — Je ne sais pas.

LE GÉNÉRAL. — Alors, tu feras les corvées. Rassemblement, colonne par deux et aux peluches. Et que ça saute!

TOURNUS. — Sans compter les complications administratives. Il vous faudra deux bulletins de vote.

LE GÉNÉRAL. — En cas de guerre, tu seras tué deux fois. *(Soudain sa figure s'illumine.)* Mais j'y pense... si cette maladie devient épidémique, ça change tout le problème des effectifs. Au lieu d'un million d'hommes, nous en avons deux!

TOURNUS, *ravi, lui aussi.* — Au lieu de cinq cents élèves, j'en ai mille!

LE GÉNÉRAL. — Ma brigade devient une division. Au lieu de deux étoiles, j'en ai trois.

TOURNUS, *soudain soucieux.* — Oui, mais j'y pense.... nous aussi, nous deviendrons double. Ça c'est plus ennuyeux...

LE GÉNÉRAL. — Pour vous peut-être, mais pas pour moi. Deux fois trois étoiles, ça fait six étoiles : maréchal de France.

CHARLEMAGNE DEUX. — Vous voyez, parrain, vous y trouverez des avantages.

LE GÉNÉRAL. — Mais rien ne prouve que tu sois contagieux. Et si ta maladie reste un cas isolé, de quoi aurons-nous l'air, dans la famille?

PAULINE. — Il ne nous restera plus qu'à nous exhiber dans les foires.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *indignés.* — Oh!

PAULINE. — Mais si, mais si! Regarde l'état dans lequel tu t'es mis! Tiens! Regarde-toi dans une glace!

CHARLEMAGNE DEUX. — Où ça? Tu sais bien...

CHARLEMAGNE UN. — ... qu'il n'y a pas de glace dans le salon.

LE GÉNÉRAL. — Allons, mon garçon, ne complique pas les choses. Regardez-vous mutuellement, ça reviendra au même.

Les deux Charlemagne se font face, s'examinent, soupirent, puis:

CHARLEMAGNE UN. — C'est vrai que c'est embêtant!

CHARLEMAGNE DEUX. — Très embêtant.

PAULINE. — Ah! tu en conviens! Non, ça ne peut pas durer comme ça. Je ne me vois pas à la tête de deux maris.

Mme TOURNUS. — C'est d'ailleurs certainement un cas de divorce. Il suffirait de se renseigner.

PAULINE, *aux deux Charlemagne.* — Tu vois où nous en sommes?

Mme TOURNUS. — Et je vous préviens que nous exigerons deux pensions. *(A Pauline:)* Forcément : deux maris...

LE GÉNÉRAL. — Retiens bien ce que je vais te dire : si tu ne réintègres pas immédiatement ta forme réglementaire, je te tiens pour une forte tête et une brebis galeuse, et je te maudis.

TOURNUS, *qui est sur le point de se trouver mal.* — Moi, Henri, je ne vous maudis pas, je n'en ai même plus la force...

PAULINE. — Je connais papa. Il est capable d'attraper une congestion.

CHARLEMAGNE UN, *à Charlemagne Deux.* — Nous sommes dans de beaux draps!

CHARLEMAGNE DEUX. — Il n'y a qu'un moyen d'en sortir.

CHARLEMAGNE UN. — Lequel?

CHARLEMAGNE DEUX. — Vous en aller.

CHARLEMAGNE UN, *sursautant.* — Qui?

CHARLEMAGNE DEUX. — Mais vous, voyons! Vous encombrez la maison, monsieur!

CHARLEMAGNE UN. — J'allais vous dire la même chose, monsieur.

CHARLEMAGNE DEUX. — En tout cas, vous le prenez de bien haut, monsieur!

CHARLEMAGNE UN. — Je le prends de la hauteur qu'il me plaît, monsieur!

CHARLEMAGNE DEUX. — Attention à vous. Si dans une minute vous n'êtes pas sorti, je vous flanque dehors, monsieur

CHARLEMAGNE UN. — Moi aussi, monsieur.

Mme TOURNUS, *perfidement et à mi-voix à Charlemagne Un.* — A votre place, je n'hésiterais pas. C'est vous le plus fort, ça se voit tout de suite.

Elle fait signe au Général qui comprend, s'approche de Charlemagne Deux et lui dit à mi-voix:

LE GÉNÉRAL. — Vas-y mon petit. A cœur vaillant, rien d'impossible.

CHARLEMAGNE UN, *revenant à Charlemagne Deux.* — Alors?

CHARLEMAGNE DEUX. — Alors?

CHARLEMAGNE UN. — La minute est passée, monsieur.

CHARLEMAGNE DEUX. — Je le sais, monsieur. Et je suis prêt à reprendre cette discussion dans le jardin.

CHARLEMAGNE UN. — Je suis de votre avis, monsieur. On ne se bat pas devant les dames.

Tous les deux sortent. Mais avant de disparaître, ils se retournent et disent :

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — A tout de suite.

LE GÉNÉRAL. — Voilà un combat que j'aurais bien voulu arbitrer. J'espère au moins qu'ils se battent à la bonne vieille boxe française. *(Mimant le combat :)* Pied droit, poing gauche... pied gauche, poing droit...

PAULINE, *avec un soupir.* — Pauvre Henri! Quand je pense à tous les coups qu'il est en train de recevoir!

Mme TOURNUS. — Ne dramatisons rien. Il n'a jamais su donner un coup de poing.

PAULINE. — C'est vrai. *(Nouveau soupir.)* Mais dire que cette nuit, un de mes deux maris va coucher sous les ponts! *(A Tournus:)* Papa, tu auras un gendre qui couchera sous les ponts.

TOURNUS. — Elle a raison, au fait! Je n'y pensais pas... C'est presque un cas de conscience!

Mme TOURNUS, *sévèrement.* — Pauline, n'essaye pas d'attendrir ton père.

LE GÉNÉRAL. — D'ailleurs pourquoi faire du sentiment. Celui qui sera expulsé, vous ne le verrez plus!

PAULINE. — Vous croyez?

LE GÉNÉRAL. — Mais voyons! Il suffira de bien fermer la grille du jardin.

Mme TOURNUS. — Et d'acheter un bon chien de garde! Je m'en occuperai. D'ailleurs, un bon chien de garde, c'est la moitié d'une conscience tranquille.

TOURNUS, *à Pauline.* — Tu vois, tout s'arrange.

LE GÉNÉRAL. — Mais tous ces événements me donnent soif. Avec cette chaleur!

PAULINE. — Votre bouteille d'absinthe est toujours là qui vous attend.

LE GÉNÉRAL. — Merci.

PAULINE, *qui va chercher les verres, la carafe et la bouteille.* — Avec une carafe d'eau fraîche, comme d'habitude!

Mme TOURNUS, *à Pauline.* — Pauline, là, entre nous, lequel des deux aimerais-tu mieux voir revenir?

PAULINE. — Comment répondre? Je n'arrive pas encore à bien les distinguer l'un de l'autre. *(Soudain :)* Ah! maman, c'est effrayant comme je me sens seule depuis que j'ai deux maris.

Elle éclate en sanglots.

Mme TOURNUS. — Allons! Allons! Ne pleure pas, Pauline, puisque c'est fini.

TOURNUS. — Et que nous allons justement fêter le retour d'Henri à son état naturel.

PAULINE. — Allons, attendons-le, il boira avec nous. *(Elle met un verre de côté, bien en évidence. Les deux Charlemagne entrent, en soufflant bruyamment. Ils ont le col défait et les cheveux ébouriffés, et ils se tiennent l'un l'autre avec fureur par le cou et par le bras. Pauline, les apercevant:)* Oh! Henri!

Un silence, puis:

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Qu'est-ce que tu veux? On est de la même force.

LE GÉNÉRAL. — Sacrebleu, j'aurais dû prévoir ça. Même poids, même coup de poing, mais bien sûr, c'était couru d'avance : match nul.

Mme TOURNUS. — Je me doutais bien qu'il y mettrait encore de la mauvaise volonté.

CHARLEMAGNE DEUX. — Oh! belle-maman, on a fait ce qu'on a pu, je vous assure!

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — La preuve!

Charlemagne Un montre sa manche déchirée au coude. Charlemagne Deux montre également sa manche déchirée au même endroit.

LE GÉNÉRAL. — Peu importe. *(Aux deux Charlemagne:)* Je vous préviens que ça ne va pas se passer comme ça. Je vais prendre des mesures énergiques.

TOURNUS. — Parfaitement : des mesures énergiques. Lesquelles?

LE GÉNÉRAL. — Lesquelles? Lesquelles? Laissez-moi réfléchir.

TOURNUS. — Il faudrait... il faudrait...

Mme TOURNUS. — Allez! Dis-le!

TOURNUS. — Il faudrait que l'un de vous deux disparaisse complètement.

PAULINE, *sursautant.* — Oh! papa!

LE GÉNÉRAL. — Il a raison. Ce sont les solutions les plus simples qui sont toujours les meilleures. Eh bien! mon gaillard, qu'en dis-tu?

CHARLEMAGNE DEUX. — Nous, on n'est pas contre...

CHARLEMAGNE UN. — On est prêt à faire n'importe quoi...

CHARLEMAGNE DEUX. — ... Pour que tout le monde soit heureux. *(A Charlemagne Un:)* Même si l'un de nous devait... disparaître, comme ils disent, qu'est-ce que tu veux, je me ferai une raison.

CHARLEMAGNE UN. — Moi aussi. Pourtant, je commençais à m'habituer à ta présence.

CHARLEMAGNE DEUX. — Pardon, mon vieux. Personne ne parle de moi. C'est de toi qu'il s'agit.

CHARLEMAGNE UN. — Vous voyez, il n'a rien compris. Il croit que c'est moi que vous voulez... *(Il interroge tout le monde d'un*

regard circulaire. Silence.) Enfin... est-ce moi, ou est-ce lui?

PAULINE. — Mon papa, tout ça me déchire le cœur. Je préfère encore les garder tous les deux.

Mme TOURNUS. — Elle est folle! Voyons, Henri, expliquez lui vous-même que cette situation ne peut pas durer... et qu'il faut qu'elle nous écoute.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Pauline!

PAULINE. — Bon. Comme tu voudras.

LE GÉNÉRAL. — Parfait. Tout le monde est donc d'accord pour que l'un de vous deux disparaisse.

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui. A condition que ce soit lui.

CHARLEMAGNE UN. — Ça y est, il recommence.

LE GÉNÉRAL. — Ne vous disputez pas, mes enfants. La situation est déjà assez embrouillée comme ça. Et d'abord, Tournus, avant de savoir *lequel* va disparaître, il serait utile de préciser *comment* nous le ferons disparaître.

TOURNUS, *vague.* — Comment... comment...

LE GÉNÉRAL. — C'est vous qui avez eu l'idée. Il faut donc que vous alliez jusqu'au bout de votre idée.

Mme TOURNUS. — Car enfin, on ne fait pas disparaître quelqu'un comme ça, par la seule opération du Saint-Esprit.

TOURNUS. — Non, je vous assure... ne m'en demandez pas davantage... J'ai posé le principe, voilà tout. Je me refuse à envisager les conséquences.

PAULINE. — N'insistez pas, voyons! Vous savez bien que papa doit ménager son cœur!

TOURNUS. — Parfaitement. L'état de mon cœur m'oblige à me limiter aux idées générales.

LE GÉNÉRAL. — Heureusement que je suis là. Remerciez-moi, j'ai trouvé.

TOUT LE MONDE, *avec admiration.* — Ah!

LE GÉNÉRAL, *aux deux Charlemagne.* — Mes enfants, savez-vous tirer au pistolet?

LES DEUX CHARLEMAGNE. — Parrain...

LE GÉNÉRAL. — Oui, c'est vrai... que je suis distrait! J'oubliais... je t'emmenais au champ de tir, tous les jeudis, quand tu avais de bonnes notes. Tu faisais d'ailleurs des cartons très honorables... (*Les deux Charlemagne se félicitent en se serrant la main.*) Eh bien! Tout ça va nous servir. Pauline, rappelez-vous cette affaire d'honneur où j'étais premier témoin et même directeur du combat. Nous avions choisi votre jardin...

PAULINE. — Oui, mais le duel n'a pas eu lieu.

LE GÉNÉRAL. — Parce que ces deux imbéciles s'étaient réconciliés la veille. De quoi avions-nous l'air, nous, les témoins, je vous le demande!... Enfin, la question n'est pas là. En effet, le duel n'a pas eu lieu, mais la boîte de pistolets est restée ici.

Pauline semble hésiter.

CHARLEMAGNE DEUX. — Mais oui, Pauline...

CHARLEMAGNE UN. — ... Elle est encore dans l'armoire.

Pauline va à l'armoire, l'ouvre, hésite encore.

CHARLEMAGNE UN. — En bas...

CHARLEMAGNE DEUX. — ... et à gauche.

Pauline prend la boîte.

TOURNUS. — Et s'il n'y a personne de touché?

LE GÉNÉRAL. — On recommence.

TOURNUS. — Et s'ils sont touchés tous les deux?

LE GÉNÉRAL. — Impossible. Il n'y a qu'une seule cartouche.

TOURNUS. — Comment ça?

LE GÉNÉRAL. — C'est le duel à l'espagnole, un seul pistolet chargé. Les armes sont tirées au sort. *(Il ouvre la boîte.)* D'ailleurs, la cartouche est encore dedans.

PAULINE. — Non, c'est au-dessus de mes forces. Je sens que je pourrai pas résister, je me placerai entre les combattants. *(Lyrique :)* Cette cartouche sera pour moi.

Mme TOURNUS. — Et ça nous fera deux veufs d'un seul coup. Ça au moins, c'est intelligent. Allons! Pauline, ne sois pas ridicule.

LE GÉNÉRAL. — Et dépêchons-nous. Il faut battre le fer quand il est chaud. *(Il prend les pistolets et les cache derrière son dos. Puis, à Charlemagne Un:)* Quelle main?

CHARLEMAGNE UN. — La gauche.

LE GÉNÉRAL, *à Charlemagne Deux.* — Et toi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Je veux bien la droite.

LE GÉNÉRAL. — Parfait. *(Il leur remet les pistolets.)* La rencontre aura lieu dans le jardin.

Mme TOURNUS. — Oh! Général, j'aimerais mieux que les voisins n'entendent pas le coup de feu.

TOURNUS. — Ma femme a raison. Restons entre nous.

LE GÉNÉRAL. — Alors, on se battra ici, tout simplement...

Mme TOURNUS, *à Pauline.* — Seulement tu ferais bien de retirer ton vase de Chine.

LE GÉNÉRAL, *mesurant la distance à grandes enjambées.* — ... A douze pas, et à mon commandement. Tournus, vous me servirez de second témoin.

TOURNUS. — Non. Je refuse même d'assister au duel. Mon cœur...

PAULINE. — Epargnez papa, voyons!

LE GÉNÉRAL. — Alors, il n'y a rien de fait. Le directeur du combat doit toujours avoir le second témoin à sa droite. Le règlement est formel.

TOURNUS. — Pour une fois, oubliez le règlement, mon général. Nous n'avons qu'à les laisser seuls ensemble... et nous reviendrons tout à l'heure... quand tout sera fini...

LE GÉNÉRAL. — Après tout, pourquoi pas? On peut très bien diriger un combat à distance. Il y a d'ailleurs un précédent : le duc de Chabrignac, en 1902. Vous avez une sonnette?

PAULINE. — Oui.

LE GÉNÉRAL. — Ça suffira. *(Aux deux Charlemagne:)* Mes enfants, c'est bien simple, aussitôt que nous sommes sortis, vous visez. Et au coup de sonnette, vous tirez.

PAULINE. — Mais la suite, général, la suite... ce sera affreux... Tiens! je ne veux même pas y penser!

TOURNUS. — C'est ça, n'y pensons pas. *(S'en allant :)* Et au revoir, mon cher Henri...

Mme TOURNUS, *s'en allant aussi.* — Et bonne chance à vous deux.

Elle emporte le vase de Chine.

LE GÉNÉRAL. — Allons! Dépêchons-nous, j'ai un train à prendre. *(Aux deux Charlemagne:)* Alors, c'est bien compris? Au coup de sonnette!

Il sort.

PAULINE, *qui réprime ses sanglots.* — Adieu, Henri... Oh! je me connais... je suis sûre que c'est justement celui qui va disparaître que je vais regretter...

Elle sort. Les deux Charlemagne restent seuls en présence. Ils s'observent de biais, à douze pas, le pistolet en main et en silence, puis :

CHARLEMAGNE UN. — Je trouve qu'ils sont bien pressés. Ils vous mettent comme ça le pistolet en main, et débrouille-toi. On n'a même pas le temps de réfléchir. C'est à peine poli.

CHARLEMAGNE DEUX. — Mon vieux, je te le conseille une dernière fois, pose ton pistolet, fiche le camp par le jardin et ne reviens plus.

CHARLEMAGNE UN. — Mais jamais de la vie! Je me sens très bien dans cette maison, moi!

CHARLEMAGNE DEUX. — Alors, tâche d'avoir un peu de courage.

CHARLEMAGNE UN. — Toi aussi.

CHARLEMAGNE DEUX. — Moi?

CHARLEMAGNE UN. — Mais oui, toi! Moi, c'est inutile. Je suis sûr, mais là, absolument sûr, que la cartouche est là.

Il désigne son propre pistolet.

CHARLEMAGNE DEUX. — Tu as regardé?

CHARLEMAGNE UN. — Pas besoin de regarder. J'ai toujours eu de la chance. Forcément! je suis né un vendredi treize.

CHARLEMAGNE DEUX, *en riant.* — Et moi, alors?

CHARLEMAGNE UN. — Ah! c'est vrai, j'oubliais... nous ne sommes deux que depuis aujourd'hui. *(Inquiet :)* Mais alors... tu as autant de chance que moi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Exactement.

CHARLEMAGNE UN, *épouvanté.* — Alors ça change tout.

CHARLEMAGNE DEUX. — Tu t'énerves trop, mon vieux, tu as peur...

CHARLEMAGNE UN. — Moi? Jamais de la vie! Seulement, je ne supporte pas les jeux de hasard... J'aime y voir clair... Ecoute... Personne n'est là pour nous surveiller, on va en profiter, on va regarder chacun dans son pistolet pour savoir celui qui a la cartouche.

CHARLEMAGNE DEUX. — Si tu veux.

Tous les deux lèvent le bras droit et vérifient l'intérieur de leurs pistolets. Les bras retombent. Ils se regardent en silence, puis:

CHARLEMAGNE UN, *haletant.* — Salaud! *(Charlemagne Deux rit.)* Oui, c'est toi qui as la cartouche. *(On entend la sonnette du Général.)* Ah! celui-là, avec sa sonnette! *(Criant :)* Une minute, quoi! *(A Charlemagne Deux:)* On n'est pas à une minute près, tout de même!

CHARLEMAGNE DEUX. — Tu changes d'avis, hein? Tu voudrais bien déguerpir, maintenant? Te laisser glisser le long du mur, filer dans la rue de toutes les forces de tes jambes... Mais non, il est trop tard. Allons! Reste tranquille. Et regarde-moi. On doit tirer en se regardant.

CHARLEMAGNE UN. — Tire pas, mon vieux... je t'en supplie, tire pas... Ma gueule, regarde-la bien, c'est la tienne, voyons... C'est comme si tu allais tirer sur toi-même... Tu n'oseras pas, tu auras pitié... Mais oui, la preuve, c'est que tu es tout pâle.

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui... la vue d'un homme qui a la trouille, ça me rend verdâtre. Bouge pas. Laisse-moi la regarder, ma pauvre gueule... *(Un silence.)* Ainsi, c'est ça que j'ai j'ai été pendant les trente-deux ans de ma vie : ce trouillard que j'ai là, au bout de mon pistolet.

CHARLEMAGNE UN, *qui suffoque de peur.* — Tu as raison! Insulte-moi, mais ne tire pas!

CHARLEMAGNE DEUX. — Je veux d'abord te dire tes vérités.

CHARLEMAGNE UN. — Mes vérités sont les tiennes.

CHARLEMAGNE DEUX. — Justement, c'est la première fois que je me vois comme je suis... lamentable!

CHARLEMAGNE UN. — Lamentable? Tu peux parler... Si la cartouche était là *(Il désigne son propre pistolet.)* c'est toi qui ferais une drôle de gueule en ce moment.

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui, mais la cartouche est ici... et toute la trouille est passée chez toi... et je peux la voir... et je peux comprendre... enfin!

CHARLEMAGNE UN. — Comprendre quoi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Que si on a raté sa vie, c'est à cause de cette trouille-là.

CHARLEMAGNE UN. — On n'a pas raté sa vie, voyons! Au contraire, on a eu de la chance.

CHARLEMAGNE DEUX. — Toute la vie on l'a vécue comme un lapin tremblant au fond de son terrier. Et comme forcément il ne se passe rien dans le fond d'un terrier, on croit qu'on a eu de la chance. Drôle de chance!

CHARLEMAGNE UN. — On a été un excellent élève. Regarde les prix qu'on a eus... les lectures du dimanche...

Il désigne une petite bibliothèque pleine de beaux livres rouges.

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui, même le dimanche on se cachait derrière les livres. Si on avait pu se construire une forteresse de bouquins, on l'aurait fait. Un blockaus de bouquins, avec un petit périscope, pour regarder les passants sans être vu. Là, au moins, on aurait respiré. Ouf, quelle sécurité! Quelle délivrance!

CHARLEMAGNE UN. — On restait à la maison le dimanche parce qu'on manquait d'argent de poche, voilà tout.

CHARLEMAGNE DEUX. — Et pourquoi manquait-on d'argent de poche? *(Un silence.)* Allons! Réponds!

CHARLEMAGNE UN, *pitoyable.* — Parce que Rabadens nous le prenait le samedi, à la récréation de quatre heures.

CHARLEMAGNE DEUX. — *Nous* le prenait? Non! *Te* le prenait! Moi, j'étais au fond de toi, j'avais mal, je me révoltais, mais je ne disais rien... tu ne m'aurais pas écouté. Allez! Dis maintenant ce que faisait Rabadens... Mais si, mais si, dis-le à voix haute, je veux l'entendre.

CHARLEMAGNE UN, *menacé par le pistolet de Charlemagne Deux.* — Rabadens me poussait contre le mur du préau, il me menaçait à voix basse, et je lui donnais tous mes sous, un à un...

CHARLEMAGNE DEUX. — Une fois même, sans ison, comme ça, par cruauté, il a attrapé...

CHARLEMAGNE UN, *dans un cri.* — Non! ais-toi!

CHARLEMAGNE DEUX. — ... Il a attrapé une raignée...

CHARLEMAGNE UN, *l'interrompant.* — Tire onc! Mais ne dis rien! *(Criant :)* Sonnette! onnette!

CHARLEMAGNE DEUX. — ... Une araignée qui ourait sur le mur, il l'a roulée en boule et a forcé à la bouffer. Dis le contraire. Allez! se dire le contraire!

CHARLEMAGNE UN. — Tire si tu veux, mais e m'insulte pas!... *(Baissant la voix :)* En ut cas, ne parle plus de Rabadens. Il y a ingt ans qu'on ne l'a pas revu. Il habite rue euve, maintenant, et il ne sort plus jamais e chez lui qu'en automobile.

CHARLEMAGNE DEUX. — Rabadens! Mais mon auvre vieux, depuis vingt ans tu ne rencontres que Rabadens! Sous d'autres noms et d'autres figures, voilà tout! Des dizaines, des entaines de milliers de Rabadens! Tous les ours, partout, tu entends?

CHARLEMAGNE UN. — Mais puisque ça te aisait mal, pourquoi ne m'as tu rien dit endant ces vingt années là?

CHARLEMAGNE DEUX. — Je te méprisais au ond de toi en silence.

CHARLEMAGNE UN. — Et je ne m'en suis amais douté!

CHARLEMAGNE DEUX. — Mais si! Quelquefois a nuit tu te réveilles en sursaut. Tes insomies, c'est moi.

CHARLEMAGNE UN. — Je me rendors tout de uite.

CHARLEMAGNE DEUX. — Et tu as des cauchemars. Tu rêves que tu fais l'ascension du Mont-Blanc, à cheval sur un nuage... ou que u es l'empereur Napoléon, et que tous les passants qui t'ont marché sur les pieds sont genoux à Notre-Dame, pendant que le Pape st en train de te couronner.

CHARLEMAGNE UN. — Tous ces cauchemars...

CHARLEMAGNE DEUX. — ... C'est encore moi.

CHARLEMAGNE UN. — Mais qu'est-ce que c'est ue ça, des cauchemars? C'est de la fumée de ipe, c'est du vent, c'est rien... Et tu es fier de ien!

CHARLEMAGNE DEUX. — Qu'est-ce que tu eux, ta trouille m'empêche d'agir. Alors, je ne rattrape la nuit, comme je peux. *(Respirant.)* Ah! je suis bien content de pouvoir ne débarrasser de toi, enfin!

CHARLEMAGNE UN. — Et moi... j'ai beau claquer des dents, tellement j'ai peur, je suis oulagé à l'idée que je ne retrouverai plus amais ta sale gueule devant moi. *(Charlemagne Deux braque son pistolet.)* Tiens! en e moment tu te gonfles, tu es bouffi d'orgueil parce qu'on t'a donné un pistolet chargé avec a permission de t'en servir! Mais sais-tu à quoi u ressembles? A un coq. Oui, à un coq ridiule qui se pavane sur son fumier. De nous eux, le pauvre type au fond, ce n'est pas moi, 'est toi.

CHARLEMAGNE DEUX. — Voilà un mot que tu e rediras jamais.

Il vise, Charlemagne Un se met à trembler de peur à nouveau.

CHARLEMAGNE UN. — Non!... Une minute... 'ellement soif... On a bien le droit d'avoir oif, tout de même! *(Il prend la carafe et, d'une main tremblante, se verse un verre d'eau.)* Rien qu'un verre d'eau... *(Il boit, avec effort.)* Ah! ça fait du bien... *(S'apitoyant sur lui-même:)* Mon dernier verre d'eau!

CHARLEMAGNE DEUX. — Mais dis donc...

CHARLEMAGNE UN. — Quoi?

CHALEMAGNE DEUX. — C'est curieux... j'avais soif, moi aussi... Tu bois de l'eau et me voilà désaltéré. Allons! on va bien voir... Verse-toi encore un verre d'eau. *(Charlemagne Un obéit.)* Et maintenant, bois! *(Charlemagne Un boit.)*... Mais oui! Ça me désaltère!

CHARLEMAGNE UN. — Evidemment... Réfléchissons!... Puisqu'on est le même être divisé en deux, tout ce que je ressens, tu le ressens aussi.

CHARLEMAGNE DEUX. — Tu crois?

CHARLEMAGNE UN. — Tiens! Vérifions! Je bois encore...

C'est ce qu'il fait.

CHARLEMAGNE DEUX. — Non! Assez! Toute cette flotte que tu me fais avaler... c'est écœurant! Vivement un peu d'absinthe là-dessus...

Il se verse un verre d'absinthe. Il boit.

CHARLEMAGNE UN, *portant la main à sa gorge.* — C'est fort! Ça brûle un peu... mais ça n'est pas désagréable... On en reprend? *(Charlemagne Deux se verse un second verre d'absinthe.)* Non... pas désagréable du tout... Seulement, c'est bizarre... *(Il devient de plus en plus gai à mesure que Charlemagne Deux vide son verre.)* Voilà que les choses ont l'air de tourner, doucement, autour de moi... *(Riant :)* C'est toi qui vides les glass, et c'est moi qui ai le pompon!

Soudain on entend la sonnette qui s'agite avec fureur.

CHARLEMAGNE DEUX. — Tu entends? Il s'impatiente.

CHARLEMAGNE UN. — On se demande pourquoi! Son train est sûrement raté, maintenant.

CHARLEMAGNE DEUX. — Ça ne fait rien : on leur a promis. *(Il vise.)* Adieu, mon cher vieux. Tu me dégoûtes toujours autant, mais je te regretterai tout de même un peu...

CHARLEMAGNE UN. — Dis donc... tu oublies une chose.

CHARLEMAGNE DEUX. — Quoi?

CHARLEMAGNE UN. — Si je meurs...

CHARLEMAGNE DEUX, *sursautant.* — ... Tu crois que je mourrai, moi aussi? Allons donc!

CHARLEMAGNE UN. — En tout cas, tu passeras un sale moment. Tiens! Je me pince.

C'est ce qu'il fait.

CHARLEMAGNE DEUX, *sursautant.* — C'est vrai que ça fait mal.

CHARLEMAGNE UN. — Tu vois.

CHARLEMAGNE DEUX. — Mais... c'est très embêtant!

CHARLEMAGNE UN. — Dans un duel, oui. Mais dans la vie ça peut devenir un avantage. Ecoute-moi. Toi qui es ambitieux et violent, tu sortiras de cette maison, tu te lanceras dans le monde... Et moi, ici, grâce à toi, je connaîtrai enfin, minute par minute, toute cette vie que je n'ose pas vivre. Que dis-tu de cette solution?

CHARLEMAGNE DEUX. — Je vois bien les avantages que tu peux en tirer. Mais je ne vois pas les miens.

CHARLEMAGNE UN. — Ecoute... puisque je suis plus intelligent que toi... *(Se reprenant :)* Ne te fâche pas! C'est naturel, les vaniteux

sont toujours plus bêtes que les trouillards... Je pourrai te donner des conseils à distance. Oui, d'ici, les pieds dans mes pantoufles, la tête bien au calme, je communiquerai avec toi, je te guiderai, je te téléguiderai... Tu seras ma force, je serai ta prudence... C'est un système merveilleux, qu'en dis-tu?...

Charlemagne Deux hésite, se verse un verre d'absinthe, puis le boit, perplexe.

CHARLEMAGNE UN. — Alors, c'est oui?... c'est oui?

CHARLEMAGNE DEUX, *finissant son verre.* — C'est oui. (*Il offre un verre à Charlemagne Un.*) On trinque à la réussite du nouveau système?

CHARLEMAGNE UN, *qui vacille légèrement.* — Pas la peine... Quand tu as bu, j'ai bu... Oui, ça recommence... ça tourne... ça tourne... ça y est! *(Triomphant :)* Me v'là sur les chevaux de bois!... Et en musique!

Il fait semblant de tourner la manivelle d'un limonaire, tout en fredonnant l'air de " Elle avait une jambe de bois ".

La porte s'ouvre. Le Général paraît, suivi de M. et Mme Tournus.

LE GÉNÉRAL, *furieux.* — Alors quoi? On n'entend plus la sonnette?

CHARLEMAGNE UN. — Non.

LE GÉNÉRAL. — Décidément, il suffit que je dirige un combat pour que les combattants se réconcilient. On dirait qu'ils le font exprès. (*Elevant la voix:*) Alors, vous ne voulez pas vous battre?

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Nous ne voulons pas!

PAULINE, *dans un cri.* — Vous avez raison!

Mme TOURNUS, *indignée.* — Pauline!

PAULINE. — Bien sûr, j'ai un mari de trop et je suis la première à le reconnaître. Mais qu'est-ce que tu veux, je commence à m'y habituer. Tiens, Jacqueline, quand elle a eu ses deux jumeaux, sur le moment elle était furieuse, mais une heure après, elle ne pouvait plus s'en passer.

Mme TOURNUS. — Oui, je te reconnais bien là. Au lieu d'une victime, tu voudrais en avoir deux.

LE GÉNÉRAL. — Non, mes lascars, vous allez vous placer à douze pas l'un de l'autre et on recommence. Je ne sortirai pas d'ici avant que la question ne soit réglée.

TOURNUS. — Allons, Henri, soyez courageux! Un mauvais moment est si vite passé.

CHARLEMAGNE DEUX, *souriant.* — Vous croyez?

Il joue avec son pistolet de façon à en diriger le canon, comme par hasard vers Tournus.

TOURNUS, *inquiet.* — Mais... faites attention, voyons!

Et chaque fois que Charlemagne Deux dirige le pistolet vers lui, il fait un petit saut de côté.

LE GÉNÉRAL, *intervenant, avec autorité.* — C'est bien simple. Je vais compter jusqu'à trois. Un...

Charlemagne Deux prend maintenant le Général dans sa ligne de mire.

CHARLEMAGNE DEUX, *au Général, avec sollicitude.* — Parrain... vous allez rater votre train...

Le général, à son tour, fait des petits sauts de côté. Mais il essaye de plastronner en même temps.

LE GÉNÉRAL. — Deux... et...

CHARLEMAGNE DEUX, *redoublant de sollicitude.* — Parrain!

LE GÉNÉRAL. — Bon. Puisque tu insistes, je vais prendre le train. *(Allant vers la porte :)* Mais qu'on ne me demande plus jamais de revenir ici. Plus jamais!

Il sort.

CHARLEMAGNE DEUX, *à Tournus qu'il reprend dans sa ligne de mire.* — Beau-père...

TOURNUS, *se tournant vers sa femme.* — Viens donc! Tu vois bien qu'il est un peu nerveux, voyons!

Il sort.

Mme TOURNUS. — Deux maris! Pauline, tu n'as pas honte?

PAULINE. — Non maman.

Mme TOURNUS, *sur le pas de la porte.* — Je ne savais pas que j'avais mis au monde une Messaline! Pauline, regarde-moi bien : tu as vu ta mère pour la dernière fois.

Elle sort.

PAULINE. — Que veux-tu! Les parents ne comprendront jamais leurs enfants. Un abîme les sépare.

LES DEUX CHARLEMAGNE, *ensemble.* — Et toi, Pauline, tu nous en veux toujours?

PAULINE, *aux deux Charlemagne.* — Non, j'en ai pris mon parti. *(Avec un geste vers Charlemagne Deux :)* ... Seulement, tu seras très gentil.

CHARLEMAGNE DEUX. — Lui, mais pas moi.

PAULINE, — Et... Pourquoi pas toi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Parce que je m'en vais.

PAULINE. — Pour acheter des cigarettes, comme d'habitude?

CHARLEMAGNE DEUX. — Non, pour toujours.

PAULINE. — Quoi?

CHARLEMAGNE DEUX. — Enfin... pour très longtemps... Pauline, tu as l'air de me regretter?

PAULINE. — Oui et non, je ne sais plus. Dans la vie, dès qu'on s'habitue à une chose, il faut tout de suite se deshabituer, c'est fatiguant... En tout cas, tu aurais pu me le dire plus tôt. Ils ne demandaient que ça, eux, que l'un de vous deux s'en aille!

CHARLEMAGNE UN. — Seulement, il ne part pas, lui, pour raser les murs et dormir sous les ponts... il part au contraire...

CHARLEMAGNE DEUX, *achevant.* — ... Pour que tout le monde me voie et m'admire! Pour commander! Pour m'imposer! Pour vivre, quoi!

PAULINE. — Tu es fou! Alors, ici, tu ne vis pas?

CHARLEMAGNE DEUX. — Non.

PAULINE. — Merci quand même.

CHARLEMAGNE UN. — Ne te fâche pas, moi, je reste. Je n'aime pas m'imposer aux autres.

PAULINE. — Oh! ça non... tu t'es spécialisé dans la vie conjugale.

CHARLEMAGNE DEUX. — Adieu, Pauline, ... ou au revoir... je ne sais pas très bien encore...

PAULINE. — Où vas-tu dîner? Tu n'as pas d'argent.

CHARLEMAGNE DEUX. — Sois tranquille, j'en trouverai.

Il va jusqu'à la porte.

PAULINE. — Si tu passes cette porte, c'est ni entre nous, je te préviens.

CHARLEMAGNE DEUX. — Comme tu voudras.

Les Deux Charlemagne échangent de loin un salut jovial, puis Charlemagne Deux s'en va.

PAULINE, *avec un soupir.* — On a bien rai- on de dire que ce sont toujours les meilleurs ui s'en vont.

CHARLEMAGNE UN. — Qui s'en vont? Pas en- ièrement. Je suis là.

PAULINE. — Si on peut dire. (*Avec un sou- ir :*) Enfin... Travaille donc à ton discours, 'est encore ce que tu as de mieux à faire. *Elle va chercher des papiers dans la chambre u fond et elle les pose devant Charlemagne n.*) Tiens! (*Sévèrement:*) Et tâche d'avoir fini vant le dîner!

Elle va et vient, rangeant les verres, la bouteille, la carafe, et remettant les chaises à l'alignement, tandis qu'il se met à écrire docilement.

CHARLEMAGNE UN, *parlant à mi-voix son dis- ours pendant qu'il écrit.* — « C'est pour- uoi, mes enfants, en ce premier jour de vacan- es, à l'heure où vous allez vous éparpiller au oleil comme un essaim de joyeux papillons, e vous conseillerais de ne garder de vos heu- es de classe ou de récréation, que le miel des ouvenirs aimables, et de méditer la douce et ublime parole de Marc-Aurèle : " L'oubli des njures est le commencement de la vertu ". » *Pendant qu'il écrit, elle a continué à ranger a pièce, sans l'écouter, et tout en rangeant a disparu dans le fond. Il s'interrompt d'écrire t lève la tête.*) Et dire qu'en ce moment, je uis en train de remonter fièrement l'avenue de a gare, en bousculant tous les passants. (*Inter- ellant Charlemagne Deux, comme s'il le voyait u loin:*) Tu peux y aller, mon vieux. Moi, d'ici, e surveille les opérations... Si tu en fais trop, e te le dirai... Tiens, le gros qui arrive à ta auche... tu le reconnais?... C'est celui qui epousse tout le monde à grands coups d'épaule ous les samedis soir dans le train de ban- ieue... et qui s'empare toujours de la seule lace libre... Allez, vas-y, fonce droit sur lui! Marche-lui sur les pieds! Là... Encore une ois!... Et il s'excuse, naturellement!... C'est très ien... Mais puisque je te dis que c'est très ien... Tiens! Je te donne 8 sur 10... D'ailleurs, 'est bien simple... je prends le carnet... tu sais ù j'ai noté tous les salauds qui m'ont marché ur les pieds. (*C'est ce qu'il fait.*) ... et je raye éjà le gros du train de banlieue. (*Il le raye ageusement, puis tourne les pages, et s'arrête la première.*) Et maintenant, prends la pre- ière rue à droite... Oh! bien sûr, je l'évite 'habitude, mais puisque je te dis de la pren- re aujourd'hui... Dépêche-toi... Mais dépêche- oi donc! Tu vas le rater... Sa voiture vient ustement de s'arrêter devant sa porte. Son hauffeur lui ouvre la portière, sa casquette la main.. et il descend... (*Jouant ce que doit ire Charlemagne Deux.*) « Tiens, Ça fait vingt ns qu'on ne s'est pas vus... Bonjour, Raba- ens! » (*Il serre une main imaginaire.*) Quand e pense que j'ai en ce moment sa main spon- ieuse dans ma main, ça me dégoûte! (*Se eprenant:*) Mais ça ne fait rien! Fais lui ton eilleur sourire... Mais si, mais si... tu as quel- ue chose à lui demander, tu sais bien... Mais... as dans la rue... Non! Vous serez mieux chez ui... L'antichambre de Rabadens! (*Il siffle avec admiration.*) ... Le bureau de Rabadens... (*Même jeu.*) il y a deux gros fauteuils de cuir blanc... mais... il ne t'offre même pas de t'as- seoir... Il prend un cigare, l'allume et referme la boîte. Tu me diras que les cigares te font mal à la tête, mais il n'est pas forcé de le savoir... L'intention aurait suffi. Il a tout de même fallu un peu d'attendrissement... Oui, nous voilà tous les deux devant une grande photo accrochée au mur... Je la reconnais... j'ai la même depuis vingt ans. (*Il la regarde. En effet, il y a une photo accrochée au mur... un groupe d'élèves dans une cour d'école.*) ... Toute la classe de sixième... Et Rabadens se contemple lui-même d'un œil humide... il s'étrangle d'émotion... il est ignoble... C'est le moment, vas-y... Dis-lui que tu as des ennuis d'argent... On verra bien ce qu'il répondra... Ça y est! Il souffle comme un phoque tellement il se sent flatté... De l'argent? Faut-il que tu en aies besoin pour lui en demander... Et faut-il qu'il soit riche pour que tu aies pensé à lui!... Mais il refuse, bien entendu... Il est même si content de refuser qu'il en bave sur son gilet en te regardant... Regarde-le bien, toi aussi... Dans deux minutes, il changera de figure... Pour commencer, laisse- toi tomber mollement dans un des deux fau- teuils de cuir blanc... Mais si, mais si... comme chez toi... Là... Et maintenant, étends le bras... ouvre ta boîte à cigares... prends-en un... fais- le craquer à ton oreille... non! Un autre... Bon!... celui-là peut aller... tu l'allumes... et tu redemandes de l'argent en faisant des ronds de fumée... Il refuse encore, mais il est inquiet... Allons... Mais si, mais si... fais ce que je te dis, voyons!... tu tires ton pistolet... tu joues avec... (*Il fait sauter en l'air un pistolet ima- ginaire.*) ... et en même temps, tu allonges tes pieds sur la table... Tu as même des souliers sales, c'est parfait. Neuf sur dix!... Et tu attends... Il est immobile... Silence... On enten- drait pisser une fourmi... (*Avec violence:*) « Alors, tu l'ouvres ton coffre, oui ou non? » Le salaud, il tremble!... Il se lève, il va au cof- fre... tourne un bouton... un bouton... un bou- ton... il y en a six... La porte s'ouvre... Il y a des liasses de billets de mille, les unes sur les autres... Il en prend... haut comme ça... (*Il fait le geste.*) ... Sa main tremble... Il revient à la table... Il te demande si c'est assez... (*Criant:*) Une minute! je vais te dire combien il nous doit... (*Il consulte son carnet.*) Heureusement que j'ai tout noté! (*Faisant à mi-voix et rapide- ment l'addition.*) ... Vingt francs... trois francs... dix francs... Il nous doit.. deux cent quatre- vingt douze francs!.. (*Un temps, puis avec bonheur :*) Rabadens a compris... enfin! Et il perd la tête, il ne sait plus ce qu'il fait... il laisse tomber des paquets de mille par terre... Il se met à quatre pattes pour les ramasser... Ah! tu as raison. Il n'est pas joli à voir... (*Criant:*) Dis-donc, Henri, tu as vu... sous le bureau, là, dans le coin, il y a une toile d'arai- gnée...? (*Respirant :*) Penche-toi... mais si, pen- che-toi... et attrape donc l'araignée... Ça y est... tu la tiens... (*Interpellant Rabadens:*) Allons, Rabadens, soulève ton museau!... Ouvre la bou- che!... Ouvre les yeux!... Tu boufferas l'arai- gnée les yeux ouverts... (*Joyeux :*) C'est fait! Il l'a bouffée!... Et maintenant, rentre ton argent, Rabadens... oui, rentre tes sous... et digère bien ton araignée... Tu mettras une vie entière à la digérer cette araignée-là! (*Triomphant :*) La mienne, c'est fini... maintenant, je ne l'ai jamais bouffée!

PAULINE, *entrant et entendant les derniers mots.* — Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire d'araignée?

CHARLEMAGNE UN. — C'est un vieux compte que je viens de régler. Oui, j'ai ouvert aujourd'hui un vieux livre de comptes.

PAULINE. — Toi?

CHARLEMAGNE UN. — Moi?... Enfin, lui... D'ailleurs, c'est la même chose puisque nous communiquons... puisque là où il se trouve, je me trouve... puisque je vois par ses yeux... puisque mes idées bourdonnent dans ma tête... puisque tout ce que je veux, il l'accomplit!

PAULINE. — Tu devrais lui demander de revenir.

CHARLEMAGNE UN. — Pas encore. J'ai encore des comptes à régler. (*Il prend son carnet, le consulte, s'arrête à une autre page et s'adressant de loin à Charlemagne Deux:*) ... Oui... Remonte la rue... prends à droite... arrête-toi... (*A Pauline:*) Je suis devant le portail de Mme Barraquin.

PAULINE. — Celle qui a ses deux fils dans ta classe et qui te doit trois mois de leçons particulières?

CHARLEMAGNE UN. — Oui. Eh bien! Je traverse le jardin et je sonne à la porte.

PAULINE. — Elle a sûrement du monde, elle ne daignera pas te recevoir. (*Méprisante :*) Ça se croit sortie de la cuisse de Jupiter parce que ça couche avec des ministres. Moi, d'abord, je ne la salue plus. Alors, on t'ouvre?

CHARLEMAGNE UN. — Non. Je sonne... je resonne... (*Regard méprisant de Pauline.*) Mais je ne me laisse pas faire, tu sais!... Il y a une fenêtre ouverte... Je grimpe... un rétablissement... Hop! ça y est...

PAULINE. — En voilà un genre!

CHARLEMAGNE UN. — Oh!... Elle est là, toute seule, allongée sur un divan, en pyjama.

PAULINE, *indignée.* — En pyjama! Henri, sors tout de suite.

CHARLEMAGNE UN. — Elle tourne la tête... (*Avantageux:*) Mais oui, c'est moi... je passais... et j'ai eu envie de vous dire bonjour... (*Galant:*) Il est bien dommage que vous habitiez au rez-de-chaussée, j'aurais apporté une échelle de soie... mais oui, mais oui... et maintenant, laissez-moi me mettre à vos pieds... Vous éclatez de rire... j'en étais sûr! (*Sur un autre ton :*) Avouez que vous aussi vous me preniez pour un petit professeur de rien du tout... Eh bien! Ecoutez-moi, Rolande...

PAULINE. — Elle s'appelle Rolande?

CHARLEMAGNE UN. — Oui. (*Reprenant :*) ...je ne suis pas celui que vous croyez, celui que tout le monde croit. Des raisons impérieuses m'ont contraint depuis des années, et pour ainsi dire depuis ma naissance, à me dissimuler sous l'enveloppe d'un autre. Mais aujourd'hui mon heure est venue. Je brise l'enveloppe et je redeviens moi-même.

PAULINE. — Tu es fou?

CHARLEMAGNE UN. — Complètement fou. C'est ce qu'elle me dit. Elle veut courir à la porte, mais je la tiens, et solidement... Depuis que j'ai fait bouffer une araignée à Rabadens, je me sens invincible. Elle peut appeler... D'ailleurs, il n'y a personne.

PAULINE. — Tu vas finir au bagne, toi.

CHARLEMAGNE UN. — Peut-être, mais j'aurais tenu dans mes bras la belle madame Barraquin. Allons! Rolande, veux-tu que je te flanque une raclée, ou que je te fasse l'amour? A toi de choisir... Les deux solutions me plaisent également. (*Un temps, puis plus doucement:*) Ah! Rolande...

PAULINE. — Quoi?

CHARLEMAGNE UN. — Elle résiste de moins en moins.

PAULINE. — Je t'ordonne de sortir... tu entends?

CHARLEMAGNE UN. — Trop tard. Elle se laisse tomber sur le divan.

PAULINE. — Henri, si tu me trompes, je m'enferme dans la cuisine et j'ouvre le gaz.

CHARLEMAGNE UN. — Ah! toi, fiche-moi la paix... (*Reprenant :*) Ça y est... Je suis allongé à côté d'elle... (*Avec une rage grandissante:*) Rolande... Rolande... Rolande!

PAULINE. — Je ne savais pas que j'avais épousé une brute.

CHARLEMAGNE UN. — Et moi je ne savais pas que je faisais si bien l'amour.

PAULINE. — Tu n'as pas honte?

CHARLEMAGNE UN. — De quoi? Don Juan avait-il honte d'être Don Juan?

PAULINE. — Ça ne fait rien, c'est horrible, ce qui nous arrive là... Toi qui ne m'as jamais trompée!

CHARLEMAGNE UN. — Justement c'était ça l'erreur. Pauline, puisque tu n'as jamais eu d'amant...

PAULINE, *indignée.* — Oh!...

CHARLEMAGNE, *achevant.* — ...il était temps que j'aie une maîtresse!

PAULINE. — Seulement tu vas t'attacher à cette femme.

CHARLEMAGNE UN. — Mais non, mais non...

PAULINE. — Elle est bien faite, au moins?

CHARLEMAGNE UN, *avec extase.* — Ah! si tu savais...

PAULINE, *rassurée.* — J'aime tout de même mieux ça... (*Soudain inquiète:*) Mieux faite que moi?

CHARLEMAGNE UN. — Mais non.

PAULINE. — Bien sûr?

CHARLEMAGNE UN, *la regardant et avec sincérité.* — Puisque je te le dis.

PAULINE, *coquette.* — Ça ne fait rien. En ce moment, tu dois faire des comparaisons.

CHARLEMAGNE UN. — Oui, peut-être.. mais tu n'y perds rien. C'est curieux comme on a envie de toutes les femmes dès qu'on en tient une dans ses bras... (*Avec reproche:*) Rolande... Voyons! Rolande...

PAULINE. — Quoi?

CHARLEMAGNE UN. — Elle me demande si je la méprise, maintenant!

PAULINE. — Elle fait bien des manières, celle-là.

CHARLEMAGNE UN. — Rolande... ma Rolande chérie...

PAULINE, *agacée.* — N'exagère pas...

CHARLEMAGNE UN. — Rolande... Elle me chatouille.. (*Sursaut.*) Je n'aime pas qu'on me chatouille. (*A la Rolande qu'on ne voit pas:*) Non... non... pas tout de suite...

PAULINE. — Qu'est-ce qu'elle te demande?

CHARLEMAGNE UN, *soudain discret.* — Rien. (*D'un air gêné:*) Non, non, rien... je t'assure.

PAULINE, *qui a compris.* — Et dire qu'elle prend toujours ses grands airs dans la rue! (*Elle observe Charlemagne Un avec inquiétude.*) Pourquoi ne dis-tu rien? Qu'est-ce qui se passe, maintenant?

CHARLEMAGNE UN, *élégiaque.* — Elle a posé sa tête sur mon épaule.

PAULINE. — Ça y est! Du sentiment! C'est une liaison qui commence.

CHARLEMAGNE UN. — Mais non! C'est une

passade... Ça amuse et ça ne dure pas! Tiens!... j'ai déjà envie de m'en aller.

PAULINE. — Ce que vous êtes cruels, vous, les hommes!

CHARLEMAGNE UN. — D'ailleurs je dresse l'oreille... j'entends des cris...

PAULINE. — Des cris?

CHARLEMAGNE UN. — Oui, on appelle au secours pas loin de chez elle... Les cris viennent du bord de Seine...

PAULINE. — Tu ne vas pas faire de bêtises, au moins?

CHARLEMAGNE UN. — Me voici sur la berge. Je fends la foule et je vois là-bas un enfant qui se noie... je retire ma veste...

Grand geste.

PAULINE, *effrayée.* — Attention! Tu nages si mal!

CHARLEMAGNE UN. — Tu me l'as répété si souvent que j'ai fini par le croire... Mais tu vois... Je nage très bien... Seulement, c'est froid... et il y a du courant... il y a même beaucoup de courant... Un courant effroyable... (*Il ferme les yeux:*) Pauline, dis-moi adieu!

PAULINE. — Après t'être noyé dans l'orgie, tu te noies dans la Seine. Ah! ça ne te réussit pas de me quitter.

CHARLEMAGNE UN, *reprenant confiance.* — Au contraire! L'amant de la belle Rolande se sent plus fort que tous les courants du monde... Et ça y est, je tiens l'enfant par la peau du cou, comme un petit chien, je fais demi-tour... et je rejoins la rive... On me tend des mains... Nous sommes sauvés! Le père de l'enfant vient d'arriver... Il descend de sa voiture... Il étreint son enfant tandis que la foule m'acclame... et que je me rhabille modestement... Mais non, mais non, mes amis, je n'ai aucun mérite... j'ai pris mon bain, voilà tout...

PAULINE. — Que c'est beau! Mon chéri... à partir d'aujourd'hui, tu as tous les droits... Tiens! Je te permets même de me tromper avec Rolande... mais pas trop souvent...

CHARLEMAGNE UN. — Le samedi après-midi. Mais voici le père qui s'avance vers moi. Il me serre dans ses bras, il pleure de joie... de grosses larmes chaudes qui me mouillent les joues... Il tire son portefeuille et me tend sa carte... c'est le directeur de la Compagnie générale de Rio-de-Janeiro. Il veut maintenant me signer un chèque... Cent mille francs... Deux cent mille francs... L'émotion lui donne le hoquet... Alors, il ne s'arrête plus... Cinq cent mille... Un million...

PAULINE. — Un million!

CHARLEMAGNE UN. — Et je refuse.

PAULINE. — Tu es fou! Tu n'as pas le sou!

CHARLEMAGNE UN. — Ça ne fait rien! Je ne me suis jamais senti plus riche... je me retrouve... je me dépasse... j'ai le vertige... je vais tomber...

PAULINE, *se précipitant et l'aidant à s'asseoir.* — Assieds-toi. Après un effort pareil, tu dois avoir faim... (*Allant prendre un sandwich sur une assiette.*) ... Tiens! Ton sandwich de demain matin.

Elle va le donner à Charlemagne Un, mais à ce moment Charlemagne Deux entre en coup de vent et prend le sandwich au passage.

CHARLEMAGNE DEUX. — Merci. (*Se ravisant.*) Non... la moitié seulement. (*Il le casse en deux.*) Il y a droit, lui aussi... il a eu le mêmes émotions que moi, exactement...

Et il tend la moitié du sandwich à Charlemagne Un qui le prend.

CHARLEMAGNE UN. — Merci, mon vieux... Je ne savais pas que j'étais si courageux! (*Mangeant à belles dents:*) Ah! mes enfants... quelle existence!

CHARLEMAGNE DEUX. — Et ça ne fait que commencer.

PAULINE. — Vous allez me faire attraper une maladie de cœur, tous les deux! (*On entend un murmure au loin.*) Mais qu'est-ce qui se passe?

CHARLEMAGNE DEUX. — C'est la foule qui ne veut plus me quitter. (*A la foule :*) Mais non! Mais non! Mes amis, j'ai pris un bon bain, voilà tout!

La rumeur grandit, puis s'apaise. Il s'éloigne de la porte et se remet à manger. La rumeur reprend.

CHARLEMAGNE UN, *qui a fini son demi-sandwich.* — Ils te réclament encore.

CHARLEMAGNE DEUX, *qui s'est remis à manger et qui a la bouche pleine.* — Remplace-moi, voyons!

A son tour Charlemagne Un va à la porte et salue, avec une joie débordante.

PAULINE. — Tu salues trop... Le sauveteur, c'est lui!

Charlemagne Un, tout penaud, s'arrête de saluer.

CHARLEMAGNE DEUX. — Pardon, c'est lui et moi. (*Ainsi encouragé, Charlemagne Un se remet à agiter le bras avec frénésie.*) Oui, mon vieux, si je me suis soudain senti bon nageur, c'est parce que, tout en me débattant contre le courant, je me trouvais en même temps ici, dans le calme de cette maison, c'est parce que j'avais l'esprit tranquille, grâce à toi... Sans toi, je n'aurais rien fait aujourd'hui. Pour réussir, il faut devenir double.

PAULINE. — La preuve! (*Un temps.*) Seulement, tout le monde ne peut pas faire comme vous, et se diviser en deux!

CHARLEMAGNE UN. — Mais si, chacun peut faire comme nous, à sa façon... et sans même que les autres s'en aperçoivent.

CHARLEMAGNE DEUX. — On décide d'être en même temps le fou et le sage.

CHARLEMAGNE UN, *supérieur.* — ... l'un dirigeant l'autre, bien entendu...

CHARLEMAGNE DEUX. — ... et l'on peut devenir un des maîtres du monde!

CHARLEMAGNE UN. — N'exagérons rien!

CHARLEMAGNE DEUX. — Nos grandes aventures commencent ce soir... (*A Pauline, en lui montrant Charlemagne Un:*) Le petit bourgeois restera ici, bien au chaud...

PAULINE, *dans un élan, avec regret.* — Et toi, tu repars déjà?

CHARLEMAGNE DEUX. — Oui.

PAULINE. — Où t'en vas-tu?

CHARLEMAGNE DEUX. — Au Brésil. Je viens d'obliger un homme qui dispose d'un territoire grand comme la France, et d'une flotte de cent cinquante navires. Il me donne carte blanche.

CHARLEMAGNE UN. — Tu vois que nous avons bien fait de refuser le chèque.

PAULINE. — Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça? Moi aussi, maintenant, j'ai soif de grandes aventures. (*A Charlemagne Un, lui montrant Charlemagne Deux :*) Et d'abord, pourquoi est-il revenu, si c'est pour repartir tout de suite?

CHARLEMAGNE UN. — Parce que j'ai un compte à régler ici. Et qu'il va le régler à ma place, avant de partir.

PAULINE. — Un compte à régler? Avec qui?

CHARLEMAGNE DEUX. — Avec toi.

CHARLEMAGNE UN, *brandissant le carnet,* — Oui... tu as ton chapitre dans ce carnet... mais en langage chiffré, bien entendu. (*A Charlemagne Deux:*) Allez! Lis!

CHARLEMAGNE DEUX, *prenant le carnet.* — Tu me dois les cinq années d'existence dont tu m'as privé.

PAULINE, *sursautant.* — Quoi?

CHARLEMAGNE DEUX, *continuant à lire.* — Cinq fois trois cent soixante cinq jours, que j'ai perdus à côté d'une petite bourgeoise au cœur minuscule et aux préoccupations d'insecte...

PAULINE, *indignée.* — C'est de moi que tu parles?

CHARLEMAGNE DEUX. — C'est de toi.

PAULINE. — Eh bien! Tu regretteras tes paroles. Tiens!

Elle le gifle.

CHARLEMAGNE UN, *avec calme.* — Et toi tu regretteras ta gifle.

Echange de regards entre les deux Charlemagne.

CHARLEMAGNE DEUX, *à Pauline,* — Viens ici!... Allons, viens!... Et plus vite que ça!

Il la saisit, l'installe de force sur ses genoux et lui administre une correction.

PAULINE. — Une brute! Tu es une brute! Au secours!

CHARLEMAGNE DEUX. — Voilà pour les mille huit cent vingt-cinq jours que j'ai passés ici, dans cette prison...

PAULINE. — Vous vous mettez à deux contre une femme! Vous n'avez pas honte!

CHARLEMAGNE DEUX. — Tu t'es bien mis à cinq, à dix, à quinze contre moi... Tiens! Voilà pour la Pauline hargneuse du matin... pour la Pauline triomphante des repas brûlés... et pour la Pauline du soir, celle qui a toujours la migraine...

PAULINE. — Au secours! Au secours!

Charlemagne Un se met à genoux devant Pauline, tandis que Charlemagne Deux continue à la battre consciencieusement.

CHARLEMAGNE UN. — Pauline... je te demande pardon... j'en avais trop sur le cœur... Mais il faut que je te dise aussi que, malgré tout, je n'ai jamais cessé de t'aimer... de t'adorer... pendant cinq ans...

CHARLEMAGNE DEUX. — Et maintenant que ce compte-là est réglé, je m'en vais. (*Il lache Pauline.*)

PAULINE, *hurlant.* — Je vous déteste l'un et l'autre... et je me vengerai sur tous les deux... Je ne sais pas encore comment, mais je me vengerai.

Elle sort par la porte du fond. Il n'y a plus en scène que les deux Charlemagne.

CHARLEMAGNE UN. — Tu ne peux tout de même pas t'en aller si vite... Il y a encore des noms sur le carnet...

CHARLEMAGNE DEUX. — Allons! Allons! Voyons grand! Je te demande une amnistie générale pour les autres. Accordé?

CHARLEMAGNE UN. — Accordé. Bon voyage, mon vieux.

Charlemagne Deux va s'en aller, mais la porte du fond s'ouvre sur Pauline — ou plutôt sur deux Pauline identiques.

LES DEUX PAULINE, *ensemble.* — Et moi aussi... j'ai attrapé la maladie.

RIDEAU

Le Général Pauline Tournus Mme Tournus

Les deux Charlemagne Pauline

1 TOURNUS. — *Pauline, réponds-nous!* (Le Système « 2 »)

2 PAULINE. — *Si tu avais une âme, tu n'aurais pas besoin d'avoir deux corps.* (Le Système « 2 »)

3 LE DOCTEUR. — *Le pouls, maintenant.* (Le Système « 2 »)

4 CHARLEMAGNE UN. — *Tire, mais tais-toi!* (Le Système « 2 »)

5 LES DEUX PAULINE. — *Et moi aussi, j'ai attrapé la maladie.* (Le Système « 2 »)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Le Docteur
Les deux Charlemagne

Les deux Charlemagne

Charlemagne Les deux Pauline Charlemagne

"ZAMORE" et "LE SYSTEME DEUX"

DEVANT LA CRITIQUE

On n'échappe pas à son destin. *Zamore*, que je revois pour la troisième fois, n'est pas seulement une variation brillante sur ce truisme. Ce drame comique (Georges Neveux ne craint pas les mélanges de tons) est aussi un jeu théâtral fort exitant pour l'esprit. De la famille de *Maria*, d'Obey, cette *Maria* qui connut, il y a quelque dix ans, un sort injuste, comme *Zamore* à l'Atelier, il y a deux ans, malgré le décor très réussi et la mise en scène de Barsacq. Henri Soubeyran avait repris, l'été dernier, la pièce au festival de Vaison-la-Romaine, dont il est le créateur. Voici le troisième avatar de *Zamore*. Excellente épreuve pour une pièce. Certes, on ne renouvelle pas à la demande ces miracles exceptionnels que sont les spectacles des festivals. *Zamore* comme Antée, tirait alors sa force neuve du sol de cette Provence secrète qui inspira précisément l'auteur.

Telle quelle la pièce de Georges Neveux demeure ce qu'elle est profondément : un conte de Marcel Aymé porté à la scène par Pirandello. Et puis, non! c'est une pièce de Georges Neveux. Pourquoi lui chercher de vagues cousinages? Cette signature se suffit à elle-même, n'est-ce pas?

Georges LERMINIER,
dans *le Parisien libéré*.

GEORGES NEVEUX a tenu, une fois de plus, à nous prouver qu'il était l'un des meilleurs auteurs dramatiques de notre temps. Qu'il en soit remercié! Nous savions bien, pour avoir travaillé avec Neveux critique dramatique, que Neveux auteur ne se contenterait jamais de recettes et qu'il n'avait jamais non plus perdu, d'une période surréalisante, le goût de ce mythe du double qui fait le succès de *le Système Deux* après avoir été, dans *Thésée*, l'un des éléments capitaux. Mais ce que nous avions peut-être oublié c'est le brio du dialogue, ce feu d'artifice des mots fusant comme pétards du quatorze juillet dans un brouhaha plein de vie.

Pour nous le rappeler la Gaîté - Montparnasse donne donc depuis hier deux pièces de Neveux. *Zamore* qui fut créée à l'Atelier dans la saison 1953-1954, et *Le Système Deux*. De *Zamore* nous ne dirons rien puisque la critique en fut faite en son temps. Au festival de Vaison-la-Romaine, où elle paraissait née du cadre même, elle semblait peut-être moins ajustée, moins ciselée, moins merveilleusement finie que sur le plateau. Ici elle est un bijou d'horlogerie et les patients travaux de la compagnie du Théâtre Comique de Henry Soubeyran y sont bien pour quelque chose, comme le jeu précis de Jacques Morel, de Madeleine Sylvain et Brigitte Auber. Peut-être que parfois cette anxiété et cette tension latente qui font l'âme de *Zamore* nous semblent difficilement respirables, mais c'est bien le but poursuivi par l'auteur de nous inquiéter.

Le Système Deux est, par contre, étourdissant d'animation, on passe de l'omnibus très digne à l'express en folie par la vertu d'une charmante femme, Mme Charlemagne, qui se voit munie brusquement de deux maris : un Henri, celui de tous les jours, un peu terne, et son double, cavaleur, cavalcadant, tartarinant, cocasse et farfelu. Henri l'aventureux va quitter la maison. Henri le doux va raconter ses aventures en s'échauffant. N'y pourront rien le parrain général, les beaux-parents, le monde et dans l'âme de Mme Charlemagne naît un solide désir de profiter des deux Henri qu'on lui envoie. C'est tout comme ossature mais le reste ne peut se raconter; il faut Jacques Morel dont le double est René Clermont, Brigitte Auber et Sophie Laurence pour le dire sur le plateau.

Jean BOURET,
dans *Franc-Tireur*.

J'AVAIS dit grand bien, il y a deux ans, lors de sa création, à l'Atelier, de *Zamore*, une pièce en un acte, longue et nourie, où M. Georges Neveux, après M. Jacques Deval dans *Ce soir à Samarcande* et Jean de La Fontaine dans *l'Horoscope*, nous démontrait que « ce qui est écrit est écrit » en que « le destin est maître », comme disait feu Paul Hervieu.

Terrible conclusion. Mais qui n'empêchait pas la pièce d'être, pendant ses deux premiers tiers, fortement et savoureusement comique. La Gaîté-Montparnasse a repris *Zamore*, et a fort bien fait.

Le cadre de ce théâtre, beaucoup plus petit que celui de l'Atelier, a nécessité une nouvelle mise en scène : elle est de M. Henri Soubeyran. Il a fallu aussi un nouveau décor : il est de M. Michel Mall. Mise en scène et décor soutiennent la comparaison avec ceux de M. André Barsacq, en 1953. Quant à l'interprétation, elle est complètement renouvelée, elle aussi. A l'Atelier, le doux, l'obstiné Zamore, tel que l'interprétait Yves Robert, était nettement cocasse et ridicule avec son canotier démodé, sa petite moustache, son complet blanc et le carton qui lui servait de valise. A la Gaîté-Montparnasse, M. Jacques Morel joue sans outrance, ni caricature, mais avez une simplicité humaine et vraie son personnage de cocu au grand cœur.

Et l'on a acclamé le nom de l'auteur. On l'a acclamé avec d'autant plus de vigueur que *Zamore* était précédé d'un acte nouveau de M. Georges Neveux et que cet acte est un petit chef-d'œuvre comique.

Paul GORDEAUX,
dans *France-soir*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. } Georges OUDARD Fondateur :

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 1er trim. 1955, nº 80 P.